

Requiem

Tony Cavanaugh

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Tony Cavanaugh Requiem

SONATINE EDITIONS

Tony Cavanaugh

Requiem

Traduit de l'anglais (Australie)
par Paul Benita

Du même auteur
chez Sonatine Éditions

L’Affaire Isobel Vine, traduit de l’anglais (Australie) par Fabrice Pointeau, 2017.

La Promesse, traduit de l’anglais (Australie) par Paul Benita, 2018.

Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Marie Misandeau et Hubert Robin

Couverture : Rémi Pépin - 2019
Photo de couverture : © Dirk Wustenhagen / Arcangel Images

Titre original : *Dead Girl Sing*
Éditeur original : Hachette, Australie
© Tony Cavanaugh, 2013

© Sonatine Éditions, 2019, pour la traduction française
Sonatine Éditions
32, rue Washington
75008 Paris

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Requiem a paru pour la première fois en Australie en 2013
chez Hachette Australie Pty Ltd et la traduction française est publiée
en accord avec Hachette Australie Pty Ltd.

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris

ISBN 978-2-35584-738-7

pour Rachael

« Si tu te caches, n'allume pas un feu. »
Proverbe ashanti

Pas dans les yeux

Elle avait douze ans à peu près.

On nous avait juste dit qu'elle était dans une poubelle, une grande avec des roulettes. Les vertes en plastique avec un couvercle jaune vif. Celui-ci était mal fermé. Ce qui était assez normal, les poubelles en plastique ne sont pas prévues pour y mettre des gens.

C'étaient les années 1980 et les poubelles en fer-blanc commençaient à se démoder ; la nouveauté, c'était le recyclage et les machins en plastique, avec des roulettes. Seules quelques villes s'y étaient mises. Les gens ne captaient pas trop cette histoire de tri sélectif. Moi non plus, mais je savais qu'on n'était pas censé recycler des corps humains.

C'était mon premier cadavre. Jusque-là, je m'occupais de délits mineurs, de disputes conjugales et de trop nombreuses bagarres d'ivrognes dans des rues lugubres bordées de maisons délabrées construites par un généreux gouvernement d'après-guerre dans la banlieue de Springvale, loin du cœur de Melbourne, une ville plate, de plus en plus tentaculaire pas très loin au nord de l'Antarctique. Derrière un minuscule centre commercial composé d'un sex-shop, d'un bar à nouilles et d'un pharmacien discount, se cachait une ruelle en gravier. Un néon jaune à l'arrière du sex-shop dégageait une lumière sale sur le noir de la nuit. Au-delà de cette flaque, une moquette apparemment infinie de petites rues de banlieue s'étalait jusqu'à l'océan lointain. J'entendais la rumeur sourde de l'autoroute, une six voies qui filait jusqu'au centre-ville à une heure de là. Il était tard, il faisait froid. C'était un jeudi.

Un type obèse – le propriétaire du sex-shop qui avait signalé la chose – rebondissait sur ses orteils. D'abord méfiant, il était vite passé en mode impatient. Il nous faisait signe.

« Par ici », cria-t-il.

Nous nous étions garés à l'entrée de la ruelle. Pour finir à pied. Mon partenaire, Eric, un vieux flic, aimait pénétrer en douceur sur une

scène de crime. Observer.

Je distinguais un bout de corps qui dépassait de la poubelle.

Le froid durcissait les graviers. Sous nos pieds, ils faisaient des bruits secs et durs.

« Petit ? » dit Eric.

Je détestais qu'on m'appelle « petit ».

« Ouais ? »

— Ça fait combien de temps que tu portes l'uniforme ?

— Quatre mois. »

J'avais dix-neuf ans.

« T'as déjà vu un C ? »

— C'est quoi, un C ? »

On approchait. Crunch, crunch.

« Un cadavre. »

Les flics aiment les raccourcis.

« Non. Enfin, pas humain, ajoutai-je au cas où ça pourrait servir.

— Ne les regarde jamais dans les yeux », dit-il.

On ne l'avait pas encore rejoint que le proprio du sex-shop parlait déjà.

« Alors, je sors de la boutique, vous voyez, pour rentrer chez moi, il est tard, vous voyez, et pan, elle est là. Je veux dire, faut vraiment être taré pour larguer une gamine dans une poubelle ! Je veux dire, vous voyez, c'est quoi cette merde ? »

En effet. C'était quoi cette merde ?

Eric était de la vieille école, un département de police ambulant à lui tout seul. Il avait tout vu, tout fait. Scientifique, circulation, criminelle, contact avec la population, personnes disparues... De nos jours, chacune de ces branches possède son propre service, mais à l'époque on mélangeait tout. La radio était dans la bagnole, à l'entrée de la ruelle. Quant aux téléphones portables, je n'en avais vu que dans *L'Arme fatale* et ils faisaient la taille d'une petite valise.

« Allons voir, dit-il. Mets la poubelle par terre, petit. »

Elle était tassée à l'intérieur, comme si elle s'était repliée sur elle-même. Un bras dépassait. Celui qui l'avait foutue là-dedans avait commencé par les pieds. J'ai essayé de tirer la poubelle. Une des roulettes s'était barrée. Ma mère se serait plainte auprès de la municipalité. Je me suis dit que l'obèse s'en foutait ; on était derrière son sex-shop où personne n'aurait l'idée de s'aventurer.

J'ai incliné la poubelle pour la poser délicatement sur les graviers. Le couvercle jaune s'est ouvert. Elle était brune.

« Sors-la, petit, dit Eric.

— J'peux y aller, maintenant ? demanda l'obèse.

— Non », répondit Eric.

Je l'ai sortie.

Les poubelles à couvercle jaune, c'était pour le papier, les bouteilles, les canettes. La fille sentait le carton. J'ai glissé les mains sous ses épaules et j'ai tiré lentement, par-dessus le rebord, avant de l'allonger sur le gravier.

Elle était encore tiède.

Au moment où je l'ai déposée sur le sol froid, ses cheveux ont glissé et on s'est retrouvés face à face. J'ai soufflé ; mon haleine s'est condensée devant elle dans un nuage blanc.

Les C. Le raccourci des années 1980. Maintenant, on dit « vic ».

Elle avait à peu près douze ans. Ou pas beaucoup plus.

« Comment elle s'appelle, d'après vous ? » ai-je demandé.

La question était stupide. Eric n'a pas répondu.

« Petit ? Qu'est-ce que je t'ai dit ? »

J'ai levé la tête vers lui avant de la baisser à nouveau vers la fille. Nos yeux se sont croisés et je n'ai pas osé les détourner.

Ne les regarde pas dans les yeux, m'avait-il prévenu. Parce que si tu le fais, tu vas te connecter.

C'était un bon conseil de la part d'un flic chevronné. Un conseil destiné à aider un jeune débutant à survivre. Un conseil que j'avais ignoré.

On se connecte vraiment. Pas seulement avec les victimes. La dernière personne qu'elles voient de leur vivant, c'est celle qui les tue, qui éteint tout. Et ensuite, leurs yeux morts vous voient, vous.

C'est le lien permanent avec le tueur. Il l'a fixée dans les yeux au moment où sa vie s'est arrêtée et vous arrivez juste après. Vous l'attrapez. Vous l'enfermez. Fin de l'enquête. La victime est en paix. Si seulement la paix pouvait vous trouver, vous aussi. Si seulement les victimes cessaient d'arriver. J'étais jeune. Plus tard, j'ai appris qu'elles ne cessaient jamais d'arriver.

C'est ce conseil que j'ai encore ignoré, bien des années plus tard, quand j'ai fixé les deux paires d'yeux appartenant à deux jeunes cadavres disposés comme un patchwork, une mosaïque de bras et de jambes mêlés qui flottaient dans un peu d'eau.

« Tu ne sais pas t'arrêter »

Quelque part, un téléphone sonnait. Lointaine, enfouie, une chanson vaguement familière et agaçante. Elle s'est arrêtée. J'ai fait comme si de rien n'était. J'ai continué à contempler la rivière. Sage activité. Pour les non-initiés, il suffit d'un siège confortable, dans mon cas un hamac, devant lequel s'étale la Noosa à la marée montante. Il peut arriver qu'on repère un bout de bois à la dérive ou des pélicans qui vous fixent d'un sale œil, l'air de dire : « Eh, mec, où t'as mis ma bouffe ? » De temps à autre passe un bateau rempli de touristes ou alors la barque d'un pêcheur local qui récupère tout ce qui nage dans cette eau rapide et brune.

Contempler la rivière est désormais une de mes occupations principales. Moi qu'on appelait « le Flingue ». Dont on disait qu'il était le meilleur enquêteur criminel du pays. Et c'était vrai. J'ai pris ma retraite il y a plus de deux ans.

Le téléphone a sonné une deuxième fois – toujours le même air pop énervant ; puis, après une brève pause, une troisième. La chanson avait été choisie pour une fille qui, à l'époque, avait failli être la proie d'un tueur en série.

Il était mort. Je l'avais rattrapé, j'avais regardé ma soi-disant partenaire l'abattre et je l'avais enterré là où personne ne le retrouverait. Donc, ce n'était pas lui qui essayait de me joindre.

Pendant sa traque, j'avais quatre téléphones, chacun réglé pour jouer une chanson spécifique afin que je sache aussitôt laquelle des filles était en danger.

La chanson s'est arrêtée. C'était maintenant la troisième fois qu'elle retentissait. Cela signifiait que quelqu'un voulait mon aide. Que quelqu'un pensait être en danger.

J'ai peu de souvenirs de ce qui s'est passé après que Maria et moi avons émergé de la sombre forêt où l'assassin était enterré près d'un ruisseau sans nom et que nous avons appelé les renforts. La maison d'un tueur vide, aucun signe de l'occupant des lieux, des tas de questions de la part de flics soupçonneux, mais aucune accusation. Je

me rappelle vaguement être rentré chez moi. Les murs étaient couverts de photos des victimes. Je me souviens les avoir arrachées. Avoir contemplé la rivière en attendant les lueurs de l'aube. Je me rappelle qu'il pleuvait. Je me rappelle avoir rangé les téléphones dans un carton. Avec mon flingue. Mais j'ai gardé les portables en charge, connectés au secteur. Alors même que le tueur et la menace qu'il représentait pour ces filles avaient été anéantis. Pourquoi ai-je fait ça ?

La sonnerie a retenti à nouveau.

J'ai franchi les portes grandes ouvertes du balcon de ma vieille baraque au bord de la rivière et j'ai levé les yeux.

La maison avait été construite dans les années 1920 par un pêcheur qui, j'en suis convaincu, était soit bourré en permanence, soit excessivement excentrique. Quand le vent souffle fort – ce qui est le cas pratiquement tous les jours, l'estuaire se trouvant à moins de deux kilomètres –, tout l'édifice branle comme s'il était ivre. Le pêcheur en a peut-être eu assez ou alors il n'avait plus un rond, toujours est-il qu'il a décidé qu'il n'avait pas besoin de plafond. Au-dessus de ma tête, il n'y a que quelques poutres et des tôles en métal. Quand ils sont polis, les gens disent que ça fait rustique. C'est faux. Ça fait pas terminé, mais je m'en fous. Quand j'ai acheté ce « bungalow », je voulais juste un coin où m'échapper. Et après ma réaction initiale – c'est quoi ce bordel, pourquoi l'agent immobilier ne m'a pas prévenu qu'il n'y a pas de plafond ? –, j'ai arrêté de regarder en l'air et j'ai fini par oublier. Les grosses poutres sont devenues un endroit utile pour stocker des trucs. Parmi lesquels un certain nombre de boîtes en carton et, dans l'une d'entre elles, des téléphones dont l'un ne voulait pas arrêter de sonner. Une fille qui avait besoin de mon aide.

Le vieux pêcheur avait installé une prise, là-haut. Des fils électriques pendaient d'un ventilateur et d'un climatiseur en panne ; une rallonge se tortillait en direction d'un des vingt-sept cartons empilés au-dessus de ma tête.

Pourquoi avais-je gardé les téléphones en charge ? Pourquoi ne les avais-je pas éteints ? Et enterrés, comme j'avais enterré le tueur ? Maintenant que le danger était passé, avais-je vraiment envie de rester en contact avec ces filles ? Au cas où elles auraient des ennuis un jour ? Les adolescentes ont toujours des ennuis. Pourquoi avais-je gardé ouvertes les lignes de communication ? Histoire de jouer au grand flic encore une fois ? Mon ami Casey avait-il raison le jour où il m'avait donné le Beretta en disant que je ne m'en débarrasserai jamais, qu'il faisait partie de moi ?

J'avais largué tout ça, quitté la police, tourné le dos aux ténèbres. Je n'étais sorti de ma retraite, au propre comme au figuré, que pour débarrasser la Sunshine Coast d'un tueur en série, et depuis j'étais tout content de rester assis au bout de ma jetée. Non ?

« Darian, c'est vous ? »

J'ai été tenté de dire non, mauvais numéro, désolé, et de raccrocher, mais l'une des conséquences malheureuses d'avoir personnalisé les sonneries, c'était que je pouvais me la représenter. J'ai su, dès que j'ai vu le téléphone – rose vif – qui émettait une chanson depuis longtemps oubliée et que nous avions choisie ensemble plus d'un an auparavant, qu'il s'agissait d'Ida, dix-huit ans, la Viennoise qui visitait l'Australie. Une nuit, elle m'avait été offerte en guise de cadeau. Le tueur en série l'avait déposée au bout de ma pelouse en bord de rivière, nue et terrifiée, emballée très serrée dans une soixantaine de couches de film plastique. Un vrai cocon. Malgré elle, je l'avais forcée à quitter Noosa ; je lui avais menti en lui expliquant que la Gold Coast était splendide, qu'elle y serait heureuse comme nulle part ailleurs, et je l'avais larguée à la gare de Nambour. C'était la chose à faire ; elle avait été ciblée par le tueur et, rien que pour me narguer, il serait revenu l'achever dans sa chambre de motel minable. Si elle était sortie vainqueur de notre interminable discussion, elle aurait littéralement rejoint la chaîne de ses autres victimes dans la mise en scène macabre et perverse – une guirlande de crânes – qu'il avait réalisée à sa propre gloire.

« Ida ? Ça va ? »

Erreur numéro un : ne pas inviter les problèmes. J'ai aussitôt essayé de rectifier.

« Je suis assis au bord de la rivière. C'est vraiment un plaisir de ne plus être flic, de ne plus baigner dans le crime. C'est génial. J'attrape plein de poissons », mentis-je.

Ça n'a pas marché.

« Darian, il faut venir. Vous seul pouvez m'aider. Il y a tellement de corps... »

Et ça s'est arrêté. J'ai cru percevoir un geste vif derrière sa voix, comme si on lui arrachait le téléphone, mais c'était peut-être mon imagination. J'ai regardé l'engin rose dans ma main et vérifié le niveau de batterie ; peut-être s'était-elle déchargée. Mais non, elle était au niveau maximum.

J'ai rappelé.

« Salut, c'est Ida, laissez un message, s'il vous plaît. » Puis : « *Hallo, hier ist Ida. Bitte hinterlasse eine Nachricht.* » Ce que j'ai brillamment estimé être la même chose en allemand.

Le téléphone dans ma main, je sentais le vide à l'autre bout. J'essayais de ne pas imaginer Ida, mais c'était aussi inutile que d'essayer de ne pas respirer.

J'ai regardé la rivière. Le hamac. J'ai regardé une bande de mouettes sur ma pelouse et je leur ai dit de se barrer. Elles n'ont pas

bougé. Elles ne le font jamais. Il faut foncer dessus, les intimider physiquement, sinon elles restent là à vous dévisager, espérant que vous finirez par craquer et par leur filer une vieille croûte ou une patate trempée.

C'est moi, ai-je pensé. La mouette trop conne. Programmé pour réagir d'une certaine manière. *Vous seul pouvez m'aider.*

Non, ai-je pensé. Je ne fais plus ça. J'ai pris ma retraite. Tout ça est derrière toi, souviens-toi, me disais-je pendant que l'instinct reprenait le dessus et que, sans réfléchir, je fouillais tout au fond du carton. Sous les téléphones et quelques vieux 33 tours de Deep Purple, comme pour le cacher à la vue et à la pensée, se trouvait le flingue.

Le Beretta 92. Le métal était froid sous ma paume. Il l'était encore entre mes reins quand je l'ai coincé sous la ceinture de mon jean avant d'appeler mon collègue dans sa tour de verre.

« Je suis occupé, je ne peux pas parler. Quelle est ta requête ? Je suis au service de la CIA, à titre temporaire, bien sûr. Paranoïa suprême. Leur rémunération est plutôt correcte, pourrais-je ajouter, en tout cas nettement supérieure à la tienne, cher collègue. Que désires-tu ? Tu es mon évangile. »

C'était Isosceles, un génie en informatique à qui j'avais évité le tribunal quelques années auparavant. Je m'étais arrangé pour que toutes les charges pesant contre lui – environ huit cent soixante-quinze infractions à la loi sur les télécommunications – soient abandonnées, et je l'avais embauché en tant qu'analyste de la brigade criminelle pour toutes les équipes travaillant sous mes ordres au QG du huitième étage de la police de l'État de Victoria.

« Il faudrait que tu me trouves la localisation de ce numéro, dis-je en louchant sur le petit écran du portable.

— Ida la Viennoise, dit-il tandis que j'entendais ses doigts danser sur ses claviers. Le savais-tu, Darian ? La première femme à avoir accompli seule le tour du monde venait de Vienne. Elle s'appelait Ida, elle aussi. Ida Pfeiffer. Un exploit remarquable si l'on considère que les femmes n'avaient même pas droit aux visas en 1850. Labrador. »

Il y a eu un silence au bout de la ligne, le genre qui signifie : « Et voilà, boulot terminé. »

« Labrador ?

— Labrador. Pas le chien, la ville. »

Il rigola. Isosceles apportait une touche d'humour un peu loufoque à chaque enquête à laquelle il participait. Ça ne faisait pas monter sa cote d'amour auprès des autres flics, mais ils se gardaient bien de lui faire le moindre reproche. Le type était plus que brillant et fournissait avec une régularité impressionnante des tuyaux qui, eux, faisaient grimper très haut le taux de réussite du service.

« Merci, dis-je. Tu peux me trouver le lieu exact dans Labrador ?

— Absolument. Ça va juste me prendre un peu plus longtemps.

— Rappelle-moi.

— Une question, cependant. Avant que tu ne m'abandonnes. Cette recherche d'Ida la Viennoise obéit-elle à des motifs personnels ? Par là, j'entends : comptes-tu lui rendre visite ? Elle est trop jeune, selon moi, pour que tu envisages une relation sexuelle. Ou bien es-tu à nouveau en train de sortir de ta retraite ? Ce qui signifierait : est-elle en péril ?

— Je ne sais pas, dis-je. Je crois qu'elle a des ennuis.

— Darian ?

— Ouais ?

— Tu ne sais pas t'arrêter. »

Il raccrocha avant que je puisse répondre.

Quelques instants plus tard, mon portable sonna.

« Ouais ?

— Dis-moi que je suis un génie.

— Tu es un génie.

— Je sais. Le signal du téléphone d'Ida la Viennoise n'est pas coupé. Il est peut-être éteint, mais la batterie n'a pas été enlevée, je peux donc t'annoncer avec une absolue certitude qu'elle se trouve dans la Coombabah Lake Nature Reserve, une dense et vaste forêt vierge située au nord de la Gold Coast Highway, assez près – en fait, à approximativement deux cents mètres – du lac Coombabah lui-même. Elle est, pour ainsi dire, plantée au beau milieu de ce qui était une ferme à crabes jusqu'à sa fermeture en 1972. Je me demande ce que sont devenus les crabes après cela. Crois-tu qu'ils les ont juste laissés mourir ? Je t'ai envoyé les coordonnées par mail. Ce n'est pas aussi retiré que la Sunshine Coast, mais c'est, comme on dit, à l'écart des sentiers battus. »

J'ai regardé la carte. La ville de Labrador se trouvait en haut à droite près du bord de la Gold Coast. Je n'ai pas du tout le sens de l'orientation, mais je me débrouille assez bien avec la gauche et la droite.

La Gold Coast est un peu le frère ou la sœur de la Sunshine Coast. Chacune est une sorte de vaste cour de récréation pour touristes et itinérants, une série de villes et de villages disséminés le long d'une côte magnifique qui ne semble pas avoir de fin. Des centaines de kilomètres de sable immaculé et de vagues. Au milieu de cette Mecque pour vacanciers, la capitale de l'État du Queensland, Brisbane et ses deux millions d'âmes. Il y a quarante ans, quand vous y rouliez, il fallait parfois s'arrêter pour laisser passer un mouton. Maintenant, c'est une ville branchée, cool et *groovy*. La grosse différence entre les

deux côtes, c'est qu'on a planté sur la Gold Coast quelques forêts de gratte-ciel – des tours édifiées dans les années 1970 – qui sont encore plus touffues en son cœur, une zone furieuse et violente nommée Surfers Paradise, peuplée de gangs de bikers, de putes, de truands russes, de milliers d'adolescents toujours bourrés et en constant renouvellement et de flics brutaux armés de tasers et de matraques. J'y suis passé une fois. Ça m'a rappelé Tijuana.

L'autre est un coin gentil et beau – certains diraient ennuyeux – où les écolos veillent à ce que les plus hauts bâtiments ne dépassent pas les palmiers. La Sunshine Coast.

Ces aires de jeux jumelles sont reliées par la Bruce Highway. Si la circulation à Brisbane le permet, il faut moins de deux heures pour passer de l'une à l'autre. En général, c'est plutôt trois ou quatre.

Je me suis dit que je pourrais faire un saut là-bas, histoire de voir si Ida allait bien. Ça a été ma deuxième erreur.

Liens

« **L**i vaudrait mieux qu'on ne se parle plus. »

Maria était sergente au poste de police local. Elle était aussi maquée avec un de mes rares amis, Casey, et avait été ma partenaire officielle lors de la traque du serial killer. Déterminée à faire carrière, elle était du genre à respecter les règles. Pas moi. Ce qui rendait notre partenariat problématique. En fait, depuis qu'elle avait offert la damnation éternelle à notre tueur, elle ne m'avait pratiquement plus adressé la parole. Prendre une vie, même celle d'un tueur en série, constitue une étape décisive dans le cours d'une existence. Cela vous confère une place au sein d'une société assez restreinte dont la plupart des membres sont maléfiques ; cela vous redéfinit et vous oblige – à jamais – à réfléchir à qui vous êtes vraiment. Si vous avez pris la vie une fois, quelle qu'en soit la raison, vous ne cesserez jamais de vous demander, non sans angoisse, si vous allez recommencer. Maria n'en parlait pas, mais je savais qu'elle était ébranlée jusqu'au tréfonds de son être. Comme j'étais celui qui s'était arrangé pour qu'elle vise et appuie sur la détente, elle avait, depuis, prudemment choisi de m'éviter, de me garder à bonne distance. Casey balançait toujours des invitations à dîner par téléphone, mais si j'avais accepté, il en aurait fait une attaque.

Mon rôle dans l'enquête sur le serial killer avait aussi suscité un émoi certain là-haut sur la colline, où régnait le chef imbécile de Maria : Adam, dit le Gros. J'avais cassé le bras d'un flic, en avais étalé deux autres sur le bas-côté d'une autoroute, un endroit assez public, donc. Si vous teniez à obtenir de l'avancement au sein du commissariat de Noosa, mieux valait ne pas me fréquenter, et, comme je l'ai déjà dit, Maria était ambitieuse.

J'ai ignoré sa phrase d'accueil. Après tout, elle avait pris l'appel.

« Tu connais un flic en poste sur la Gold Coast ? Je viens de recevoir un coup de fil d'une fille qui pourrait avoir des ennuis.

— Appelle-les toi-même.

— Merci. Je n'y aurais jamais pensé. C'est juste un coup de fil. Trois

minutes de ton temps. »

Les flics forment un clan. Dès que vous portez l'uniforme, vous appartenez à une élite assez spéciale. Si c'était moi qui appelais, on me mettrait en attente pendant une heure avant de me passer un crétin quelconque qui tient le registre des appels entre deux siestes. Je faisais encore partie du clan deux ans auparavant, mais j'étais désormais un civil.

« S'il te plaît, ajoutai-je, pour lui rappeler qu'elle était une fille bien élevée.

— Quel genre d'ennuis ? » demanda-t-elle.

Je lui ai raconté l'appel et donné les coordonnées trouvées par Isosceles.

« J'ai un copain. »

Voilà tout ce qu'elle a dit avant de raccrocher.

Je suis retourné à la rivière.

Ignorant que je venais d'émettre une sentence de mort.

Chansons

« Mais c'est quoi, cette merde ? »

Maria hurlait.

J'ai regardé l'heure. 5 heures du matin. J'étais dans la cuisine en train de boire mon troisième café noir ; elle était au bout du fil.

« De quoi est-ce que tu parles ?

— Johnston a *disparu*.

— Qui est Johnston ?

— L'officier avec lequel j'ai pris contact, sur la Gold Coast. Il a bien voulu vérifier ton histoire avec cette Ida, il m'a dit qu'il irait jeter un œil sur les lieux. Ils viennent de m'appeler. Ils n'ont plus de nouvelles et ils me font porter le chapeau parce que je suis la dernière à lui avoir parlé. C'était un service, ça n'avait rien d'officiel. Il n'a pas enregistré mon appel et maintenant il a disparu.

— Qui ça, ils ?

— Arrête de poser des questions et commence à donner des réponses.

— Des réponses à quoi ? demandai-je, ce qui n'avait rien de très serviable.

— Qu'est-ce que t'a dit exactement cette fille ? Il y a quoi au juste à cet endroit d'où selon toi elle t'a appelé ? Qui est-elle ? À quoi est-elle mêlée qui pourrait conduire à la disparition d'un flic ?

— Je peux répondre aux questions un et trois, mais ça ne va pas t'aider ; ce sont les deux et quatre qui demandent investigation.

— Hein ? Quoi ? Deux et quatre ? »

Il y a quelques années, on comptait trente mille personnes disparues chaque année en Australie. Maintenant, c'est trente-cinq mille. La plupart sont retrouvées. Seize cents environ ne le sont pas.

Mille six cents personnes disparues. *Chaque année.*

Soit elles ont réussi à se fabriquer une nouvelle vie qui leur a permis d'échapper avec succès à l'ancienne, soit elles ont été enlevées et tuées. Leurs corps balancés ou enfouis quelque part. En dix ans, cela

fait donc plus de quinze mille individus dont un nombre inconnu ont été victimes d'un meurtre.

Quand une disparition est signalée, les flics réagissent avec des déclarations rassurantes : « Ne paniquez pas, votre enfant va revenir. Il suffit d'attendre. » Avant de réciter les statistiques. Ce qui fait sens. Personne ne veut gaspiller du temps, de l'argent et des ressources pour un gosse qui se tape une virée dans une voiture volée, qui disparaît des radars pendant trente-six heures pour ressurgir avec une gueule de bois et le ventre vide.

S'ils ne réapparaissent pas, les flics n'ont pas de deuxième playlist. C'est le même refrain : « Il devrait revenir, il suffit d'attendre. »

Les choses sont un peu différentes quand c'est un flic qui disparaît.

J'ai recomposé le numéro d'Ida. Cette fois, ça a sonné.

« T'es Darian, hein ? »

Une voix d'homme. Rude, laconique, jeune. Un accent ; européen, peut-être.

« Puis-je parler à Ida ?

— Ida. Elle fille morte chanter. »

Et il a raccroché. L'appel suivant est tombé directement sur la boîte vocale.

Il ne devait pas savoir qu'il fallait retirer la batterie du téléphone, ou alors il s'en foutait. L'engin continuait à émettre un signal depuis la Coombabah Lake Nature Reserve, l'endroit même où, quarante années plus tôt, une ferme à crabes était installée le long d'une route poussiéreuse désormais transformée en autoroute, à trois heures d'ici selon mon GPS.

« C'est ta faute, avait dit Maria au téléphone. Je vais descendre là-bas et tu vas m'accompagner. Je passe te prendre dans quarante minutes. »

Elle avait coupé sans attendre ma réponse.

Je suis parti sans elle.

Les vers cobras

Je roulais à soixante-dix miles à l'heure dans ma Studebaker. Ça fait un paquet d'années que l'Australie a adopté le système métrique, pas moi. Les kilomètres m'emmerdent. Ils sont chiants. Je doublais des cons en costume gris qui conduisaient des bagnoles anonymes. Eux, ils s'enfilaient des kilomètres pour aller au boulot. Moi, je roulais. En miles.

J'ai deux véhicules. Un Toyota. De la bonne came. Fiable. Aucun style. Très bien si je veux être anonyme. Dedans, je roule pas, je me laisse conduire. Au volant, je pourrais faire des mots croisés. La Studebaker est une voiture. Elle gronde et grogne. Dedans, c'est moi qui conduis, mais au bout d'une heure à peu près, alors que les tours de Brisbane commençaient à griffer le soleil de l'aube et que le plaisir de rouler s'estompait, je me disais : *Mais qu'est-ce que tu fous là ?*

Je n'étais plus flic. Je n'étais pas détective privé. J'avais quitté ce monde. Alors, pourquoi étais-je en train de me taper les embouteillages sur une autoroute, au milieu de champs de canne à sucre et de pinèdes de plus en plus menacés par l'explosion urbaine, le long de la côte Pacifique dans le sud-est du Queensland ?

Pourquoi n'avais-je pas appelé les flics ? Ils auraient fini par prendre mon appel. Ils auraient écouté. Ils seraient même sans doute allés vérifier à la ferme à crabes. Auraient sans doute trouvé mon Autrichienne disparue. Ils auraient su quoi faire et où chercher. Ils connaissaient le coin.

Alors pourquoi, me demandais-je, en dépassant Caboolture en direction de Bald Hills, avais-je décidé de jouer les héros ?

Je connaissais la réponse et elle ne me plaisait pas. C'était pour cela que j'avais laissé les téléphones en charge. C'était pour cela que j'avais gardé, planqué, le Beretta qui m'attendait.

J'étais retourné au flingue. Il était ma vie, mon code, malgré tous mes efforts pour le laisser derrière moi.

Et, au fond, je savais que les flics de la Gold Coast seraient comme tous les autres flics.

Mon appel les aurait emmerdés. C'était du boulot. Qui les aurait obligés à sortir de leur routine. Pour un truc qui n'en valait peut-être pas la peine. Tant d'appels ne mènent à rien ou, pire, à une dispute conjugale. Bon, peut-être – peut-être – avais-je juste envie de jouer les héros. Mais j'étais sûr aussi d'une chose : je voulais m'assurer qu'Ida allait bien.

Vous seul pouvez m'aider.

Rouler de la Sunshine Coast à la Gold Coast est facile. Vous braquez le capot de la voiture dans une direction et vous laissez l'autoroute vous emmener.

Après avoir dépassé Brisbane – ou plutôt l'avoir contournée sur un énorme périphérique à huit voies –, la circulation est devenue plus intense. La Gold Coast ne se trouve qu'à quarante minutes de Brisbane, et un tas de gens font la navette. Même si la vitesse est limitée à soixante miles à l'heure ou cent kilomètres/heure, parfois cent dix, la plupart des conducteurs semblent se croire en Allemagne, à fond sur l'*Autobahn*. L'allure moyenne tourne autour de cent quarante. N'étant pas fan des contredanses et ayant déjà compté trois radars, je respectais les limites. Ce qui me laissait le loisir d'observer les slaloms des plus hystériques dans mes rétros, puis devant moi, une fois qu'ils m'avaient doublé.

Après Logan, une ville qui est connue, sans doute de façon injuste, pour être un ramassis de sales cons, j'ai commencé à rattraper une Holden bleue qui semblait tout juste échappée d'un mariage. Ornée de banderoles et de ballons coincés dans les fenêtres. Trois adolescentes me reluquaient à travers le pare-brise arrière. Trois autres occupaient le siège avant. Un disque de jeune conducteur sur le capot. En la doublant, j'ai remarqué que les ailes étaient couvertes d'inscriptions faites à la main.

FINI L'ÉCOLE, disait un des messages. VIVE LES SCHOOLIES, clamait un autre, et, finalement, le dernier gribouillé là où il restait de la place : YAY !

La fille qui conduisait tenait le volant avec une concentration extrême. Les fenêtres étaient toutes remontées et, à l'intérieur, je pouvais voir les cinq passagères qui chantaient et se trémoussaient sur un truc qui devait passer à fond sur la sono de la voiture.

Les cinq m'ont toutes fait signe en hurlant, mais pas la conductrice, qui ne quittait pas la route des yeux, roulant à cent exactement.

La semaine des *schoolies*, c'est le festival annuel de baise et de boisson rassemblant les gamins qui viennent d'obtenir leur diplôme de fin d'études secondaires ; des gosses de plus ou moins dix-sept ans qui descendent sur la Gold Coast pour une longue fête ininterrompue sur les plages et dans les boîtes. Un événement célèbre dans tout le pays,

haï par les parents, vénéré par les enfants. Entre vingt et quarante mille jeunes, comme ces cinq filles qui braillaient joyeusement dans leur voiture aux vitres remontées, s'apprêtaient à déferler sur la côte.

Comme moi.

En les doublant, je me suis demandé combien de temps durerait leur innocence.

J'ai quitté l'autoroute pour me diriger prudemment vers Sea World, un des nombreux parcs à thème façon Disney. J'étais déjà passé devant Dreamworld, Movie World et Wet'n'Wild, qui était un machin à base d'eau.

Sea World, je le savais, n'était absolument pas dans le coin de la Coombabah Lake Nature Reserve. Je m'étais paumé, comme d'habitude. De façon assez idiote, j'avais éteint le GPS, car je déteste qu'un ordinateur amical doté d'un infailible sens de l'orientation m'adresse la parole. Je l'ai rallumé.

« Exécutez un demi-tour dès que possible », a-t-il aussitôt ordonné.

Gosses et parents pullulaient à l'entrée de Sea World. Ils riaient et brandissaient, au choix, des peluches et des cônes de glace ou bien des hot-dogs et des burgers. Des bus vides attendaient. Un autre parking était bondé de voitures qui rissolaient au soleil. Derrière moi, une forêt d'arbres à thé me séparait de la plage. J'entendais le ressac de l'autre côté de cette masse verte et dense. Au premier rond-point, je suis reparti par où j'étais venu. Sur ma gauche se dressait un Sheraton Mirage cinq étoiles, sur ma droite le Versace Hotel, le seul au monde, si je me rappelle bien. De part et d'autre de la route, c'était un festival de belles bagnoles, de faux seins et de dents refaites. J'ai accéléré. Je commençais à regretter d'avoir dit à Ida de venir ici.

J'ai repris l'autoroute. Des immeubles d'appartements aussi hauts que scintillants ont commencé à surgir de tous côtés, séparés par des canaux à la surface miroitante. Le soleil venait rebondir sur l'eau pour éclabousser façades et vitres de reflets aveuglants. Le coin idéal pour des lunettes noires.

Je suis revenu sur mes pas pendant environ vingt minutes sur une quatre voies qui longeait l'océan, avant de repiquer vers l'intérieur, en direction de Brisbane. Isosceles suivait mon voyage. Sidéré par mon itinéraire, il a décidé de m'appeler pour me guider grâce au kit mains libres. Je les avais donc, lui dans une oreille et le GPS dans l'autre. Au moins, il me fournissait des informations touristiques.

« Savais-tu que Coombabah signifie "l'endroit des vers cobras" dans le langage des Aborigènes du coin ?

— Non, je l'ignorais.

— Sais-tu ce qu'est un ver cobra, Darian ? »

Selon le GPS, j'avais encore dix minutes avant d'atteindre ma

destination, un temps qui allait être rempli par ses questions qu'il affectionnait et mes réponses d'ignare.

« Non, je ne sais pas.

— Des petits mangeurs de bois. Apparemment, il s'agit d'un mets très délicat quand on les trempe dans l'eau. N'est-ce pas intéressant ? »

Non, pas vraiment.

« Fascinant.

— Ne sois pas condescendant, Darian. Tu t'avilis.

— Mes excuses, dis-je.

— Acceptées. Tourne à droite au prochain feu, fais demi-tour et prends la première à gauche. »

Ce que j'ai fait. J'ai aussi éteint le GPS pour me laisser guider par un humain.

« Je te dirai quand t'arrêter. Le signal de son téléphone se trouve à environ cent quarante-cinq mètres de la route, au milieu du bush. Fait-il chaud et sec, là-bas ? Auquel cas, il pourrait y avoir des serpents. »

La route étroite s'enfonçait entre deux murs de broussailles sèches. Difficile de croire qu'un lac se trouvait à proximité. Des pancartes pour touristes indiquaient des sentiers de randonnée, le genre d'animaux et d'oiseaux qu'on risquait d'apercevoir. Au signal d'Isosceles, je me suis arrêté et je suis sorti de la voiture.

J'ai regardé autour de moi. Aucune trace de Johnston ou de sa bagnole. Mais, pour le moment, je préférerais ne pas me soucier du flic pour me concentrer sur Ida. Après tout, il n'était pas encore certain que les deux disparitions soient liées.

Ce en quoi je réagissais exactement comme les crétins à l'accueil quand on leur signale que quelqu'un n'est pas rentré : ne vous inquiétez pas, il ou elle va revenir.

Néanmoins, la probabilité qu'un flic s'évanouisse dans la nature suite à la disparition d'une jeune fille demeurerait quand même assez faible. J'étais prêt à parier que Johnston cuvait une gueule de bois quelque part ou alors qu'il s'était trouvé une nouvelle maîtresse.

Et ce faisant, j'ignorais ma règle de base lors d'une enquête : les coïncidences n'existent pas.

Je n'avais pas d'autre choix que de m'enfoncer au sein de ce fouillis d'herbes sauvages et de broussailles d'où émergeaient péniblement chênes des marais et autres melaleucas. Je n'aime pas trop la nature ; même si j'ai grandi dans une petite ferme, je préfère le goudron. Les rues sans ronces.

En repoussant quelques branches basses pour pénétrer dans cette jungle, j'ai entendu et senti un sol marécageux : le coin était saturé d'eau salée qui suintait du lac voisin, lui-même alimenté par des estuaires et des rivières qui – selon les informations fournies par Isosceles – finissaient tous dans l'océan Pacifique à quelques

kilomètres de là. Des écharde de soleil venaient se planter dans les arbres ; l'épaisse canopée ondulait lentement sous la brise.

Isosceles me guidait. J'escaladaï des troncs morts, m'enfonçais dans des mares d'eau stagnante pour parfois reprendre pied sur des poches de sable à peine plus fermes, jusqu'à ce que finalement il déclare :

« Ici. »

Je regardai autour de moi. Je me tenais dans à peu près dix centimètres d'eau noire, encerclé de toutes parts de melaleucas courbés et tordus comme des vieillards. Des gommiers nettement plus grands jaillissaient du sol pour monter à l'assaut du ciel, qui devait bien se trouver quelque part là-haut. Il faisait sombre, il faisait froid, il faisait humide. Pas de serpents, mais beaucoup de moustiques.

« Je ne vois que des arbres et encore des arbres, dis-je.

— Je ne peux t'amener que dans un rayon de six mètres. Son téléphone est tout près. »

La dernière fois que j'avais fait ça, j'avais trouvé la tête d'une adolescente pendant d'un arbre au-dessus de moi ; on lui avait prélevé la peau du visage. Instinctivement, j'ai levé les yeux. Je n'ai vu que des feuilles et des branches. Pas le moindre vestige humain nulle part.

Fermant les paupières, j'ai essayé de m'imaginer venant ici dans l'ombre d'une jeune Autrichienne. Ou dans celle d'un tueur. Ou d'un ravisseur quelconque. Ce qui faisait partie de mon problème. Je ne savais pas qui ou quoi rechercher. Que lui était-il arrivé ?

Oublie le téléphone. Pense à une personne.

J'ai reculé pour mieux observer le sol et les broussailles. Les manifestations de la nature sont sans doute aussi chaotiques – ou structurées – que celles de la vie humaine, mais je tentais néanmoins de percevoir des signes d'intervention dans ce qui s'étalait devant moi. J'étais en quête d'empreintes de pied, de brindilles ou de branches brisées, n'importe quoi dans ce fatras végétal pouvant me fournir un indice. Chose qui m'était beaucoup plus facile dans les rues d'une ville ou dans l'appartement d'une victime ou, mieux encore, sur le visage d'un suspect. Il me fallait m'intégrer à mon environnement, *sentir* les lignes et les formes autour de moi, comprendre les arbres et les broussailles.

Ça m'a pris très, très longtemps, mais j'ai fini par remarquer une zone d'herbes hautes qui semblaient avoir été aplaties. Je m'en suis approché pour les fouler à mon tour, dans l'espoir d'être sur une piste.

Je l'étais.

Ici, le sol était sec et dur. Dans cette exubérance, je n'avais pas remarqué qu'il s'agissait d'une sorte de talus dominant un marécage infesté de mangrove, de racines et de lianes velues qui venaient caresser une eau qui scintillait là où le soleil perçait la canopée. Le marais s'étalait devant moi jusqu'à ce qu'il soit avalé, pas très loin, par

un mur noir de végétation. Par terre, sur ce talus, se trouvait un Nokia rose.

Mais ce n'était pas le portable qui captait mon regard. C'étaient les corps de deux filles, leurs chevelures entremêlées flottant délicatement juste sous la surface. Malgré moi, j'ai pensé au tableau de Millais représentant Ophélie ou, plus récemment, au clip de Nick Cave où Kylie Minogue gît, visage vers le haut, dans une rivière. Aussi bien dans la vidéo que dans la peinture datant des années 1850, la morte semble sereine, comme si son trépas avait été aussi doux et accueillant que les prés qui l'entouraient ou la rivière qui la berçait.

Pas ces deux-là. Leurs bouches étaient figées dans un hurlement sans fin et leurs yeux jaillissaient de leurs orbites, comme pour m'implorer de mettre un terme à leur angoisse. J'avais eu ma dose de cadavres à mon époque et aucun d'entre eux n'était en paix, pas même celui de mon père qui avait fini par se tuer à force d'alcool et de baise dans un hôtel minable de Bangkok. Peu importe combien vous en avez vu, ou à quel point vous y êtes préparé – et je ne l'étais pas vraiment à cet instant précis –, l'horreur s'installe en vous avec une insistance stridente et elle ne vous lâche plus.

Les filles semblaient jeunes, dix-huit ou dix-neuf ans à peine. Rien n'indiquait comment elles étaient mortes, mais une chose était certaine : elles avaient été assassinées.

Il n'y avait ni blessure par balle, ni contusions apparentes, même si c'était difficile à dire de là où je me trouvais ; pas de sang non plus, mais celui-ci avait pu être emporté par le lent reflux des marées. Leurs bras étaient tendus comme pour demander de l'aide ou pour offrir une étreinte. Impossible de dire s'il y avait des marques sur leurs poignets indiquant qu'elles avaient été ligotées.

Il y a tant de corps.

Qu'avait voulu dire Ida ? Y en avait-il d'autres ? Dans ce cimetière aquatique ? Ailleurs ?

Sous l'eau, un cadavre se décompose deux fois moins vite que sur terre. Ces filles devaient avoir été tuées au cours des dernières quarante-huit heures, ce qui signifiait que l'appel frénétique d'Ida avait été très proche de l'instant de leur mort.

J'étais venu ici pour retrouver une fille disparue. Délibérément, j'avais chassé ce « tant de corps » de mon esprit. J'ignorais à quoi je m'attendais, mais sûrement pas à ça. Je me retrouvais maintenant devant un double homicide, et toujours aucun signe de celle que je recherchais. Au moins, j'avais son téléphone. Je l'ai ramassé avant d'appeler Isosceles.

« Pas d'Ida, mais j'ai trouvé son portable... »

— Excellent.

— ... et deux cadavres. Deux filles.

— Ah.

— Pas Ida. Tu peux tracer ses appels entrants et sortants ?

— Déjà fait. Je te les ai envoyés par mail, mais, Darian, je ne sais pas si c'était son téléphone principal. Tu le lui avais donné dans un but spécifique, et avec assez de crédit sur la carte prépayée pour qu'il dure assez longtemps si elle ne s'en servait pas trop. Elle en a fait usage, c'est une certitude, mais beaucoup moins qu'une fille de son âge le ferait normalement avec ce genre d'engin. De plus, il est enregistré à ton nom, avec ton adresse, ce qui signifie que je n'ai pas pu trouver la sienne. Tu connais son nom de famille ? »

Bonne question. Je n'en avais pas la moindre idée.

« C'était juste Ida la Viennoise, répondis-je, conscient d'être ridicule.

— Voilà qui est très utile. *“Des canons sur leur droite, des canons sur leur gauche, des canons face à eux, mitraillés et harcelés, sous une pluie d'obus et de balles, ils chargeaient avec bravoure”* », ajouta-t-il sur un ton enjoué, récitant un de ses poèmes préférés à propos de l'inutile charge de la brigade légère lors de la guerre de Crimée.

Une de ses obsessions.

Je n'ai pas répondu, préférant croire que cette déclamation signifiait qu'il continuerait à rechercher l'identité d'Ida, en dépit du fait qu'il ignorait son nom.

« Vas-tu rester dans le coin ? Si oui, il va falloir que tu sois connecté ; je peux m'en occuper pour toi, mais il me faut un lieu *ad hoc*, une adresse, un endroit où tu dormiras et où tu te lèveras le matin de façon que nous puissions communiquer. »

Je n'avais pas encore réfléchi à ça. Je ne comptais pas rester plus d'une journée sur la Gold Coast. Je m'étais imaginé qu'en arrivant ici, il ne me faudrait que quelques heures pour retrouver Ida ; que je serais de retour au bord de la Noosa avant minuit. En héros.

« Pas de problème. Je te tiens au courant dès que je suis installé quelque part. Je t'envoie une photo des visages des filles. Ça pourrait permettre de les identifier. »

Alors que je m'accroupissais au bord de l'eau pour photographier les cadavres, une idée s'insinua en moi : Johnston avait-il vu ceci ? Avant de disparaître ?

Les coïncidences n'existent pas. L'avais-je, à mon insu, envoyé sur cette tombe liquide au moment où le tueur se trouvait encore sur les lieux ?

J'en avais bien peur.

Il y a sept postes de police importants sur la Gold Coast. Importants, façon bunkers en béton de deux/trois étages, chacun rempli de flics, chacun ressemblant à un entrepôt. Ils aiment faire les choses en grand,

là-bas. C'est très clinquant, tape-à-l'œil. En octobre, ils ferment les rues pour organiser une course d'IndyCar. Ils ont aussi des hippodromes où galopent des chevaux qui valent le prix d'une formule 1. Le premier casino du Queensland a été bâti ici. Dino De Laurentiis, le producteur mégalo, a fait construire les premiers studios de cinéma australiens dans la région. Le plus haut gratte-ciel d'habitation de l'hémisphère Sud se dresse ici, au bord de la plage. Une grande plage. Avec de grandes vagues. Et de grands surfeurs. Le commerce de drogue et de sexe atteint des sommets. Je l'ignorais à ce moment-là, mais l'industrie de l'éducation aussi. Il y a là une quarantaine d'institutions vendant toutes sortes de diplômes. Deux universités importantes. L'une accueillant plus de quinze mille étudiants. L'autre créée par un criminel en col blanc, accessoirement milliardaire, qui a purgé plusieurs années de prison pour avoir détourné quelques misérables millions. L'université porte encore son nom. Sans la moindre honte. J'avais le sentiment que les gars des sept bunkers seraient capables de s'occuper des deux filles qui flottaient derrière moi.

Je me trompais.

Je m'attendais à ce que, devant une telle scène de crime, les gars des bunkers, habitués à la criminalité massive de la Gold Coast, réagissent avec professionnalisme ; à peine excités par la testostérone.

Je me trompais encore.

Je savais qu'ils avaient mis à l'ombre quelques-uns des gangsters les plus violents et les plus agressifs du pays. Je savais qu'ils étaient coriaces. J'étais passé devant un de leurs tribunaux : on aurait dit un complexe industriel. Je savais qu'ils étaient d'une espèce différente de ceux de Noosa Hill. Là-haut sur la Sunshine Coast, il n'y a que des touristes japonais et des gosses de riches défoncés. Des p'tits rigolos qui font pousser de l'herbe sur leur balcon et qui s'enfilent trois verres avant de prendre le volant. Le tourisme du crime. Ici, sur la Gold Coast, c'est du sérieux. En 1954, la côte était encore tranquille et endormie ; maintenant, c'est la plage de l'enfer. Bien sûr, les vagues continuent à déferler, les bouchons de champagne à sauter – après tout, on est là pour rigoler –, mais pas très loin sous la surface, c'est la guerre. Juste sous l'écume, vous la sentez, vous l'entendez, vous la voyez. Et les flics adorent jouer aux soldats. Ça les gêne pas de montrer leurs flingues à des adolescentes. D'écraser quelques gueules à coups de botte.

J'avais le choix : abandonner la scène de crime et laisser un autre la découvrir ; ou bien la signaler et endurer les interminables interrogatoires sur comment et pourquoi, au milieu d'une jungle aussi touffue, j'étais justement tombé sur deux corps immergés. Ils ne peuvent pas s'en empêcher ; les flics adorent faire des liens, comme

celui assez évident entre un cadavre et la personne qui le découvre. C'est un mécanisme par défaut : quelqu'un trouve un mort, ce quelqu'un doit être responsable. C'est une connexion automatique en dépit de la logique et du bon sens. Signaler un meurtre, c'est susciter le doute, le soupçon.

J'étais là pour retrouver une fille nommée Ida. Si je signalais le double homicide, je serais inévitablement empêtré dans l'enquête. Que faisiez-vous là ? Comment se fait-il que vous soyez justement tombé sur ces cadavres ? C'est pas vous, l'ex-flic dont on dit qu'il a tué une douzaine de types, et pas que des truands ? C'est pas vous l'ex-flic qui a commis un millier de délits l'an dernier là-haut sur la Sunshine Coast pendant que ce tueur en série faisait des siennes ? Ce même ex-flic qui a tabassé trois collègues ? Qu'est-ce que vous foutez là, le retraité, si loin au sud de votre hamac ?

Et quelles seraient les réponses ? Je suis à la recherche d'une certaine Ida d'Autriche qui m'a appelé en évoquant de très nombreux corps...

Et qu'est-ce qui l'avait menée, *elle*, à cet endroit ? Quelle était *son* implication ? Une passante innocente, quelqu'un qui s'était égaré par inadvertance dans les ténèbres ? Je l'espérais. Mais elle n'était peut-être pas si innocente. Peut-être était-elle, d'une façon ou d'une autre, responsable de la présence de ces cadavres.

J'avais envie de la protéger, mais je n'étais pas sûr de savoir qui je protégerais.

Et maintenant, avec leur collègue disparu après être venu précisément ici, les soupçons de ces flics allaient s'en trouver sérieusement amplifiés, des représentants de l'ordre qui par ailleurs souffraient d'un penchant pour la violence. Récemment, un jeune type, père d'un enfant, avait été arrêté sur la Gold Coast pour trouble à l'ordre public, ce qui signifiait qu'il avait dû uriner dans une ruelle ou gueuler un peu trop fort ; il avait été embarqué et passé à tabac dans un des bunkers par des agents en uniforme – qui savaient que les caméras de surveillance étaient en train d'enregistrer. Après que l'affaire avait été rendue publique et en réponse aux questions de la presse qui demandait s'il s'agissait là d'un comportement approprié, le Commissioner de la police du Queensland avait répondu : « Absolument. »

Je pouvais très bien me passer de cette galère, du contretemps inévitable et de la frustration.

Mais.

Je m'étais connecté avec leurs yeux. Déjà, quand j'étais débutant, quand Eric m'avait averti dans cette ruelle, je n'aurais pas dû regarder. Et même après toutes ces années, je n'avais toujours pas retenu la leçon. J'aurais dû me méfier en voyant ces cadavres qui ondoyaient

sous l'eau. Je n'aurais pas dû établir le contact.
Mais je l'avais fait et j'allais devoir le payer.
J'ai appelé les flics.

L'équipe serre-tête

Chaque pays possède son propre numéro pour les urgences. Le nôtre, c'est le 000. Il vous branche sur un centre d'appel où la nature de l'urgence est définie. En est-ce vraiment une ou bien essayez-vous simplement de ne pas payer le taxi pour vous rendre à l'hôpital ? C'est la première étape. Deuxième étape : où se situe votre urgence ? Le centre d'appel n'est pas tout près. La personne à qui vous vous adressez se trouve peut-être à des milliers de kilomètres. C'est un grand pays, l'Australie, aussi grand que les États-Unis, avec seulement six États sur l'île-continent. Mais au moins, vous n'êtes pas en train de parler à quelqu'un à New Delhi. L'étape trois, c'est l'envoi d'une équipe et on vous garde en ligne jusqu'à ce qu'elle arrive. Dans un pays vaste où la population est faible, les communautés éparses, les incendies de brousse ravageurs et les inondations terribles, c'est un bon système.

Je ne m'en suis pas servi.

« Criminelle », a dit la voix au bout du fil.

Zéro enthousiasme. Une agence de pompes funèbres aurait été plus enjouée.

Je m'étais gravé dans le cerveau tous les numéros des unités de police criminelle de tout le pays. Dans le Queensland, il n'y en avait qu'une, à Brisbane.

« J'ai deux cadavres. Il me faudrait une équipe. Je suis sur la Gold Coast, dans la Coombabah Nature Reserve.

— Qui est à l'appareil ? »

Il devait être sous Xanax.

« Je m'appelle Darian Richards. Ex-brigade criminelle de Melbourne.

— Deux cadavres ? »

Comme s'il récapitulait une commande de pizzas.

« Coombabah Nature Reserve. Gold Coast. Deux corps. Féminins. Décès récent. Sans doute au cours des dernières quarante-huit heures.

— Restez en ligne. »

Même les gars qui s'occupent des vols de bétail auraient paru plus intéressés. C'était pourtant un inspecteur. Les brigades criminelles n'ont pas de réceptionniste, et s'il existe un cours sur la manière de s'adresser au public, je ne pense pas qu'un seul flic ait jamais songé à y assister. Ce type, à coup sûr, n'aurait pas eu la moyenne.

J'ai attendu. Dos aux filles qui flottaient dans l'eau. Je sentais leurs yeux sur moi. Laissez-moi tranquille. Je fais ce qu'il faut, je vous signale, la police va se pointer, il y aura une enquête et on coïncera le taré qui vous a fait ça. Je suis à la retraite. C'est plus mon boulot.

Je ne crois pas qu'elles m'écoutaient.

« Vous avez appelé le 000 ? » a demandé la voix.

— Non. Je vous ai appelé directement.

— Comment avez-vous eu ce numéro ?

— J'ai travaillé à la criminelle. À Melbourne. Pendant très longtemps. Vous avez envoyé une équipe ? »

Long silence. Suivi par :

« Attendez. »

Pour la première fois, j'ai senti quelque chose qui ressemblait à une réaction. Qui ne m'était pas favorable.

Je suis reparti vers ma bagnole. J'avais signalé les meurtres. Je n'avais été témoin de rien. J'avais une fille disparue à retrouver.

« Qui est à l'appareil ? »

Une autre voix. Masculine, elle aussi. Plus d'autorité, mêlée à une certaine curiosité et à du cynisme.

« Je m'appelle Darian Richards. Vous avez deux cadavres qui flottent dans un peu d'eau dans la Coombabah Nature Reserve. »

J'étais sorti du bush et je me trouvais devant la Studebaker, au bord de la route. En regardant autour de moi, j'ai aperçu une fourrière.

« Près de la fourrière. »

Je suis d'une nullité crasse quand il s'agit de donner des indications de lieu.

« Près d'une barrière. Sur la gauche. »

Derrière moi, j'ai entendu une voiture qui arrivait. Elle fonçait. Avant même de me retourner, je savais qui c'était.

« Ne bougez pas ! Levez les mains de façon qu'on les voie ! »

Ils hurlaient.

Voici une règle très importante à propos du monde policier. Elle est particulièrement pertinente dans des territoires qui, jusqu'à une période récente, étaient essentiellement peuplés de bouseux. Si un flic pointe son arme sur vous, levez lentement les mains et faites ce qu'il dit, même si vous avez l'impression d'avoir été téléporté dans une mauvaise série télévisée.

« Quelqu'un va bientôt arriver, dit la voix dans le téléphone.

— Ils sont déjà là », répondis-je avant de raccrocher en levant très haut les bras de façon qu'ils soient certains que je n'étais pas en train de sortir un Uzi de la poche arrière de mon jean.

C'étaient des agents en uniforme, deux gros types costauds avec des lunettes de soleil façon serre-tête qui devaient leur donner l'impression d'être encore plus menaçants.

« Comment tu t'appelles, mec ? » demanda l'un d'eux.

Les flics du Queensland portent des badges avec leur nom depuis 1990, quand on a décidé que la police était un service et non une force. Le sien disait Connor.

Ne jamais parler aux flics. C'est une autre des règles de base qui régissent les interactions entre policiers et civils. Qui est ignorée la plupart du temps. Par les flics qui aiment bien entendre des trucs et pensent qu'ils ont le droit de vous demander n'importe quoi et de recevoir des réponses. Et par les civils, car les gens, en général, n'ont pas commis de crime et tiennent à prouver aux représentants de l'ordre qu'ils sont de bons citoyens modèles. Laissez tomber. Les flics sont persuadés du contraire. Ils pensent que tout le monde est coupable de quelque chose, ce qui, bien sûr, est la vérité.

Si une personne se met à table, un flic trouvera toujours ça louche ; si elle le fait avec calme, c'est parce qu'elle est coupable et si elle fait preuve de nervosité, c'est bien sûr parce qu'elle est coupable. Évidemment, si elle se tait, c'est qu'elle a quelque chose à cacher.

L'inconvénient de ne pas parler aux flics : ça les énerve. Ils s'attendent à ce que les civils bavassent, ils comptent là-dessus. Le silence leur fout la trouille. Les silences exigent d'être comblés et seuls les plus résolus d'entre nous sont capables de ne pas parler sans perdre leurs moyens.

Cela étant dit, dans le Queensland, la loi exige que vous donniez votre nom et votre adresse. Rien d'autre.

« Darian Richards. J'habite Poinciana Avenue, à Tewantin.

— C'est vous qui avez signalé un homicide ? » demanda l'autre, un certain Larkin.

Je n'ai pas répondu.

« C'est votre voiture ? » fit Connor en montrant la Studebaker.

Je suis resté silencieux.

« Comment avez-vous trouvé les corps ? »

Je me demandais au bout de combien de questions ils allaient percuter.

« Je veux voir une preuve de votre identité. »

Je n'ai pas bougé. Quatre questions et aucune réponse ; c'est en général à ce moment-là qu'on atteint les limites de la patience de l'*Homo flicus*. Soit il comprend que l'individu qu'il interroge fait usage

du droit que lui octroie la loi en ne donnant que les informations strictement obligatoires, soit il se dit que le mec joue au plus malin et qu'il est temps de lui éclater la gueule. La plupart choisissent cette dernière option. Les deux cadors à qui j'avais affaire n'étaient pas une exception, ce qui était dommage, car je n'avais pas envie de casser du flic. Ce genre de réaction a tendance à les énerver et je préférais éviter les conséquences de la colère de leurs collègues.

Néanmoins, c'était à eux de choisir.

« On te cause, mec », gronda Larkin.

J'entendais l'approche rapide d'une autre voiture de patrouille. Encore des types en uniforme. Les inspecteurs de la criminelle conduisent vite, mais pas comme ces malades qui se croient dans une série. Les inspecteurs de la criminelle comprennent la patience. Ils ont vu des tas de cadavres. Ils savent que la mort, c'est long. Un bon flic arrive lentement, il essaie de saisir tout ce qui l'entoure. Un pas-très-bon flic débarque à toute allure sur une scène de crime en éclaboussant tout sur son passage, et notamment la présence du tueur qui est une goutte dans un océan de paramètres.

Larkin et Connor se sont retournés pour assister à l'arrivée de la seconde bagnole, un de ces engins tout neufs de la brigade autoroutière décorés de rayures roses pétantes et de stickers à damier. Des logos célébrant une conduite responsable ornaient les portières. Sur le toit était fixé un bouquet d'antennes sûrement capables d'établir un contact avec Mars. Cet engin s'est arrêté dans un hurlement de pneus et deux types en ont jailli. Deux autres adeptes de la gonflette. Deux nouvelles paires de lunettes serre-tête, à croire qu'elles faisaient partie de l'équipement réglementaire. Deux gros tas de muscles frémissants et hypertrophiés. Comme si on venait tous de se donner rendez-vous pour un petit entraînement matinal suivi d'un jogging sur la plage.

J'ai décidé de briser mon vœu de silence.

« Il y a deux cadavres, dis-je en tendant le doigt. Par là. À environ cent cinquante mètres.

— Montrez-nous », dit Connor.

Je les ai conduits, tel un pisteur dans la brousse, vers la tombe aquatique.

On s'est évidemment un peu perdus en route, ce qui les a énervés ; ils devaient s'imaginer que je le faisais exprès. J'aurais pu appeler Isosceles pour qu'il nous guide, mais il était hors de question de leur révéler que je disposais de cet atout. On se frayait donc notre chemin dans un silence très relatif. Avec leurs grosses bottes noires et leur carrure, ces gars étaient aussi discrets qu'une batterie de mortiers. Les brindilles éclataient sous leurs semelles, les branches qui les gênaient se faisaient défoncer. Quand nous sommes enfin arrivés sur les lieux,

je suis resté en arrière, les laissant contempler les filles dont les corps frémissaient dans le courant, comme des vêtements sur une corde à linge.

Ils ont eu besoin d'un moment pour faire comme s'ils avaient l'habitude de ce genre de scène. Une fois le choc passé, inévitablement, ils se sont tournés vers moi. Susplicieux. Je les attendais.

« Comment les avez-vous trouvées ? » demanda l'un des gars de la seconde voiture.

Il s'appelait Keevers, et il avait demandé ça avec agressivité.

Je me suis contenté de le fixer.

« Ce petit con n'aime pas répondre », annonça Connor.

Cette déclaration n'a pas plu à Keevers, qui m'a balancé le regard noir de ses lunettes. Il venait de décider que j'étais un ennemi. Il s'est avancé vers moi. En temps normal, je l'aurais étalé, et ses collègues avec lui, mais cela aurait été une perte de temps. J'avais un boulot à faire. Qu'ils essaient de m'intimider, si ça les amusait, du moment que je pouvais me remettre en quête d'Ida.

« T'es du genre à faire le malin, hein, connard ? »

Il m'a gueulé ça sous le nez, me faisant profiter de son haleine parfumée au Big Mac.

Je n'ai rien dit, me contentant de fixer ses lunettes noires. Elles lui comprimaient le crâne, au point de boursoufler les chairs.

Ces quatre-là avaient vraiment, vraiment, envie de m'éclater la gueule. Mais ils ne le pouvaient pas. Une affaire pareille ne relevait pas de leur compétence. S'ils m'avaient arrêté sur l'autoroute et si je m'étais comporté de la sorte, ils ne se seraient pas gênés, mais il s'agissait d'un double homicide et bientôt ils allaient devoir transmettre cette scène de crime – et moi avec – à des inspecteurs, des types qui avaient plus de pouvoirs qu'eux, et notamment celui de leur rendre la vie difficile.

Leur hostilité était palpable. L'un d'entre eux me toisait comme si je n'étais pas digne d'appartenir à l'espèce humaine, tandis que les autres étaient simplement bouffés par une rage boostée par la testostérone et, de façon assez compréhensible, par leur réaction émotionnelle aux cadavres des deux filles. Ils n'avaient pas l'expérience du meurtre ; c'était un acte qu'ils ne comprenaient pas et qui les offensait au niveau le plus primaire. Que les victimes soient de jolies jeunes femmes n'arrangeait rien. En eux, tous ces sentiments se coagulaient en une sensation d'impuissance. Ils ne pouvaient pas faire grand-chose, à part rester plantés là. Et tenter de me soutirer des informations. Si je leur avais donné quelque chose, n'importe quoi, cela aurait au moins eu le mérite de remplir ce vide ; ils auraient pu se dire : on fait quelque chose, on accomplit notre boulot, on réagit. Mon silence ne faisait

qu'accroître leur inertie, et cela les outrageait au plus profond d'eux-mêmes.

Je ne pouvais pas y faire grand-chose. Chaque seconde qui passait ne faisait qu'aggraver la situation, mais ce n'était pas une raison pour me mettre à papoter. Toutes les questions que ces quatre-là pouvaient me poser le seraient par leurs collègues de la brigade criminelle locale une fois qu'ils m'auraient ramené dans un de leurs bunkers. Un interrogatoire qui allait être pénible et long ; ces types allaient me cuisiner jusqu'à l'épuisement du délai légal de garde à vue. Ce qui était arrivé à ces deux filles était une tragédie, mais j'avais fait mon devoir : j'avais signalé leur mort.

« Un des nôtres a disparu par ici hier soir. Tu n'aurais pas un truc à nous dire là-dessus, par hasard ? Parce que tu me fais l'effet d'un mec qui en sait un peu trop, à mon goût. »

Pendant un moment, il a paru hésiter à me balancer son poing dans la gueule, mais finalement son cerveau a repris le dessus et il a reculé. Ou peut-être était-ce à cause de la sirène d'une autre voiture de police qui approchait.

On m'a conduit au bunker de Southport où l'on m'a fait passer par l'entrée de derrière, franchir des portes en métal, monter dans un ascenseur jusqu'au deuxième étage et entrer dans une petite salle d'interrogatoire qui possédait tout le charme d'un chiotte public, avant de me dire d'attendre. J'avais déjà appelé Isosceles pour lui annoncer que j'étais aux mains des autorités locales – ce qui n'était une surprise pour aucun de nous deux – et que je reprendrais contact avec lui d'ici quelques années, quand elles daigneraient me relâcher. Me rappelant qu'être au service de la paix et de la sécurité publiques était en réalité une bonne chose, je me suis vautré dans la chaise assez peu confortable, les pieds sur la table, et je me suis mis à fredonner *Don't Think Twice, It's All Right*. Bob Dylan. De façon surprenante, je n'étais pas encore arrivé au refrain que la porte s'est ouverte et qu'un homme en pantalon noir, chemise blanche déboutonnée au col et parfaitement glissée dans son froc, est entré.

Il souriait comme un frère et s'est avancé, main tendue.

« Darian Richards ? Nous nous sommes déjà croisés. Lors d'un congrès à Hobart. Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi. Dane Harper. »

Fini les menaces et les intimidations. Maintenant, je faisais partie d'une belle et grande famille. On s'est serré la menotte. Je ne me souvenais pas de lui, mais j'ai présumé qu'il était à la tête de la Criminal Investigation Branch, la CIB locale.

« Nous avons un problème, dit-il en s'asseyant face à moi, et il serait idiot de ma part de ne pas vous demander votre aide. »

Depuis ma retraite, il est assez rare que les autres flics fassent preuve de respect envers moi, et c'est une situation qui me convient. Dans le cas contraire, qui sait où cela aurait pu me mener ? À rien de bon, assurément.

Il n'était pas sympa, il préservait son territoire. La brigade criminelle de Brisbane n'allait pas tarder à venir prendre la direction des opérations. Les flics comme Dane Harper adorent la publicité, voir leur photo dans le journal à côté d'un article expliquant comment ils ont bouclé l'enquête de l'année mais, à cause des gars de Brisbane, cette fois cela n'allait pas être possible. S'il parvenait à me faire travailler à ses côtés, dans son ombre, Dane aurait une chance de résoudre l'affaire avant eux. Sauf que je n'avais pas très envie de l'aider.

Je me suis contenté de sourire. J'ai failli lui demander s'il avait lui aussi une paire de lunettes serre-tête avant d'y renoncer, fidèle à ma politique de silence.

« Deux jeunes filles mortes, un officier de police disparu... et vous », dit-il.

J'ai continué à sourire sans rien dire.

« Je ne sais pas encore si ces événements sont liés. Mais bon... si vous pouviez m'éclairer un peu, ce serait formidable. »

Il a attendu, dans l'espoir que je répondrais. Espoir déçu. Il a continué :

« Un de mes officiers, Johnston Connelly, a disparu après avoir reçu l'appel de votre collègue, Maria, de Noosa. Elle nous a dit que vous l'aviez appelée à propos d'une jeune fille qui aurait des ennuis. Maria a demandé à Johnston s'il pouvait aller jeter un œil à l'endroit où, selon vous, cette fille avait pris contact avec vous. L'endroit précis où nous avons à présent deux cadavres. »

Nouvelle pause. Même silence de ma part.

« Puis-je vous demander ceci : la fille qui vous a contacté, la fille que Johnston recherchait... était-elle une de ces deux mortes ?

— Non.

— Que pouvez-vous me dire à son sujet ? Son nom, pour commencer.

— Suis-je en état d'arrestation ?

— Non, bien sûr que non », répondit-il, comme si cela avait constitué la pire des trahisons.

Je me suis levé et j'ai quitté la pièce. Je n'ai pas vu sa réaction, mais je ne pense pas qu'elle ait été très favorable.

Dane était toujours debout. C'était un geste instinctif ; chaque fois que quelqu'un de plus vieux ou d'un grade supérieur se levait de sa chaise, il en faisait autant. Comme ses parents le lui avaient enseigné.

Respecte tes aînés. Respecte ceux qui en savent plus que toi.

Quand Darian s'était levé, il en avait donc fait autant. Qu'espérait-il ? Une tape dans le dos ? Une poignée de main ? En tout cas, il ne s'attendait pas à ça : même pas un au revoir ou un hochement de tête ni un quelconque signe d'adieu. Le type avait juste quitté sa chaise et la pièce.

Le laissant planté là comme un idiot.

Embarrassé. Furieux.

En regardant Darian partir, il éprouva de la honte. Il avait offert son amitié, son respect, et qu'avait-il reçu en échange ? Du dédain, de la dérision. Darian l'avait ridiculisé ; il avait ignoré son offre sincère, il lui avait tourné le dos, sans un sourire ni même un témoignage de politesse.

Il avait assisté à la conférence de Darian à Hobart, il avait écouté le grand enquêteur criminel qui avait illuminé le public de ses *lumières*, mais Darian ne l'avait pas reconnu, alors qu'il était allé le voir après son exposé pour lui exprimer à quel point il l'avait apprécié.

Il allait lui montrer. Il allait faire en sorte que Darian Richards se souvienne de lui, désormais. Il allait faire en sorte que Darian le respecte.

Blond Richard et la Jimi Hendrix Experience

Debout devant le bunker, je consultai mon téléphone. Alors que j'étais dans cette salle d'interrogatoire, je l'avais senti vibrer. Des gens avaient cherché à me joindre : Isosceles, je l'espérais, et sans doute aussi ma partenaire de voyage plaquée, Maria. Le premier de ses appels furieux qui n'avaient pas reçu de réponse était arrivé quand j'étais sur l'autoroute, peu après l'aube. Je n'avais pas pris la peine d'écouter ses messages, sachant déjà en quoi ils consistaient. Elle m'avait rappelé à peu près toutes les demi-heures, sans doute pour m'insulter d'être parti sans elle. Je ne voulais pas d'une partenaire et je déteste être assis à la place du mort dans une voiture. J'espérais avoir retrouvé Ida et mis les voiles avant qu'elle me tombe dessus.

« Est-ce qu'on a au moins son nom de famille ? » demandai-je à Isosceles.

Depuis que j'étais sorti de ma retraite pour me lancer aux trousses du tueur en série, je savais que j'étais rouillé. Cette nouvelle aventure commençait, elle aussi, plutôt mal ; la faute sans doute à mon côté « on agit d'abord, on réfléchit après ».

« Non, mais je peux présumer qu'elle était étudiante à l'université, et j'ai une adresse. »

Brillant. Un progrès.

« J'ai écumé ses textos, avec le sentiment d'être un voyeur, devrais-je ajouter, et j'en ai trouvé un où elle invite une amie, une certaine Fiona, à venir voir *The Biggest Loser*. Pour ton information, Darian, il s'agit d'une émission de télé-réalité.

— Combien de contacts a-t-elle ?

— Trente-deux. »

Ce qui signifiait trente-deux appels que je devrais passer si je ne découvrais rien chez elle qui m'aide à la retrouver. Pour ce que j'en savais, elle était peut-être en train de dormir dans son lit. En toute sécurité.

Ce qui paraissait fort peu probable.

« Tu connais son université ?

— Pas encore. Elle n’y fait allusion qu’une seule fois, en disant qu’elle va être retard pour un cours. »

J’ai pris un taxi. Une demi-heure plus tard, j’étais de retour à ma voiture. L’entrée de la Coombabah Reserve était fermée par un ruban jaune de police et une équipe était en train de s’installer. Le van du coroner était garé à côté de la Studebaker rouge au milieu de six autres voitures de patrouille et du camion de la police scientifique.

Personne ne m’a adressé la parole, mais plusieurs paires de lunettes m’ont balancé leur regard noir.

J’ai démarré pour m’arrêter une centaine de mètres plus loin. La fourrière à ma droite, la forêt de l’autre côté. En sortant mon téléphone, j’entendais des aboiements et des hurlements dans le chenil. Des chiens perdus, des chiens errants, des chiens en cage, derrière des barreaux, prêts à être recueillis ou euthanasiés.

« Ouais ?

— C’est Darian Richards.

— T’es en ville ?

— Oui. Je cherche un endroit où dormir une ou deux nuits. Un motel.

— C’est les *schoolies*.

— Et c’est pour ça que je t’appelle et que je ne me pointe pas dans chaque motel ou hôtel du coin pour qu’on me dise quelque chose que je sais déjà. »

Avec tous les ados qui débarquaient pour célébrer la fin des cours dans un déchaînement de danse, de baise, de biture et de dégueulis, la moindre chambre du moindre hôtel était réservée depuis plusieurs mois. La Gold Coast. Et quand c’est pas les *schoolies*, c’est l’Indy, la course de bagnoles, ou le Big Day Out, le festival de musique, ou alors une expo quelconque dans l’immense palais des congrès à côté du casino.

« Donne-moi une heure. Tu veux passer à la boutique ?

— Pas vraiment. »

Richard, dit Blond Richard, possédait un magasin de disques d’occase près de la plage de Surfers Paradise.

« Mais ouais, t’as envie. J’ai une copie du disque de feedback de Neil Young... Viens écouter ça.

— Sans façon. »

Le disque, qui s’appelait *Arc*, était essentiellement un collage de samples et d’effets Larsen amplifiés. Pas vraiment son meilleur album.

« Tu m’appelles d’où ?

— La Coombabah Reserve.

— Sale coin. Y avait une ferme à crabes là-bas, dans le temps. T’es à peine à un quart d’heure. Viens écouter du rock’n’roll.

— Plus tard, peut-être. Il faut que j'aille quelque part.
— Tant pis pour toi. Je t'envoie le nom et l'adresse de l'hôtel dès que je t'ai trouvé une piaule. T'auras peut-être pas la vue sur l'océan. »

Il y a vingt ans, Blond Richard était bassiste dans un groupe dont personne ne se souvient et qui n'a jamais dépassé le stade des concerts dans des pubs de la Mornington Peninsula, le coin où les Melbourniens partent en week-end. Il faisait aussi partie d'un des gangs persans, un autre genre de musique qui l'amenait parfois à taper sur des crânes dans un parking souterrain après minuit. Il roulait en Harley et les gens le prenaient par erreur pour un biker. Il faisait peur, ce qui le ravissait. C'était un type coriace qu'il fallait souvent remettre sur le droit chemin. Très grand, la peau et le poil si pâles qu'on aurait pu le croire albinos. Les cheveux longs et sales coincés dans un nœud, il était couvert de tatouages. Il ressemblait à Johnny Winter, l'extraordinaire bluesman texan. Aussi maigre. Mais, contrairement au guitariste qui donnait l'impression qu'un coup de vent pouvait le briser, Blond Richard était costaud, aussi solide qu'une corde de basse. Parfois, on l'appelait le Danseur au Couteau parce qu'il aimait bien s'allonger, poser une pièce d'argent sur le bout de son nez sur laquelle il faisait tourner sa lame sur la pointe comme une ballerine, encore et encore, pour la rattraper juste avant qu'elle se désaxe et tombe. Sans jamais se couper. Le genre de jeu qui plaît aux albinos de sexe masculin, j'imagine.

Dix ans auparavant, il avait été faussement accusé du meurtre de son neveu, un garçon de huit ans. Deux de mes inspecteurs, qui l'avaient pris en grippe, avaient décidé de ne pas chercher plus loin, de ne pas tenir compte des preuves, et s'étaient mis en tête de lui coller ça sur le dos.

À l'époque, il avait une petite amie nommée Debbie qui prétendait avoir baisé Jimi Hendrix lors de son passage à Londres. Elle se serait introduite dans son hôtel et l'aurait séduit. Elle s'était, en tout cas, introduite dans ma maison après avoir passé pas mal de temps à me suivre et avait déposé une longue lettre dans ma cuisine détaillant l'innocence de son amant et le piège monté par les flics. J'ignore pourquoi elle s'était imaginé que j'allais la lire, mais je l'ai fait. Je l'ai coincée pour effraction et j'ai ensuite coincé mes deux inspecteurs pour paresse et pour avoir piégé un innocent. Blond Richard n'était pas franchement candidat au titre de tonton de l'année, mais il n'avait jamais été un tueur.

Je ne croyais pas l'histoire de Debbie avec Jimi Hendrix, mais quand Blond Richard a été innocenté, j'ai reçu un exemplaire d'*Electric Ladyland* signé par le grand homme en personne. Allez savoir.

Ce n'était que justice, mais Blond Richard devait se dire que mon

intervention méritait reconnaissance. Il m'avait aussi fait comprendre que si jamais j'avais besoin d'un coup de main, il serait là. Il était resté en contact, un mail de temps à autre, un texto et même quelques cartes de Noël, pour me faire savoir où il se trouvait et qu'il estimait toujours avoir une dette envers moi. Il avait débarqué sur la Gold Coast quelques années auparavant pour ouvrir le meilleur magasin de disques de rock'n'roll de tout le pays. Tous les matins, avant d'ouvrir la boutique, il s'offrait une séance de surf. Il m'avait envoyé un mot pour me dire que si jamais je traînais dans le coin, il s'occuperait de moi.

De là à lui demander de me trouver une chambre d'hôtel en pleine semaine des *schoolies*... ça risquait d'être un peu plus ardu que d'éclater la gueule d'un méchant garçon.

Sur l'autoroute, j'ai pris la direction de l'adresse qu'Isosceles m'avait donnée.

Le petit ami

Je ne suis pas allé à l'université. À l'époque, ça ne m'est pas venu à l'esprit, et puis je travaillais. Mais j'ai une vague notion de la vie d'étudiant. Je suis sorti pendant un moment avec une étudiante en psychologie et il m'est arrivé de me rendre sur des campus pour interroger des témoins. Je sais plus ou moins à quoi ressemblent les étudiants, ce qu'ils font, comment ils travaillent et ce qu'on peut en attendre. Pas mal de beuveries et de fêtes, d'importants niveaux de stress en période d'examens... et un réel manque de moyens financiers. Contrairement aux élèves des grandes écoles, ils sont pauvres, d'autant plus qu'ils contractent des prêts énormes auprès du gouvernement dans le but de recevoir une éducation. Ils prennent des emplois à temps partiel pour payer le loyer et faire le plein de la voiture, s'ils en ont une. Il m'est aussi arrivé de fréquenter des résidences universitaires ou des apparts d'étudiants. Ils partagent tous certains traits communs : le frigo est vide, en dehors de quelques trucs surgelés et d'une bouteille de mauvaise vodka ; il n'y a pratiquement pas de meubles ; le sol est jonché de machins et personne n'a fait le ménage depuis la dernière inspection du proprio.

J'essaie de ne jamais céder aux préjugés, mais l'appartement d'Ida m'a surpris. Je l'avais déjà été quand j'avais reçu l'adresse envoyée par Isosceles.

Je m'étais rendu aux Marrakesh Apartments en m'attendant à trouver un truc en préfabriqué dans un quartier pourri. Au lieu de ça, j'étais en train de contempler une résidence moderne et luxueuse de vingt étages. Il y avait quatre étoiles dorées sur la pancarte à l'entrée qui annonçait des locations à la semaine, la TV par câble, des vidéos à la demande, une piscine et un spa. Les trois complexes d'habitation étaient distribués autour d'un jardin luxuriant avec palmiers ornementaux, frangipaniers et bougainvilliers taillés au scalpel. Un système d'arrosage automatique humectait tout ça pendant que des jeunes gens erraient dans ce paradis en bikinis minimalistes et shorts de surf. On était à cent mètres de la plage et à deux cents de

l'autoroute principale, le ruban sur lequel s'enfilaient toutes les agglomérations de la Gold Coast.

Pour venir jusqu'ici, j'avais traversé de vastes rivières miroitant au soleil où se berçaient bateaux et yachts, roulé entre de grands pins flanquant la chaussée le long de Southport, franchi un pont vers une étroite langue de terre nommée The Spit, le Crachat, avant de dépasser Main Beach pour entrer dans Surfers Paradise, où l'autoroute se fait plus étroite et circule entre d'imposantes structures en verre et béton posées en bord de mer. Des complexes cinq étoiles jouxtant de vieux quartiers pourris des années 1920. Des bars à la mode avec terrasse succédant à d'éternels pièges à touristes, genre musées de cire ou golfs miniatures décorés de dinosaures.

J'ai emprunté une sortie vers la plage. Elle était vaste, couverte de sable doré, enserrée entre les vagues et une interminable série de bars, de restaurants, de pubs et de petits centres commerciaux remplis de musiciens de rue, d'adolescents et de familles, sans compter les touristes asiatiques dégueulés par des cars climatisés. Un de ces endroits qui semblent ne jamais dormir. Les policiers en uniforme étaient en abondance et paraissaient assurer avec aisance l'essentiel de leur boulot, qui consistait à indiquer à tout ce beau monde l'emplacement des toilettes publiques les plus proches. Comme tous les flics locaux que j'avais eu l'occasion de voir, ils abusaient de la gonflette et, évidemment, portaient tous ces lunettes serre-tête qui leur comprimaient les tempes.

J'ai quitté la route de bord de plage au moment où Surfers cède la place à la ville suivante, Broadbeach. J'apercevais la blancheur du Marrakesh.

Debout dans l'entrée, j'essayais de me faire une idée de l'endroit.

L'appartement d'Ida se trouvait au dixième étage. Il était moderne, avec un mobilier insipide qui avait dû coûter cher. Les murs étaient peints en blanc cassé, couleur corail mort, essentiellement décorés de posters où des filles en bikini draguaient des palmiers. Un bureau était installé à l'autre bout du salon, près des doubles portes qui donnaient sur le balcon.

Tout paraissait normal. Aucun signe alarmant, pas de meuble renversé, pas même un peu de désordre. On se serait cru chez Mme Ikea.

J'ai refermé la porte derrière moi.

J'avais laissé mon Beretta dans sa boîte à chaussures planquée sous le siège avant de la voiture. L'appartement semblait vide. J'avais forcé la porte avec discrétion et, depuis, je n'avais pas entendu le moindre son à l'intérieur.

J'ai commencé la fouille.

Il y avait deux chambres à coucher en plus de la vaste pièce à vivre munie d'une cuisine et d'un balcon qui dominait la piscine et les jardins avec vue sur l'océan, mais pas sur la plage. Le salon était d'une propreté impeccable. Pas la moindre tache, pas de miettes sur le carrelage couleur granit, ni même un grain de poussière. On avait fait le grand ménage.

La première chambre à coucher ressemblait à toutes les chambres à coucher de jeune fille, avec des vêtements éparpillés un peu partout et des portes de placard ouvertes sur d'autres piles de fringues ; du maquillage et un lit fait en vitesse.

J'ai fouiné dans les tiroirs sans rien trouver, avant de m'occuper de l'autre chambre. Toujours aucun signe de lutte ou de désordre. Je suis retourné dans le salon. Sur le bureau, un ordinateur et des bouquins. Elle faisait des études de journalisme.

L'ordi était éteint. Je l'ai allumé et pendant qu'il bootait, je me suis intéressé à la cuisine. J'aime regarder dans le frigo des gens ; on en apprend beaucoup. Le sien était presque vide. Trois tomates, vieilles, molles et fripées ; une demi-bouteille de lait qui avait caillé ; un paquet de burgers végétariens non ouvert et une bouteille de vodka dans le freezer. Le pain de mie dans le placard était couvert de moisissure, sa date de péremption passée depuis une semaine.

L'ordinateur me demandait un mot de passe, et je ne me croyais pas capable d'entrer dans la tête de cette fille pour le lui donner.

Le seul truc un peu personnel, en dehors de ses fringues, se trouvait au-dessus de son bureau : une petite photo encadrée d'elle avec un garçon. Dans les bras l'un de l'autre, ils étaient sur la plage, riant en direction de l'objectif. Le cliché semblait récent. Je l'ai examiné un peu plus attentivement. Isa était grande, un mètre quatre-vingts à peu près. Des cheveux blonds qui lui tombaient sur les épaules et de grands yeux ronds. Elle me faisait penser à la Jane Fonda jeune de *Barbarella*. Derrière le sourire, je croyais détecter une certaine dureté, un sentiment de méfiance vis-à-vis du monde ou alors une incertitude à propos du mec avec qui elle était. Je me trompais peut-être. Il était jeune, lui aussi. Rasé de près, avec des cheveux noirs qui ondulaient. Latino. Sexy. Ses fesses aussi devaient onduler. Italien ou Sud-Américain peut-être. Mais bon, le profilage racial ne m'a jamais intéressé : les gens sont bons ou mauvais et l'endroit où ils sont nés n'a rien à y voir.

Qu'avais-je appris au juste sur cette fille ? Pas grand-chose, me dis-je en m'asseyant au bureau et en contemplant la vue depuis le balcon : les palmiers et l'océan au-delà. En bas, j'entendais des gosses qui s'éclaboussaient dans la piscine.

Elle s'appelait Ida. Elle venait de Vienne, voyageait à travers l'Australie avant de s'installer sur la Gold Coast. Grâce à un des livres

posés sur la table, je savais qu'elle fréquentait une des universités de la région : Griffith. Pas celle qui avait été créée par le milliardaire emprisonné et qui avait reçu son nom. Et elle était assez riche – ou alors, ses parents l'étaient – pour s'offrir ce genre de « résidence universitaire ».

Je ne connaissais toujours pas son nom de famille. J'ai appelé l'homme dans sa tour de verre.

« Ils t'ont passé à tabac ? demanda-t-il.

— Non, j'ai réussi à m'épargner ce plaisir. Il faut absolument que je sache tout à propos de cette fille. À commencer par son nom.

— Ida Faerber. Elle a dix-neuf ans, née à Vienne. Elle a un frère, Stefan, qui étudie le droit à Boston. Elle aime Johnny Cash et son film préféré est *Autant en emporte le vent*. Suis-je un génie ?

— Oui, tu es un génie. Comment as-tu trouvé tout ça ?

— La plupart de ses messages sont destinés à un certain Estefan. »

J'avais déjà lu ce nom quand j'avais jeté un œil sur son téléphone.

« Avec le numéro d'Estefan, j'ai trouvé son nom grâce au contrat du portable et du coup son compte Facebook. »

Tout en l'écoutant, j'étais en train de scroller parmi les messages d'Ida.

« Savais-tu qu'elle a quatre cent vingt-huit amis sur Facebook ? C'est beaucoup, tu ne trouves pas ? Je n'en ai que trois. Du coup, je me sens effroyablement seul. Je vais peut-être envoyer un millier de requêtes d'amis au hasard cet après-midi. Qu'en penses-tu, Darian ? »

Estefan et Ida passaient beaucoup de temps à échanger. Des trucs assez ordinaires en général, mais le mardi de sa disparition, elle lui avait envoyé :

pardon vraiment, vraiment

Estefan n'avait pas répondu.

J'ai levé les yeux vers la photo encadrée.

« Tu sais à quoi il ressemble ?

— Bien sûr. Je suis sur sa page en cet instant même. Un gus – si tu me permets ce mot un peu daté – qui n'échange pas beaucoup. Il n'a que quarante-six amis. Il s'appelle Estefan Marquez. Étudiant à la Griffith University, comme elle.

— Tu peux m'envoyer sa photo ? Tout de suite ?

— Je peux, mais il serait négligent de ma part de ne pas te signaler que tu pourrais toi aussi faire ce que je suis en train de faire ; ton portable te permet d'aller sur Facebook, Darian. Cela dit, il est sans doute judicieux que je n'attende pas les quelques heures qu'il te faudra pour découvrir comment t'y prendre, alors faisons ça à l'ancienne. Regarde tes textos. Je viens de te l'envoyer. »

Docile, j'ai obéi. J'étais en train de regarder le même type que sur le mur.

« Dois-je l'appeler ? demanda Isosceles. Au moment même où nous parlons, je suis en train de le tracer.

— Où est-il ? Je vais lui rendre visite. »

L'ordinateur d'Ida était un portable, un MacBook Pro. J'ai décidé de l'emporter. Isosceles devrait être capable de craquer le mot de passe, même à deux mille kilomètres de distance. De toute manière, je ne voulais pas le laisser ici. Je savais qu'il contenait des secrets vitaux.

En le soulevant, je découvris deux choses, comme s'il avait été placé là pour les cacher. La première, c'était une liste de noms écrits à la main. Une vingtaine environ. Tous féminins. Sur chaque ligne étaient inscrits l'âge de la fille et son numéro de téléphone. Cinq des noms avaient été cochés ; quoi que signifie cette liste, ces marques semblaient indiquer une tâche achevée.

La seconde chose était sanglante.

J'étais un gosse assez désordonné. Tous les week-ends, ma mère m'engueulait pour que je range ma chambre, et j'obéissais en entassant mes vêtements au fond des tiroirs ou en bas des placards, en dressant des piles branlantes de cahiers et de livres. Le reste, tout le reste, les illustrés, les chaussures, n'importe quoi, je le planquais sous la couette. Celui qui avait fait le ménage dans l'appartement d'Ida avait suivi la même approche. Ranger ce qui se voit. Il avait oublié la plaque de verre sous l'ordinateur. J'étais en train de contempler une empreinte de main, étalée comme si on l'avait traînée sur la surface.

D'habitude, quand on tombe sur une éventuelle scène de crime comme celle-ci, on appelle les flics ; le lieu aurait été isolé, les voisins interrogés, le sang prélevé et analysé, l'appartement passé au crible et les preuves récoltées auraient permis de réduire la liste des suspects, d'identifier une potentielle victime. Je n'allais pas les appeler. Je n'allais rien signaler. Cela n'aurait eu pour effet que de me valoir un tas d'emmerdements et sans doute un bref séjour en prison. Par ailleurs, si les flics découvraient un jour que j'étais venu ici et que j'avais omis de signaler une possible scène de crime, ils ne me lâcheraient plus. Mais d'ici là, j'espérais bien avoir déguerpi depuis très longtemps.

Je n'allais pas non plus prendre le risque de me lancer dans le porte-à-porte, d'interroger les voisins pour savoir ce qu'ils avaient vu ou entendu. Cela n'aurait fait qu'attirer l'attention sur moi. Je devais à tout prix éviter la curiosité de la police et garder mon avance sur elle. Pour le moment, j'y parvenais à merveille... non sans enfreindre quelques lois.

J'ai pris l'ordi et des photos de l'appartement et de l'empreinte sanglante. Celle-ci était sèche, ce qui rendait impossible d'en faire une

copie sur buvard, par exemple, qui aurait permis – je ne sais comment, mais Isosceles aurait sûrement trouvé un moyen – de rechercher une identification.

Et j'ai quitté l'appartement aussi discrètement que j'y étais entré.

Impulsion

Au début, il a menti. Ce qui n'a rien d'inhabituel, je m'y attendais. Mais à force de lui poser des questions à propos des filles, de petites questions basées sur ses réponses idiotes, il est devenu évident – pour lui, pas juste pour moi – que cela ne servait à rien. Je savais, il savait, et chaque réponse idiote l'enfonçait encore un peu plus, jusqu'au moment où il est devenu plus facile de tout m'avouer. Pour ensuite, comme toujours, me demander pardon.

Carlos avait merdé. Ses excuses ne servaient à rien. Au lieu de me ramener les deux filles, il avait eu envie d'elles. Il les avait baisées et puis il les avait plantées. Première impulsion, première bêtise. Ensuite, il avait paniqué parce qu'il savait qu'on devait les expédier ; il avait donc embarqué les deux cadavres à l'arrière de son van pour les balancer dans un marais du côté de Coombabah. Dernière bêtise. Non, la dernière a été d'essayer de me mentir et une autre de ne pas m'appeler pour me demander comment régler cette histoire.

Et il y avait mêlé Ida.

Encore une bêtise. Lui en dire autant. Lui révéler ses crimes. Maintenant, elle est en cavale et ni lui ni moi ne savons où elle est. Et pour terminer, le summum, le comble de la stupidité :

Il tue un flic.

Ida l'idiote a téléphoné à un de ses copains et, comme par magie, voilà qu'un flic débarque quelques heures plus tard. Qui est cet ami qu'elle a appelé ? Avant qu'elle s'enfuie, Carlos était parvenu à la faire un peu parler.

Un peu.

Si cela avait été moi, elle en aurait dit beaucoup.

C'est ça le problème avec Carlos. Je l'avais pourtant prévenu de surveiller ses émotions. De ne pas s'impliquer avec une fille qui risquait de lui plaire. Il appelle ça l'amour. Putain de merde. On n'a pas le temps pour ces conneries.

Donc, avant qu'Ida se barre, elle lui en avait dit un peu : cet ami était une sorte de sauveur, pour elle, il lui avait évité de se faire tuer

l'an dernier, c'était un policier, ou un ex-policier, fabuleux. Génial... Et maintenant, il est probablement en train de fouiner dans le coin à sa recherche.

Il s'appelle Darian.

On n'avait pas besoin de ça, surtout pas avec les flics qui vont devenir fous furieux à cause des meurtres des deux filles et de leur collègue. Les cadavres, c'est la pagaille. Il a beau être mon frère, Carlos est un imbécile ; on ne laisse pas de cadavres derrière soi, c'est comme un cadeau offert à la police. Ils n'ont pas encore trouvé celui de leur copain, mais ça ne va pas tarder. Comment je le sais ? Parce que Carlos est un idiot.

Il se croit toujours au Brésil ; il s' imagine qu'il peut se conduire comme à l'époque où il faisait partie du gang, où il était le roi de la rue, où il vivait sans peur. Là-bas, on peut tuer en toute impunité, prendre une vie et ne pas se faire attraper ; ou alors, si on se fait arrêter, il suffit de payer celui qui vous passe les menottes ou de le menacer de violences plus grandes encore et c'est terminé. Là-bas, on fait ce qu'on veut ; Carlos aurait pu tuer des tas de gens, y compris des flics, et s'en sortir. Il s' imagine que ce genre de comportement a pris l'avion avec lui pour l'Australie. Il se moque de ses actes, il n'avait pas l'air gêné quand je lui ai hurlé dessus. Il a simplement haussé les épaules, souri et demandé pardon, même pas comme s'il était sincère. Plutôt comme : toi, t'y connais rien.

Ce qui le rend dangereux. La plupart des gens dans sa situation auraient peur et se cacheraient ; lui, il va boire, se vanter et penser à recommencer. Il est même possible qu'il soit déjà à la recherche d'autres filles à baiser et à découper en tranches, juste pour le plaisir ou alors peut-être juste pour m'énerver, pour me montrer que c'est lui qui sait comment ça se passe et pas moi ; lui qui comprend, pas moi.

Un peu de peur, ça aide. Ça aide à se concentrer. J'ai un peu peur, mais pas beaucoup. Je sais que tout finira bien, mais je sais aussi qu'il m'arrive de faire preuve de suffisance et que c'est une attitude idiote qui risque d'attirer l'attention de la police.

Mes projets sont complètement foutus. Un vrai désastre. Tout ça parce que Carlos n'a pas réfléchi et a obéi à une impulsion. À une impulsion, puis à la panique.

Ashanti

À l'origine, une enfilade de plages le long d'une côte sensationnelle, la Gold Coast a commencé à devenir ce qu'elle est en 1925 quand le pub de Surfers Paradise a ouvert de l'autre côté de la route face à la mer. Des bières, des vagues et le soleil doré. Un des premiers immeubles d'appartements balnéaires a été érigé et soudain l'endroit s'est transformé en aimant à touristes et à surfeurs. Dans les années 1940, les promoteurs immobiliers ont décidé que cette zone méritait un nouveau nom, et la Gold Coast est née. Il n'était guère étonnant, me disais-je en roulant sur la vaste autoroute qui traversait un paysage plat et monotone fait de KFC, de minigolfs, de sex-shops et de supermarchés, que le cœur de chaque ville ne se repère pas grâce à une mairie ou à une église, mais par un centre commercial. Ici, l'argent est roi, même s'il paraissait évident que beaucoup de gens qui marchaient dans les rues ou attendaient le bus étaient loin d'être riches.

Les années 1940, c'était l'époque du déclin rapide de l'Empire britannique, de l'influence nouvelle de l'Amérique – à commencer par MacArthur et la guerre du Pacifique – qui était sur le point de façonner tous les paysages australiens. Cela aurait pu commencer ici, sur la Gold Coast.

En ce temps-là, il existait une autre Gold Coast dans l'empire. Un fait dont j'étais heureusement ignorant jusqu'à ce qu'Isosceles, qui adore saupoudrer mes pérégrinations d'informations obscures, décide de me donner un cours d'histoire alors que je roulais sur la quatre voies, approchant d'une ville nommée Miami comme l'annonçait fièrement l'immense pancarte sur le bas-côté.

« L'autre Gold Coast se trouvait en Afrique de l'Ouest, Darian. Je n'imagine pas que tu le saches, mais tu dois être capable de deviner pourquoi elle s'appelait ainsi. Ce n'était pas à cause du soleil.

— Tu fais référence au précieux métal ? »

Immobilisé par un feu à l'entrée de la ville, j'hésitais entre deux panoramas : celui qui s'offrait devant moi et celui que je laissais dans

mon rétroviseur. Une chose était certaine, cette bourgade faisait de son mieux pour ressembler à une miniversion de la Miami de Floride.

« L'or, en effet. Mais avant cela, la Gold Coast s'appelait l'Empire ashanti. Savais-tu que les Ashanti formaient l'un des peuples les plus sophistiqués d'Afrique ? »

Je n'ai pas répondu. J'aurais pu balancer *Together Through Life* de Bob Dylan à fond dans la voiture, mais cela n'aurait fait aucune différence : il aurait continué.

« Les Anglais ont mené quatre guerres majeures – quatre, Darian – contre les Ashanti avant de les soumettre ou, diraient certains, de les écraser. Fait intéressant, les Ashanti épousaient souvent leur concubine esclave. Curieux, tu ne trouves pas ? »

Je ne trouvais pas, je ne l'écoutais pas.

« Certains considéraient qu'il était sage d'épouser une esclave, car cela permettait de transmettre directement l'héritage aux enfants sans le partager avec la famille de l'épouse, les esclaves n'en ayant, pour ainsi dire, pas. Ce qui autorise les Ashanti modernes à déclarer que l'esclavage que pratiquaient leurs ancêtres était plutôt humain. Qu'en penses-tu, Darian ? Je ne suis pas sûr d'accepter ce point de vue.

— Non, tu as raison, dis-je sans réfléchir.

— Tu ne m'écoutais pas ? »

Estefan vivait dans une des villes proches de la frontière avec la Nouvelle-Galles du Sud – Burleigh Heads. Récemment, un vote lui avait attribué le titre de plus belle plage d'Australie et on voyait vite pourquoi : un stupéfiant promontoire rocheux s'avancait entre les eaux qui s'y brisaient en vagues formidables avant de venir déferler sur un long et vaste tapis de sable bordé de pandanus et de pins. Le panorama était saisissant. Au loin, voilés par le sel de l'écume, se dressaient les temples de verre des immeubles résidentiels et des hôtels gratte-ciel.

L'essentiel de la Gold Coast a été construit au cours des deux dernières décennies, même s'il peut arriver ici ou là de tomber sur une exception : une maison spectaculairement délabrée chancelant sur des pilotis en bois ou bien une boutique rétro des années 1950, cachée parmi des palmiers et une luxuriante végétation tropicale ; des vestiges coincés entre des demeures de plusieurs millions de dollars et quelques milliers de motels, tous affichant « Complet » en raison du déferlement d'une nuée d'adolescents.

Isosceles avait recherché la maison où je me rendais sur Google Earth ; je savais donc à quoi m'attendre : un endroit que le temps avait plus ou moins oublié. Alors que je m'engageais dans une étroite ruelle qui grimpait à l'assaut du promontoire de Burleigh où le bush était jonché de rochers noirs que les moussons délogeaient souvent pour les

balancer dans l'océan, je contemplais non sans fascination les baraques de millionnaires plantées à côté de bidonvilles. Comme si les chargés de l'urbanisme avaient dédaigné ce petit coin de montagne. Les arbres se rejoignaient au-dessus de la route, et j'avancais au pas avec la sensation d'être soudain en pleine jungle africaine. La rumeur de l'autoroute voisine était avalée par le silence de la forêt.

Le 18 était le dernier numéro de la rue. Celle-ci s'achevait en impasse juste devant la bâtisse. En sortant de la voiture, je repensais à ce que m'avait appris Isosceles : l'endroit avait été un bordel illégal des années 1930 aux années 1960, puis une maison d'accueil pour anciens combattants, jusqu'à ce qu'un promoteur l'acquière, effectue quelques travaux, fasse faillite et se mette à la louer, chambre par chambre. Il semblait bien que son dernier coup de peinture remontait aux années 1960, ce qui, comparé à certaines baraques là-haut sur la Sunshine Coast, était relativement récent. C'était une construction en bois, avec une vaste véranda ébréchée qui en faisait le tour. Je grimpai les marches qui menaient à la porte d'entrée. Elle était verrouillée. Je me retournai pour contempler le jardin. L'herbe était fraîchement tondue. Si l'endroit paraissait en piteux état, il était néanmoins entretenu.

Je frappai à la porte qui, je le remarquai, était faite d'un bois extrêmement solide. Un ajout récent.

Seul le silence me répondit.

Je cognai à nouveau. Le silence ne broncha pas. Si Estefan ne se trouvait pas à l'intérieur, son téléphone, lui, y était, selon Isosceles qui recevait toujours son signal. Je décidai d'aller voir derrière, me frayant un passage dans une jungle d'herbes hautes et de palmiers qui continuait à s'épaissir pour se fondre un peu plus loin dans le parc national, au milieu duquel se dressait le promontoire, pic sombre d'une centaine de mètres de haut. Aucune des fenêtres sur le flanc de la maison ne semblait ouverte. La porte à l'arrière ne m'offrit aucune résistance, cédant facilement sous mon poids.

C'était ma deuxième effraction de la journée. Je m'en moquais.

À peine étais-je entré que l'odeur de pourriture douceâtre m'a sauté au nez. Diffuse, elle disparaissait presque sous celle de la javel, mais il est difficile de l'effacer. C'est l'odeur du sang et de la mort, et elle est tenace.

Je me trouvais dans la cuisine, une petite pièce qui n'avait pas été rénovée, peinture grise sur des parois en bois, lames de parquet rayées et poncées par des millions de pas. Ici aussi, le ménage avait été fait : pas de miettes par terre, ni de vaisselle sale empilée dans l'évier. Mais l'endroit ne paraissait pas franchement utilisé. Ce n'était pas ici qu'Estefan, ou qui que ce soit d'autre, mitonnait ses omelettes

norvégiennes et ses ratatouilles ; cette cuisine n'était qu'un site de transit pour de la bouffe à emporter ; on n'y avait pas préparé le moindre plat depuis le tournant du siècle.

En m'engageant dans le couloir qui traversait la maison, je songeais à Ida la Viennoise. Elle était jolie, riche, habituée à une vie dans un superbe appartement avec vue sur l'océan dans un complexe doté d'installations luxueuses. J'étais prêt à parier qu'elle roulait en Saab ou en BMW. Ce lieu, censé être celui où habitait son petit ami, ne collait pas. Je ne voyais pas ce genre de fille dans un endroit pareil, à moins, bien sûr, qu'elle ne se livre à une étude sociologique. Cette baraque était un dépotoir. Le plancher craquait sous mes pieds. Il y faisait sombre et humide, en dépit du soleil qui s'écrasait sur les fenêtres, et il y régnait un déprimant sentiment d'abandon. Comme la maison dans la scène de la plantation dans *Apocalypse Now* ou bien celle, effrayante, de miss Havisham dans *Les Grandes Espérances*. Elle respirait la mort, alors qu'Ida, même si je la connaissais à peine, me semblait respirer la vie.

Qui était cet Estefan ? Vivait-il vraiment ici ? Je commençais à douter que quelqu'un habite ici. Avant de partir, je comptais vérifier le contenu du frigo, mais pour l'instant, à mesure que je jetais un œil dans les chambres distribuées de part et d'autre du couloir, celles-ci me faisaient de moins en moins penser à des chambres et de plus en plus à des cellules. Elles étaient toutes identiques : un lit une place, pas de drap ni de couverture, une petite table de chevet. Il y avait six de ces petites pièces, en tout. Deux des lits n'avaient même pas de matelas. Ce qui n'est jamais bon signe.

Je n'y avais pas prêté attention quand je les avais longées à l'extérieur, mais chaque fenêtre était munie de barreaux métalliques, peints en blanc, pour empêcher les intrus d'y pénétrer. Ou des gens de sortir.

J'examinai les portes : elles étaient équipées de serrures sophistiquées. Tout, ou presque dans cette maison, était vieux et décrépit. Pas les serrures. Ceux qui se retrouvaient dans ces chambres n'en sortaient que si l'on voulait bien leur ouvrir.

La pièce sur la gauche à l'avant de la maison était différente. Plus grande, elle semblait habitée. Ce devait être la chambre d'Estefan. J'y suis entré.

Un lit deux places, défait, comme s'il avait été utilisé récemment. Les deux oreillers creusés et les draps rejetés vers le milieu par ceux qui y avaient dormi. Deux personnes. Estefan et Ida ? La pièce était un peu plus gaie que les autres, avec une vaste baie donnant sur le jardin et l'espèce de ruelle qui descendait vers la ville. Ici, les barreaux étaient remplacés par des rideaux. Mais les murs en lambris gris terne avaient quelque chose de cafardeux. Je n'imaginais pas une jeune fille

enjouée et heureuse, comme Ida devait l'être, à l'aise dans un endroit pareil. En fait, je ne voyais pas qui aurait envie de résider ici, à moins de traverser une sacrée mauvaise passe ou de vouloir à tout prix se mettre dans la peau d'Edgar Allan Poe.

Dans les placards et la penderie, des tenues masculines assez ordinaires. Levi's, Converse, Nike. J'ai cherché un bureau – après tout, ce type était censé être étudiant. En vain. Peut-être travaillait-il dans le salon qui jouxtait la cuisine à l'arrière de la maison. Une télé écran plat et un canapé étaient les seuls ajouts un peu superflus.

Je retourne dans le couloir.

Tout ceci évoquait davantage un lieu d'incarcération qu'un coin peinard pour étudier et faire la fête. Cet agencement avait quelque chose de fonctionnel : six petites chambres, identiques, des lits une place, des barreaux aux fenêtres et des serrures aux portes. Des matelas manquants. Et l'odeur de sang qui persistait malgré les efforts pour l'éradiquer. Oui, je commençais à en avoir la certitude : ceci était une prison.

L'histoire d'Isosceles à propos des Ashanti et de l'esclavage m'est revenue en mémoire.

J'ai sorti le téléphone d'Ida de ma poche pour chercher ses messages récents à Estefan. J'ai affiché son numéro et je l'ai appelé.

Une sonnerie a retenti dans la chambre que je venais de quitter.

L'appareil était planqué sous les draps. Négligemment. Il était en train de passer sur messagerie et j'ai écouté ; je voulais entendre sa voix.

Je ne suis pas un expert en reconnaissance vocale, mais il me semblait bien qu'elle appartenait au même homme qui m'avait dit très tôt ce matin : « fille morte chanter ».

« Ce type, dis-je à Isosceles, cet Estefan. Je veux que tu mettes toutes tes ressources sur lui. Peux-tu faire ça pour moi ? »

Après tout, officiellement, il était en train de travailler pour une très importante et très riche agence gouvernementale américaine, et non pour un guerrier solitaire qui écumait la Gold Coast au volant d'une Studebaker.

« Bien sûr, Darian, répondit-il, faut-il que tu le demandes ? Que désires-tu, en dehors de toutes les informations personnelles que je pourrais trouver sur lui ? Veux-tu une surveillance ?

— Ouais. »

J'ignorais si Estefan reviendrait dans cette maison ; elle avait l'air abandonnée, mais il y avait laissé ses vêtements et son téléphone. Il m'avait parlé sur celui d'Ida. Il savait qui j'étais et avait sans doute deviné que je me lancerais à sa recherche.

Mais il était trop sûr de lui. Il n'avait pas pris la peine d'enlever la

batterie du téléphone d'Ida abandonné – par lui ? – auprès de deux cadavres. Cherchait-il à me provoquer ? Autre possibilité : il était idiot. Peu de tueurs – et c'était bien ce qu'il était – sont aussi malins qu'ils aiment le croire.

J'espérais qu'il reviendrait ici. Pour le moment, il ne pouvait pas se douter que j'étais si proche. Et quand il serait là, avec les caméras d'Isosceles braquées sur tous les accès de la maison et prêtes à se déclencher au moindre mouvement, je lui tomberais dessus.

Isosceles a des amis geeks à travers tout le pays. L'espionnage fait partie de leurs hobbies, une sorte de communauté cybernétique dont les membres s'échangent des services. Sans poser de questions. Un réseau solidaire.

« Je vais t'envoyer une liste de tous ses contacts, des détails sur son véhicule et toutes les informations éventuellement utiles que j'ai récupérées sur sa fiche d'inscription à l'université.

— Tu peux avoir ses achats en carte de crédit ?

— Je m'en occupe en ce moment même. Je t'alerterai, bien sûr, dès qu'il effectuera un retrait ou s'en servira d'une façon quelconque. Il finira bien par avoir besoin d'essence, Darian. Et alors, nous le localiserons. »

À moins qu'il ne paie en liquide. Mais je n'y croyais pas trop. Quelque chose à propos de ce type me faisait penser qu'il n'avait pas peur.

Pendant une fraction de seconde, j'ai envisagé d'appeler mon vieux pote, Dane Harper. Les flics savent inonder un territoire avec la photo d'un suspect. Mais ça n'a été que pendant une petite fraction.

Vous seul pouvez m'aider.

Je n'ai pas appelé.

La toile d'araignée (I)

Je n'avais pas grand-chose sur quoi travailler : deux filles mortes, des tas de gens introuvables et quelques chambres vides.

Debout sur la véranda de la maison, je pensais aux chambres-cellules. Autrefois, à la sombre époque où les bordels étaient encore illégaux, elles devaient servir aux prostituées et à leurs clients. Au fin fond d'une impasse, perdu dans la forêt au pied d'un promontoire de roche noire, cet endroit avait été construit dans le but évident de passer inaperçu. Le plus proche voisin se trouvait dans une rue adjacente, au carrefour précédent, loin des allées et venues.

Je n'avais rien trouvé permettant d'associer Ida à ce lieu ; quant à Estefan, il y avait bien son téléphone, mais j'avais encore du mal à relier les points entre les deux filles qui flottaient dans le courant dans la Coombabah Reserve et cette maison. Il y avait pourtant cette odeur de sang... et ces deux matelas manquants.

Soit cette maison servait à nouveau de bordel ; soit, plus probablement, elle était utilisée comme lieu de détention. Je n'arrivais pas à me sortir les Ashanti de la tête ; ceci avait-il un rapport avec une traite d'esclaves ? Ici, sur la splendide Gold Coast ? Cela paraissait improbable. Devais-je absolument tirer cette histoire au clair ou pouvais-je juste me contenter de trouver Ida, de m'assurer qu'elle allait bien et de retourner dans mon hamac ?

Ida commençait à m'agacer. J'avais pris ma retraite de la police pour une bonne raison, et ce n'était pas ainsi que j'avais imaginé ma nouvelle vie. J'ai envisagé de rentrer, de tout laisser tomber ; qu'elle se démerde sans moi.

Et puis, j'ai repensé à l'empreinte sous son ordinateur et à l'odeur qui subsistait dans cette maison. Je n'étais peut-être plus à la recherche d'une fille disparue. J'étais peut-être maintenant à la poursuite de son tueur.

J'ai appelé l'Autriche.

« *Hallo ?* »

Une voix de femme.

« Parlez-vous anglais ?

— Oui », répondit-elle, hésitante.

Il ne doit pas être fréquent qu'on vous appelle au milieu de la nuit pour vous demander cela. Isosceles m'avait envoyé quelques infos sur les parents d'Ida. Dans tous les cas de disparition, on commence toujours par s'intéresser aux proches. J'avais quelques éléments sur le petit ami, il était temps maintenant d'élargir le cercle.

Elle semblait nerveuse.

« Qui est à l'appareil ?

— Madame Faerber, je suis désolé de vous appeler à une heure pareille. Je m'appelle Darian Richards. Votre fille, Ida, a disparu. J'essaie de la retrouver. »

Annoncer à des parents que leur enfant a été assassiné vous déchire les tripes. Vous ne pouvez rien leur offrir. Vous leur claquez une porte en plein visage. Ça, et plonger votre regard dans celui des victimes, c'est ce qu'il y a de plus atroce dans ce boulot ; l'angoisse et le tourment que vous avez communiqués ne vous quittent plus ; on ne transmet jamais la nouvelle d'une mort sans avoir le sentiment qu'on est soi-même complice du crime. Pour supporter ça, on fait vœu de vengeance.

En comparaison, annoncer à des parents que leur enfant a disparu, c'est à peine comme si vous aviez avalé de travers. Il y a de l'espoir, vous enquêtez, vous cherchez. Et les statistiques rassurantes sont de votre côté : la plupart des personnes disparues réapparaissent indemnes.

Mais cela a un prix : vous devenez l'unique espoir des parents. Un fardeau qui n'est pas le bienvenu. C'est déjà assez difficile de mener une enquête ; devoir répondre toutes les cinq minutes à un père ou à une mère en détresse la rend pénible.

« Comment cela, disparu ? dit la mère d'Ida. Je lui ai parlé au téléphone l'autre jour. Où est-elle ? »

Il y avait déjà une pointe d'hystérie dans sa voix.

« Que vous a-t-elle dit quand vous lui avez parlé pour la dernière fois ?

— Qui êtes-vous ?

— J'appartenais autrefois à la police. J'ai rencontré votre fille l'an dernier. Elle m'a appelé hier pour me dire qu'elle avait peut-être des ennuis. Tout ce que vous pourrez me dire sur sa vie ici, sur la Gold Coast, pourrait m'être utile. Ses amis, son petit copain, où elle pourrait séjourner...

— Son petit copain ? Elle n'a pas de petit copain. »

Évidemment, la mère est la dernière à savoir.

« Ne vous a-t-elle jamais parlé d'un certain Estefan ?

— Non. Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, ni ce que tout ça veut

dire, mais je veux parler à ma fille. »

J'ai tout réexpliqué. Lentement. J'essayais de ne pas l'inquiéter au point qu'elle décide de prendre le prochain avion pour la Gold Coast. Histoire de ne pas l'avoir sur le dos. Je lui ai dit qui j'étais, c'est-à-dire la personne idéale pour retrouver Ida. Pas la police ; ne lui adressez pas une demande de recherche. Cela ne servirait à rien.

Au contraire, même. Cela risquait de valoir à la jeune Ida une montagne de problèmes – ce que je me suis bien gardé de lui dire. J'ignorais toujours son rôle dans ces meurtres. J'espérais qu'elle n'était qu'une passante innocente, mais je n'avais aucun moyen d'en être certain, et... oui, les gens sont bizarres.

Je n'ai pas non plus mentionné à Mme Faerber le sang dans l'appartement de sa fille.

Quand elle s'est mise à parler, ça a été à toute allure, comme s'il y avait urgence : Ida adorait la Gold Coast, elle aimait la fac, elle n'avait pas de petit ami, elle n'arrêtait pas de faire de courts voyages touristiques dans l'arrière-pays ou le long de la côte, elle avait des tas d'amis, mais aucun qui comptait plus qu'un autre.

Un portrait qui semblait un peu trop simple et superficiel.

« Vous a-t-elle parlé d'un endroit en particulier ? Une ville ou un lieu qui l'aurait attirée ? »

Si elle se cachait quelque part, elle avait peut-être évoqué cet endroit avec sa mère.

Comme la Sunshine Coast, l'arrière-pays de la Gold Coast fourmille de petites villes pittoresques avec des galeries d'art, des cafés, des brocantes. Autant de cachettes possibles.

« Oh ! » dit-elle comme si quelque chose lui revenait soudain à l'esprit.

Mon cœur a fait un bond. Un frémissement d'excitation. Le début d'une piste, peut-être.

« *Die Spinnwebe*, dit-elle.

— Qu'est-ce que c'est ? Pouvez-vous me le traduire ?

— La toile d'araignée. Je ne sais pas ce que c'est, mais elle m'a dit qu'elle ne l'oublierait jamais ; qu'après qu'elle y était allée, c'était resté en elle. »

Il y a eu un silence, puis elle a ajouté :

« Je ne sais pas si c'est un bon endroit. »

La toile d'araignée ; je n'avais pas la moindre idée de ce dont il s'agissait, mais Blond Richard en avait peut-être entendu parler.

« Pouvez-vous me donner son numéro de portable ici, en Australie ? » demandai-je.

Elle me l'a récitée et je l'ai griffonné sur le dos de ma main. Voilà, au moins, qui était une vraie piste. Jusqu'à présent, nous nous étions contentés de suivre Ida en aveugle sur son Facebook et à travers les

contacts présents sur le téléphone que je lui avais donné l'an dernier et dont elle ne se servait qu'assez rarement. Je voulais qu'Isosceles se mette à tracer son portable principal. Avec un peu de chance, il me conduirait directement à elle.

Mme Faerber m'envoya aussi le numéro de compte en banque d'Ida qu'Isosceles avait du mal à trouver. C'était un compte autrichien, mais lié à une carte Visa. J'avais à présent deux pistes excellentes ; connaître les faits et gestes d'une personne est très facile dès qu'elle utilise la technologie moderne... sinon, cela peut s'avérer impossible.

Après avoir assuré à la mère d'Ida que je la rappellerais à intervalles réguliers, j'ai voulu raccrocher.

« Je vous en prie, retrouvez ma petite fille, dit-elle en proie à une angoisse que je ne connaissais que trop bien. Promettez-moi, je vous en prie, promettez-moi que vous allez la retrouver. »

Non, je ne fais plus de promesse.

« Je vous tiens au courant. Je suis sûr qu'elle va bien », mentis-je.

« Son téléphone est mort, dit Isosceles. *Muerto*. Le dernier signal émis était ce matin depuis Cahill Avenue dans Surfers Paradise. À 10 h 25. À 10 h 21, on a accédé à son compte en banque depuis un distributeur, lui aussi sur Cahill Avenue. Un retrait de cinq cents dollars. »

Ce matin ? À 10 h 21 ? Soit dix-huit heures après m'avoir appelé, après avoir appuyé sur le bouton d'urgence.

Il y avait trois explications. Un : sa carte de retrait avait été utilisée par la personne responsable de sa disparition. Deux : elle s'en était elle-même servie sous la pression de la personne responsable de sa disparition. Trois : elle avait effectué ce retrait elle-même et il n'y avait personne d'autre.

J'étais prêt à admettre toutes ces possibilités, mais la troisième me turlupinait.

Cahill Avenue est la rue principale qui traverse Surfers Paradise de part en part. Le bunker de la police où j'avais été interrogé se trouvait à moins d'un kilomètre de l'endroit où quelqu'un – Ida elle-même, je l'espérais – avait émis un signal éphémère.

« Continue à surveiller, dis-je sans réfléchir.

— Évidemment, répondit-il, offensé.

— Désolé, j'avais la tête ailleurs. »

Bien sûr qu'il n'allait pas arrêter ; j'étais distrait. Pour qu'un téléphone cesse ainsi d'émettre le moindre signal, il faut avoir pris soin d'enlever la batterie. Le genre de chose qu'on fait quand on ne tient vraiment pas à être retrouvé.

Si c'était Ida, c'était étrange de sa part après m'avoir appelé à l'aide. Bien sûr, il était très possible qu'elle soit morte et que son tueur lui ait

pris son téléphone et se soit servi sur son compte. Mais cette théorie ne me plaisait guère ; pourquoi utiliser le téléphone de quelqu'un qu'on a tué avant de lui enlever sa batterie... et pourquoi se contenter de cinq cents dollars ? Selon Isosceles, il en restait plus de mille sur le compte.

Je vérifiai mes mails et mes textos. Rien de la part de Maria, ce qui signifiait qu'elle avait renoncé... du moins, je l'espérais, sans trop y croire.

Mais Blond Richard m'avait écrit.

surfers city motel. dis ke c moi qui tenvoi.

Et dix minutes plus tard, il avait ajouté :

c pas terrible.

« Votre femme est déjà dans la chambre »

Terrible ou pas, je m'en moquais. J'avais juste besoin d'un lit et d'un mur pour mes idées. J'ai repris l'autoroute pendant que le soleil tombait sur ma gauche qui, donc, devait être l'ouest. Le ciel était vaste et d'un bleu pastel. Sur ma droite, à l'est, j'apercevais parfois des morceaux d'océan au bout d'impasses qui s'arrêtaient devant l'eau. Dans mon rétro, de sombres nuages s'amassaient au-dessus d'une lointaine chaîne montagneuse. Surfers Paradise était droit devant. Après avoir dépassé Miami et Nobby Beach, les tours de Broadbeach sont apparues, une grappe de buildings élégants et modernes agglutinés en bord de mer. Les derniers rayons de soleil venaient s'y fracasser en gerbes orange. À gauche, un mégacomplexe nommé Pacific Fair, un immense centre commercial qui avait dû être conçu par Barbie et construit en Lego, tout en rose et pourpre avec des tas de tourelles et de fontaines inutiles. Ensuite venait le casino, un des plus anciens de tout le pays, dans le plus pur style soviétique. Aux abords de Surfers Paradise, l'autoroute s'est rétrécie pour devenir une deux voies bordée d'hôtels, les uns face à l'océan, les autres face à la rivière.

Malgré les indications d'Isosceles, je me suis perdu. J'ai tourné au mauvais endroit. J'étais sidéré par la multitude – des jeunes en bikini ou en short – qui grouillait dans les rues. Surfers, le petit nom de Surfers Paradise, était en plein boom. Beaucoup de ces gosses venus pour les *schoolies* portaient une étiquette avec leur nom accrochée à un cordon autour du cou, sans doute pour les différencier des ordures et des arnaqueurs qui étaient là pour tirer profit de leur sexe et de leur jeunesse.

Après avoir emprunté un certain nombre de rues en sens unique, j'ai fini par me retrouver devant le Surfers City Motel. C'était un bâtiment en briques pâles de quatre étages en forme de L, de telle sorte que toutes les chambres, chacune munie d'un balcon, avaient vu les unes sur les autres. J'ai pensé à *Fenêtre sur cour*. En sortant de la voiture, j'ai constaté que la plupart des balcons étaient peuplés de gamins qui buvaient, fumaient, et, parfois, dansaient. Des serviettes et des

vêtements humides pendaient aux rambarde de métal blanc et un mélange tonitruant de rock, de hip-hop et d'électro déferlait sur la rue. Derrière moi, alignés sur le trottoir juste après l'entrée de l'hôtel, une suite de bars, de magasins et de fast-foods. En face, un parking désert abritait maintenant une gigantesque installation de saut à l'élastique. Des tas de gosses faisaient la queue pour s'envoyer en l'air.

Le motel semblait avoir été construit dans les années 1960 avec l'espoir d'évoquer Las Vegas. Il avait connu des jours meilleurs.

Y trouver le sommeil semblait assez improbable.

Je suis entré.

Malgré tout l'amour que je lui porte, Isosceles possède un abominable défaut : il ne sait pas mentir. Cela peut se concevoir quand la personne qui lui pose une question est une superbe jeune femme. Et c'est pire encore quand la dame en question possède une poitrine impressionnante et si, consciente de l'idiotie puérile du bonhomme, elle se met à battre des cils avec l'air de dire : *emballe-moi, t'es trop mignon, mon petit geek*.

Cette faiblesse de caractère semble assez répandue parmi ces jeunes passionnés qui passent plus de temps dans leur monde binaire qu'avec nous, les humains. Isosceles s'aventure rarement en dehors de son appartement au dernier étage d'une des plus grandes tours de verre de Melbourne, où il fantasme à propos de Raquel Welch et baise avec des putes de luxe... qui doivent être assez ahuries quand elles débarquent dans cet étrange espace vitré du sol au plafond dominant la ville pour les vingt-six minutes requises ; les « rapports » nécessitant vingt-six minutes, pas plus, pas moins, selon une obscure recherche qu'il avait déterrée quand il était encore en fac. Ne pas savoir mentir signifie qu'il serait incapable de devenir enquêteur criminel ou, de fait, n'importe quelle sorte d'enquêteur. Cela veut aussi dire qu'il ne pourrait assumer aucun emploi, ou presque, disponible de nos jours, hormis celui de facteur, peut-être. Et, bien sûr, celui pour lequel il avait les plus excellentes dispositions : geek, analyste, interprète de la plus infime information numérique.

Généralement, ce défaut ne me gêne pas. Car il m'affecte rarement. Mais quand c'est le cas, ça me fout d'énormes boules et je regrette qu'il ne soit pas comme n'importe lequel d'entre nous, capable de mentir comme il respire, aussi sexy soit-elle.

« Votre femme est déjà dans la chambre », annonça le rat installé à la réception du Surfers City Motel.

Ma femme ?

« Blond Richard n'avait rien précisé à propos d'une chambre pour deux », ajouta-t-il.

Sans doute à cause de la réputation de Blond Richard, sa lèvre

inférieure tremblait devant d'impressionnantes incisives.

« ... J'ai plus une seule chambre pour deux. Les gosses les ont toutes prises. C'est les *schoolies*. Ils ont tout pris. Pour les *schoolies*. Depuis des mois. Vous avez idée de comment c'est dur de vider une piaule en ce moment ? »

Je voulais juste monter dire bonjour à ma femme. Blond Richard m'avait-il offert une fille en guise de cadeau de bienvenue ? Ça ne lui ressemblait pas.

« J'ai dû payer ces gosses, juste pour qu'ils se barrent. Ils ont râlé. Ils ont menacé de se plaindre aux flics. Heureusement, ils les enverront se faire voir, mais imaginez si on était en Grèce. Là-bas, ils ont une police touristique et c'est pas des charlots. Vous m'écoutez, hein ? »

Je me suis penché au-dessus du comptoir pour le regarder dans les yeux. Pas dans les dents.

« Fermez votre gueule. Donnez-moi ma clé. Montrez-moi l'ascenseur. »

Il n'y avait pas d'ascenseur. Il m'a donné la clé et a levé un doigt tremblant qu'il a tendu derrière moi. J'ai souri, quitté le comptoir et ses brochures vantant le golf Putt-Putt, Sea World, Wet'n'Wild, Movie World et la centaine d'autres merveilles locales, pour me diriger vers l'escalier.

Quelques jeunes, garçons et filles, traînaient dans le hall ; ils m'ont regardé pendant que je sortais mon téléphone. Comment se fait-il que les adolescentes paraissent toujours plus âgées que leurs équivalents masculins ?

J'ai appelé Isosceles tout en montant les marches.

« Tu as donné le nom de mon hôtel à Maria ? »

Je le lui avais dit dès que je l'avais su.

« Oui, répondit-il.

— Il ne t'est pas venu à l'esprit que j'aurais préféré l'éviter ?

— Si. »

J'ai renoncé.

« Elle a dit qu'elle était ma femme, dis-je.

— Oui, c'était mon idée. »

Maria avait déjà commencé à recouvrir un mur avec une carte de la Gold Coast et des bouts de papier qui décrivaient les faits de base, genre « Johnston vu pour la dernière fois » et « Cadavres trouvés ici ». Elle était assise au bout d'un des deux lits une place, pieds nus, en blue-jean et tee-shirt blanc. Les cheveux noués en queue-de-cheval. Le teint frais. On aurait dit une jeune thésarde qui étudiait, par exemple, la culture ashanti dans une des universités du coin.

« Salut, dit-elle avec un sourire forcé. Je me suis dit qu'il valait

autant démarrer avec ton truc du mur. »

Quand je poursuivais le tueur en série de la Sunshine Coast, j'avais couvert un mur avec une carte de la région à laquelle j'avais ajouté des brochures, des plans, des dépliants, en fait tout ce qui pouvait me donner des informations sur le coin afin de m'en faire une idée plus précise, de mieux connaître cette zone qu'il hantait. Cela me permettait de créer une sorte de collage de ses déplacements, de faire surgir un historique des crimes, de façon à pouvoir retourner sur les lieux qu'il avait fréquentés, là où il avait enlevé ses victimes... Cela me donnait une idée de la vie spectrale dans laquelle j'essayais de me glisser. Je comptais faire de même maintenant avec le peu d'informations dont je disposais dans l'espoir de réunir ces incidents disparates, de leur trouver un ancrage dans le temps et dans l'espace. Maria avait travaillé avec moi sur cette affaire ; souvent, elle contemplait mon mur comme si elle s'était égarée dans l'esprit du tueur. C'était bien là que nous devions être.

Un lieu horrible et sombre, où régnaient démons et cauchemars, et dont j'étais parvenu à m'extraire. J'en étais moins sûr pour elle.

La fille aux yeux kaléidoscopes

Je l'attendais. Dans mon lit avec un AK-47 sous les couvertures. J'avais douze ans. J'avais emprunté l'arme à un de mes amis. Tout le monde avait un AK-47. Mon ami ne m'avait pas proposé de me montrer comment s'en servir. Tout le monde ici savait se servir d'un AK-47.

Carlos avait seize ans et venait tout juste d'être accepté au sein des Amigos dos Amigos, le gang qui contrôlait notre favela. Chaque nouveau membre devait passer un rite d'initiation. Payer son admission par le sang. Plus le sang était épais, plus fort était l'engagement. Nos parents avaient été tués bien des années auparavant, aussi Carlos ne pouvait-il pas les tuer.

J'étais la seule cible.

Il viendrait dans ma chambre, tard, pendant mon sommeil. Si je m'endormais, je mourrais. Il allait devoir me trancher la gorge. Ces derniers temps, les chefs du gang exigeaient des preuves des meurtres d'allégeance. Les plus populaires étaient les têtes coupées. Carlos m'aimait, mais sa survie dans la rue était plus importante. Comme pour tout le monde. Moi aussi, je l'aurais tué, s'il l'avait fallu.

C'est la survie.

En Australie, c'est différent. Les Australiens ne comprennent pas. Pas plus que les Londoniens ou les Italiens qui vivent dans la baie de Naples. Les Soudanais, si.

À 3 heures, 4, peut-être, mais il faisait encore nuit, bien avant que le soleil se lève, j'ai entendu ses pas presque silencieux. Carlos est mince. Petit, noueux, athlétique. Il aurait pu être danseur. Il bouge comme un nuage.

Il a ouvert la porte. Le grand couteau de cuisine à la main. Je m'en étais servie dans la soirée pour découper le poulet que notre voisin m'avait donné. Il n'avait pas pris la peine de le nettoyer. Il s'est avancé vers moi. J'avais l'avantage : mes yeux avaient eu le temps de s'adapter à l'obscurité. Quand il s'est arrêté au bord du lit, j'ai posé le canon de mon arme sur sa poitrine.

« Non, dis-je.

— Quoi ? a-t-il répondu, essayant de faire l'innocent.

— N'essaie pas de me tuer, car si tu fais le moindre geste, j'appuie sur la détente. Il est chargé. Je l'ai emprunté à Miguel. »

J'ai entendu comme un petit sifflement et j'ai compris qu'il pissait dans son pantalon. Les petits durs ne sont plus aussi durs quand on les braque avec un flingue.

« Je n'allais rien faire du tout, dit-il.

— menteur. Va chez le voisin. Tue papa Gabriel. Il est vieux. Il ne s'en rendra même pas compte.

— Mais..., a-t-il commencé à protester.

— Dis-leur qu'il était comme un père pour toi. Dis-leur qu'après qu'ils ont tué notre père et notre mère, papa Gabriel s'est occupé de nous, qu'il nous a nourris, qu'il nous a protégés. Dis-leur que, rien que ce soir, papa Gabriel nous a donné un poulet, au lieu de le manger lui-même. Dis-leur que, quand tu lui as coupé la tête, tu as pleuré. »

Pour survivre dans les rues de Rio, un gosse doit s'engager dans un gang. Mais rejoindre un gang implique que vous mourrez bientôt. J'avais d'autres projets, des rêves. J'aurais pu être membre d'un gang. Parfois, je me dis que j'aurais même pu être chef de gang. La plupart des garçons sont si faibles. Quand je suis arrivée en Australie et que j'ai commencé mon business, j'ai compris que j'aurais besoin d'aide. Il m'était impossible de faire confiance aux gars du coin, alors j'ai pris contact avec Carlos et je lui ai dit de venir. Je lui ai dit que je lui paierais son voyage et que je veillerais sur lui ici. Je lui ai dit que je l'avais inscrit dans une université sur la Gold Coast et qu'il avait un nouveau nom, Estefan Marquez. Estefan vivait à Rio ; il avait dix-huit ans et était très intelligent. Il avait demandé un transfert de l'Universidade do Estado do Rio de Janeiro à la Griffith University. Il faisait des études d'ingénieur. J'ai donné son adresse à Carlos et je lui ai dit de s'en occuper.

Estefan est revenu chez ses parents un soir pour les trouver tous les deux morts sur le sol de la cuisine. Carlos les avait installés sur le carrelage, les poignets noués. Il m'a dit qu'ils l'avaient supplié et lui avaient même promis quinze mille dollars américains. Il m'a dit qu'il avait été tenté, mais qu'il savait que s'il ne faisait pas ce que je lui avais demandé, cela me mettrait en colère. Il leur avait tranché la gorge et puis s'était installé devant la télé en attendant le retour de leur fils.

Estefan n'était pas seul. Il avait sa petite copine avec lui. Elle aussi voulait devenir ingénieur et était triste, apparemment, parce qu'il allait partir en Australie pour le restant de l'année. Carlos m'a dit qu'ils avaient vraiment flippé en voyant les parents égorgés. Tout le

sol de la cuisine était couvert de sang poisseux. Il a dit que ça avait été facile de les attacher. Ils l'avaient cru quand il leur avait dit qu'il n'allait pas leur faire ce qu'il avait fait aux parents. Qu'il en avait assez de tuer, que trancher la gorge d'une personne c'était vraiment pénible et qu'il préférerait ne plus jamais recommencer.

Carlos n'avait pas beaucoup de temps devant lui, car il s'était arrangé avec un ami dans la police pour qu'il vienne l'aider à se débarrasser des corps à 5 heures du matin. Ils devaient les balancer à la campagne. Pourtant, il a quand même pris le temps de m'appeler pour me demander ce que je voulais faire de la fille. Connaissant mon business, il se disait que je pourrais avoir envie de la vendre ou autre chose. J'ai été impressionnée. Cela démontrait qu'il était capable de se projeter. Que Carlos réfléchissait de la même manière que moi. Qu'il voyait la valeur d'une personne et pouvait l'envisager comme un bien d'échange.

Bon, à ce moment-là, ça n'en valait pas la peine. Il a été chercher l'ordinateur d'Estefan pour me montrer à quoi elle ressemblait et il m'a demandé ce que j'en pensais. J'étais en train de dormir et, du coup, j'étais assez agacée qu'il m'ait réveillée. Cela dit, elle était très belle, la fille qui faisait des études d'ingénieur. C'était une honte de devoir la tuer. Mais elle ne me servait pas à grand-chose et elle me gênait. J'aurais pu en tirer un bon prix, dix mille dollars, peut-être. Elle avait des cheveux noirs très épais, une peau marron clair. J'ai demandé à Carlos de lui enlever ses vêtements pour que je la voie nue. Même si je savais déjà que je n'allais probablement pas la vendre. Il l'a fait, et elle avait un très beau corps avec des gros seins, plus gros que les miens. Pendant un moment, j'ai été jalouse et j'ai voulu qu'elle meure parce qu'elle était plus jolie que moi. C'est une envie que j'ai souvent. Elle est idiote et dangereuse, elle m'empêche de faire des affaires. Heureusement, je m'en rends compte dès qu'elle survient. Ce serait plus facile si je vendais des garçons, mais le marché n'en veut pas, même s'il y a de l'argent à gagner. Pas autant qu'avec les filles, bien sûr. Et puis, dans le métier, il y a une espèce d'infamie à vendre des garçons à des hommes. Certains de mes collègues n'apprécient pas.

Je lui ai dit non merci et j'ai raccroché, après m'être assurée que tout le reste était OK.

Carlos m'a dit qu'il avait d'abord tué Estefan parce qu'il voulait coucher avec la fille mais qu'elle était si hystérique que ça avait été impossible. Il a bien commencé à la baiser, mais elle pleurait, elle hurlait, elle l'implorait. Au point qu'il s'était retiré et lui avait tranché la gorge à elle aussi.

Mais avant ça, il s'était assis face à Estefan et il l'avait interrogé sur son transfert à la Griffith University sur la Gold Coast. Estefan avait

été très serviable. Il avait tout dit. Alors, Carlos lui avait annoncé :

« Tu es moi. »

Estefan n'avait pas compris, et Carlos avait décidé de lui expliquer, même si ça n'était pas vraiment nécessaire. À quoi ça aurait pu servir à un mort ?

Grâce à ses papiers d'identité, à son passeport, à ses lettres de la Griffith University, Carlos a dit à Estefan qu'il allait prendre sa place. Il avait besoin d'aller en Australie pour rejoindre sa sœur, mais c'était impossible à cause de son casier judiciaire avec le gang. Les autorités australiennes ne le permettraient pas.

Estefan avait trouvé que c'était une idée vraiment géniale. Il devait chercher à impressionner Carlos, se disant peut-être que s'il se montrait gentil et respectueux, cela faciliterait les choses.

Son ami de la police était arrivé à 6 heures. À cause de la circulation, avait-il prétendu. Après coup, Carlos s'était dit qu'il aurait dû lui donner la jolie fille plutôt que cinq cents dollars, mais je ne sais pas. Je trouve qu'il a bien fait de faire comme il a fait.

Désormais, je le contrôlais.

Pour survivre à cette crise, il faut que je sois calme. C'est facile. J'ai connu pire.

« Salut, c'est Starlight.

— Salut, ma belle, je ne m'attendais pas à votre appel. Vous ne l'expédiez pas avant la semaine prochaine, non ? À moins que ce ne soit mon jour de chance ? Vais-je l'avoir plus tôt que prévu ?

— Il y a un souci. »

Silence. Je l'ai laissé digérer la nouvelle. C'était une première pour nous deux. Il avait accepté de me donner beaucoup d'argent pour la fille qui flottait désormais dans un lac à l'autre bout de la Gold Coast, tout ça à cause de Carlos et de ses désirs sexuels idiots. Nous avions fait pas mal d'affaires ensemble, ce type et moi. Je lui en avais déjà vendu trois autres. Pas mon meilleur client, mais un régulier qui réglait toujours en temps et en heure. Et surtout, l'essentiel à mes yeux, c'était ma réputation. C'est un petit business, de qualité. Qui grandit avec la clientèle, mais c'est lent... genre, un nouvel acheteur tous les quelques mois. Uniquement grâce au bouche-à-oreille. Je dois faire très attention et protéger ma réputation en tant que fournisseuse fiable et discrète des plus belles filles qui soient.

Mais j'étais calme. Je ne transpirais pas, ni rien. Après tout, lui aussi devait protéger sa réputation. Tu dances avec le diable une fois, tu es marqué pour la vie. Je pouvais très facilement le détruire ; un homme de quarante-six ans, marié, habitant Suva, capitale des Fidji, propriétaire d'une chaîne d'hôtels internationale.

Cette nouvelle danse aux pas inconnus, nous allions devoir la faire

avec prudence, mais ensemble, en tandem.

J'ai continué :

« L'envoi a été détruit.

— Ah. »

C'est tout ce qu'il a dit.

Allait-il demander ce qui était arrivé à la fille ? Nos lignes de communication étaient sécurisées, mais dans le cyberspace, on ne sait pas qui peut vous entendre.

« Il sera remplacé, bien sûr. Il y a aura un léger retard pour la livraison, et vous serez, naturellement, tenu au courant de la qualité avant qu'elle soit effectuée.

— Bien », dit-il très lentement.

J'entendais les rouages tourner dans sa tête. Dès que je la lui avais montrée, il était tombé amoureux de sa princesse. C'est toujours comme ça. Il s'était mis à fantasmer. Il lui avait sans doute déjà donné un petit nom. Elle était comme un chien, pour lui. Ou un chat qu'on lui envoyait depuis l'animalerie. Le remplacement et le retard étaient pénibles à supporter.

« Bien sûr, Starlight. Comment pourrais-je jamais douter de vous ?

— Je vous tiens au courant.

— D'accord. À bientôt, alors. »

Et il a raccroché. Sans exprimer la moindre pitié pour la fille qu'il avait achetée. Le client parfait.

J'aime tenir une liste des choses à faire. J'ai une excellente application sur mon iPad. Ça m'aide à garder les idées claires, à me concentrer, et ça me permet de dormir tranquille, sans avoir à me soucier ni à m'inquiéter de ce qui va survenir dans les prochains jours.

J'ai supprimé « Appeler client et expliquer situation ». Waow. J'étais assez nerveuse, pour celle-là. Ça aurait pu très mal se passer. Mais j'allais tenir ma promesse ; j'allais lui trouver une fille vraiment canon. L'éblouir avec une vraie beauté.

Suivant sur la liste...

Carlos.

Qu'est-ce que je vais faire de lui ? Que puis-je faire de lui ? Pas grand-chose. Pour le moment, il se planque, mais je dois voir plus loin que cela. Se fera-t-il prendre ? Que se passera-t-il quand les flics retrouveront leur collègue mort ? Va-t-il perdre les pédales ? Et s'il se fait arrêter, leur parlera-t-il de moi ?

Bien sûr qu'il leur racontera tout. J'espère qu'il va m'appeler, implorer mon pardon – que je lui accorderai ; avant de lui conseiller de venir me rejoindre, car ici il sera en sécurité ; et il reviendra dans mon monde. Là où je le contrôlerai à nouveau.

Partenaires

Je n'aime pas les gens en général et je n'aime pas partager. Maria était belle à en mourir et la plupart des hommes baveraient à l'idée de passer une nuit dans une chambre d'hôtel avec elle. Pas moi. Je voulais qu'elle se barre.

Ce qui allait être impossible. À un niveau pratique, elle n'avait nulle part où aller et, d'un point de vue personnel, il était hors de question pour elle de partir. Elle savait que j'avais déjà glané des infos et elle comptait bien en profiter pour se mettre en quête de son collègue.

C'était le problème. Nous n'avions pas le même but. J'étais à la recherche d'Ida, ce dont elle se foutait, et elle voulait retrouver Johnston, ce dont je me foutais. Pas complètement, en fait ; disons que je savais qu'on allait s'occuper de lui. On s'occupe toujours des flics. Pas des filles comme Ida.

Les divergences de ce genre ne plaident pas pour un partenariat solide.

« Sur cette affaire, je bosse seul », dis-je.

Alors, volontairement ou pas, elle a dit un truc qui m'a mis hors de moi.

« Tu ne peux pas. »

Je n'ai pas répondu, me contentant de la fixer pendant qu'elle continuait :

« Tu peux t'imaginer le contraire, mais ici, c'est différent. Rien à voir avec la Sunshine Coast. Les flics du coin sont malins et méchants. S'ils ont seulement la vague impression que tu enquêtes dans leur dos, ils te tomberont dessus avec toute la force dont ils disposent et, crois-moi, Darian, ça va te faire tout drôle. Tu ne pourras pas les traiter avec le mépris que tu as eu pour mon équipe.

— Sans blague, dis-je, regrettant aussitôt cette réponse macho.

— Cette fois, tu as vraiment besoin de quelqu'un à l'intérieur. Tu as besoin de moi. »

La dernière fois que j'avais eu besoin de quelqu'un, j'avais huit ans.

« Ces flics ont l'habitude des crimes, des crimes violents. Il leur arrive d'être brutaux, mais ils obtiennent des résultats. Ils sont bons. Si je bosse avec toi, tu auras des tuyaux sur leur enquête. »

Une petite pause, puis :

« Tu veux retrouver cette fille, Ida. Si tu n'y arrives pas, ce sera un échec personnel pour toi. Je veux retrouver Johnston. Si je n'y arrive pas, l'échec sera pour moi. On est dans le même bain. Et puis, il y a aussi ces deux mortes. Tu peux te raconter ce que tu veux, mais je sais que tu ne laisseras pas passer ça. Les as-tu regardées dans les yeux, Darian ? Est-ce qu'elles t'ont parlé, comme toutes les autres victimes que tu as juré de venger ? Ont-elles commencé à hanter tes rêves ? »

En dépit d'une forte envie de la cogner, j'étais impressionné : cette personne n'était plus la petite débutante qui ouvrait de gros yeux effarés et que j'avais sciemment utilisée lors de notre précédente enquête.

Elle avait raison, bien sûr. Ce que je n'allais pas lui avouer. Je me suis tourné vers le mur.

« Commençons par ajouter ce que j'ai trouvé aujourd'hui. Et d'abord, le petit copain d'Ida, un certain Estefan. »

Elle n'a pas souri, n'a pas hoché la tête. N'a pas émis le moindre signe concernant ce combat qu'elle venait de remporter ; elle a quitté le lit, une punaise rouge à la main.

« Qui est-ce et où vit-il ? »

Une heure plus tard, nous avions ajouté tout ce que je savais sur le mur – le domicile d'Ida, celui d'Estefan, qui elle avait appelé, quelle université ils fréquentaient tous les deux. De nombreuses croix rouges ornaient la carte de la Gold Coast, de Coombabah au nord jusqu'à Burleigh, près de la frontière sud.

Johnston était brigadier. Il avait eu son diplôme en même temps que Maria. Elle n'a rien dit, mais j'ai eu l'impression qu'ils avaient été amants. Il avait pris son appel et, à la fin de son service, avait fait un détour avant de rentrer chez lui. Vers la Coombabah Reserve, vers le lieu qu'elle lui avait indiqué, que je lui avais donné, qu'Isosceles m'avait trouvé : là où Ida avait passé son appel affolé et désespéré disant qu'il y avait tant de corps.

Il n'était pas arrivé chez lui, n'avait plus répondu à son téléphone. Sa femme avait appelé le poste et les flics avaient réagi comme ils réagissent d'habitude quand un des leurs disparaît : ils avaient tout laissé tomber pour se mettre à sa recherche. Après avoir eu accès à sa liste d'appels, ils avaient téléphoné à Maria en pleine nuit ; elle leur avait parlé de la Coombabah, et quand une voiture de patrouille s'y était rendue, ils n'avaient trouvé qu'un véhicule vide et pas de flic. Selon Maria, il n'y avait ni sang ni traces de lutte. Comme s'il avait été

téléporté dans une autre dimension.

Était-il lui aussi tombé sur les mortes ?

Ces filles qui n'avaient pas encore été identifiées.

Les flics locaux avaient questionné Maria à propos de cette Ida qui était à l'origine de tout ça. Elle leur avait dit qu'elle ne savait rien, qu'il fallait m'interroger.

Ils l'avaient fait mais n'avaient pas obtenu de réponse.

Maria avait sorti son ordi, l'avait branché à Internet et avait ouvert Skype. Elle n'était pas venue les mains vides. Portable, chargeur, imprimante et scanner. Elle avait même un petit sac. Il était ouvert et j'ai vu quelques fringues. Ce qui était bien plus que ce que j'avais apporté, c'est-à-dire rien. Elle devait même avoir un pyjama et une brosse à dents.

Je me tenais en arrière, entre les deux lits, fixant le mur qui était couvert d'infos épinglées ou notées sur plusieurs cartes de la région. Nous avions ouvert les doubles portes qui donnaient sur le balcon... et sur tous les autres balcons du motel, tous éclairés et la plupart occupés par des jeunes vautrés par terre au clair de lune. Nous étions les seuls à ne pas penser au cul et à la picole. Une myriade de sons rebondissait sur les deux côtés de la façade en L : Kanye West, Cold Chisel, Led Zep, Lana Del Rey et une foule d'autres que je ne connaissais pas. Il faisait nuit, mais le cœur de Surfers étincelait de néons, de lampadaires, de feux de voitures coincées dans un éternel embouteillage. Le saut à l'élastique était illuminé et, de temps à autre, les hurlements des gosses qui chutaient vers le sol avant de rebondir au dernier moment crevaient cette mélasse sonore faite de musique, de coups de klaxon et de cette rumeur assourdissante que produisent des milliers de gens qui font la fête. Je n'ai jamais été à Rio, mais j'imagine que le carnaval doit ressembler à ça.

« Cet Estefan, je le postule, est un imposteur. »

C'était Isosceles.

Je gardai les yeux sur le mur.

« Comment ça ? »

— Selon ses factures téléphoniques et son dossier à l'université, il s'appelle Estefan Reale, originaire de Rio de Janeiro ; grâce à un visa étudiant, il est venu en Australie en août pour démarrer un cycle d'études de trois ans sur la Gold Coast. Quelques jours avant son arrivée en Australie, sa mère, son père et sa petite amie ont disparu. »

D'autres disparus. Cette fois en Amérique du Sud, histoire de compliquer les choses.

« On ne les a toujours pas retrouvés. Pourtant, Estefan prend son avion, arrive sur la Gold Coast et se répand sur Facebook comme s'il ne s'était rien passé. Sauf que sa page change brusquement. Là où

nous avions un Estefan Reale qui aimait Gabriel García Márquez et Roberto Bolaño, qui étudiait les sonnets de Shakespeare, nous avons maintenant un Estefan Reale qui change sa photo de profil par celle de Pelé, le roi du foot, et ne parle que de sport, de gangsters et multiplie les blagues vulgaires à propos des drogues. Ce nouvel Estefan, ou devrais-je dire cet Estefan “réincarné”, élimine pratiquement tous ses anciens amis et se construit une nouvelle base d’amis avec des membres de gangs des favelas de Rio et, bien sûr, quelques connaissances récentes ici, sur la Gold Coast. Je me fais l’effet d’être Gabriel John Utterson.

— *Qui ça ?* avons-nous demandé en même temps.

— L’homme qui enquêtait sur le Dr Jekyll et qui est tombé sur *mister Hyde*. »

J’ai lancé un regard à Maria qui signifiait : oui, ça lui arrive parfois.

« Cet Estefan a une sœur, alors que l’ancien Estefan n’en avait pas. Elle aussi vit sur la Gold Coast. J’ai jeté un œil à sa page Facebook, Darian, et je pense que tu devrais faire sa connaissance. »

La cité dont les parents ont peur

Les rues sont pleines de filles.

Huit verres de vodka frappée et je flotte dans Surfers Paradise. Le trottoir est comme un nuage. Regarde toutes ces filles si bonnes. Mais je suis encore mieux. Elles le remarquent, elles le voient, je les sens qui m'observent quand je passe près d'elles.

Je n'ai encore jamais fait ça. J'ai toujours laissé Carlos s'en occuper. Mais je sens que je vais aimer.

Deux filles à choisir, à ramasser dans la rue, à ramener à la maison pour les vendre.

C'est la semaine des *schoolies* ; prendre deux filles dans ces conditions est un pari. Elles seront moins anonymes que d'habitude. Car ce seront des Australiennes, pas une de ces étrangères qui fréquentent l'université ; des gamines venues avec des passeports, loin de chez elles, dont les familles se trouvent dans un autre pays.

J'ai un faible pour les Chinoises. Leurs parents vivent dans la peur et dans l'incertitude. Après avoir grandi pendant la révolution culturelle ou dans son ombre, ils ont peur des autorités. Et de l'Occident : ils ne l'aiment pas, ne le comprennent pas. Ils y envoient leurs enfants pour leur offrir ce qu'ils croient être la meilleure éducation, mais ils le redoutent, surtout pour ses mauvaises influences.

Comme moi. Je suis une mauvaise influence.

Cette peur crée une barrière pour eux quand ils doivent s'occuper de leur fille qui a disparu. Ils ne savent pas comment s'y prendre, ils ne savent pas quoi faire, ils ne savent pas s'il s'est produit un événement tragique ou bien si leur pire rêve est devenu réalité, si leur fille a succombé aux mauvaises influences de l'Occident. Ils ne connaissent pas les procédures, ne sont même pas sûrs de pouvoir obtenir un passeport pour quitter leur pays et venir la chercher.

Et comment la rechercheraient-ils ? Des étrangers dans cet Occident si noir dont ils ne connaissent pas la langue.

Ces gens ont peur de la police, car là d'où ils viennent la police débarque au milieu de la nuit pour les emmener dans des lieux incertains et inconnus. Là-bas, on évite la police. Des murmures peuvent attirer l'attention. Une attitude, un simple comportement peut provoquer une visite. Là-bas, la police est là pour vous priver de votre liberté.

Quand j'aurai enlevé mes deux Australiennes, ça fera du bruit et on ouvrira une enquête.

Mais c'est les *schoolies*, et les parents ont déjà peur de ce qui pourrait arriver à leurs filles lâchées sur la Gold Coast ; ils s'inquiètent déjà de ce qui pourrait se passer. Donc, ça ne sera pas totalement une surprise quand ils apprendront qu'elles se sont évaporées. Cela ne fera que confirmer leurs craintes.

Je les ai observées depuis mon balcon, je les ai croisées dans mon couloir, je me suis trouvée parmi elles dans l'ascenseur de mon immeuble, je suis passée devant elles dans ma voiture. Tant de filles autour de moi.

Je pourrai me servir quand elles seront ivres de bon matin... ce sera plus facile. Elles ne se méfieront pas d'une fille à peine plus âgée qu'elles. Tous leurs soupçons sont réservés aux hommes, à ces types plus âgés, dangereux. Les prédateurs mâles. Et puis, hé, c'est une fête et elles sont avec leurs amis. Aucune ne vient seule ici, alors elles se croient en sécurité. Elles ne me remarquent pas. La prédatrice sexy. Je suis là, à côté d'elles, parmi elles, leur souriant.

En voilà une. Si soûle qu'elle marche en dormant. Seule, la tête basse, les cheveux qui tombent, elle a du mal à mettre un pied devant l'autre.

« Salut, chérie. Tu as besoin d'aide ? »

Je n'arrive pas à voir son visage.

« Hein ? »

Ce mot sort de la tête effondrée, derrière les cheveux pendants. Elle chancelle.

Je ne réponds pas. Ça n'en vaut pas la peine. J'ai juste besoin de vérifier. Je place ma main sous son menton et je lui redresse la tête. À quoi elle ressemble, cette fille ? Mignonne ? Assez jolie pour moi ?

Elle a les yeux vitreux. Elle me fixe, mais elle n'a pas la moindre idée de ce qu'il se passe.

« Je me suis perdue », dit-elle.

Elle me prend peut-être pour son ange gardien. Il y en a ici, pendant les *schoolies* ; des volontaires qui aident les égarés et les ivrognes, qui les ramènent chez eux, leur trouvent un taxi, assurent leur sécurité. C'est moi, la volontaire qui offre son aide.

Je la dévisage ; je la détaille.

Pas terrible. Visage ingrat, mâchoire lourde.

« Bonne chance », dis-je en la laissant.

Je l'entends qui titube et traîne des pieds derrière moi, perdue sur le chemin de Dieu sait où.

Je tourne sur Cavill Avenue, la rue chaude de Surfers Paradise. C'est là que se forment les files d'attente devant les boîtes de nuit, où on va pour se faire voir, où les garçons et les filles s'agglutinent pour se montrer. Mais c'est moi la plus sexy. Je sens les regards des garçons. Des petits garçons. Des idiots. Des gamins qui débitent leurs histoires d'hommes alors qu'ils ne sont même pas adultes. Des garçons avec de petites cervelles et de grandes idées. Qui s'imaginent qu'ils peuvent impressionner avec un simple sourire et une conversation débile. Dans des moments comme ça, j'éprouve même un peu de nostalgie pour mon Arrivederci, l'amant maladroit dont je me suis servie pour quitter Rio.

Ça fait longtemps que je n'ai pas baisé. Je n'en ai pas besoin. Mon travail me procure toute l'excitation nécessaire. Comme en ce moment, alors que je traîne parmi les longues files de garçons et de filles qui attendent devant les clubs, parmi les groupes sur les trottoirs qui débordent sur la chaussée, appelant leurs potes de l'autre côté. Je suis entourée par des milliers de filles. Tout autour de moi. Elles me prennent pour l'une d'entre elles. Une autre *schoolie*. Elles me sourient comme si on était toutes une bande de chouettes copines.

Sauf que je suis celle qui va en emmener deux en enfer. Continue à sourire, Starlight...

Ça y est. J'ai trouvé la première. Elle vient vers moi. Dix-sept, dix-huit ans, peut-être. De longs cheveux bruns. Un visage doux, rond et innocent. Des fossettes. Je vais toucher un bonus pour ces fossettes. Elle est avec sa bande. Devant l'entrée du Sin City. Je ne peux pas l'extraire du groupe, pas pour l'instant. Trop visible, trop repérable et probablement impossible ; cette fille veut entrer s'amuser, sentir le frisson du « péché ». Elle ne viendra pas avec moi, à moins d'un énorme coup de chance, qu'elle se fâche avec ses amis pendant qu'ils attendent, qu'elle décide de les planter là. De partir seule. Mais ça ne risque pas d'arriver. Et je ne peux pas compter sur la chance. Je le sais. Si je comptais sur la chance, je serais déjà morte dans la favela après avoir plumé le poulet donné par mon voisin.

Tous les videurs me connaissent. Je flirte avec eux et il m'arrive de glisser un billet de cent dans leurs mains épaisses. Ils me prennent pour une pute de luxe ou une très jeune maquerelle ; s'ils savaient. Ils me voient et ils pensent cul. Ils voient mon fric et ils pensent que j'ai couché pour l'avoir.

Je m'en fous. Tout ce qui compte, c'est que je peux passer devant

tout le monde, couper la queue et entrer dans le club.

Et y attendre ma fille.

Mais ce soir, ça va être spécial. Elle va être spéciale.

Pendant que je remonte la file, que j'entends les cris « Mais pourquoi elle passe devant tout le monde, celle-là ? », je me retourne et mes yeux établissent le contact avec elle. Je lui souris. Comme si elle était spéciale. Ça la rend perplexe. Cette fille si bandante est vraiment en train de me sourire ? Je viens vers elle, sans la lâcher des yeux.

Elle est bonne. Très. Superbe avec un corps presque parfait. Des hanches minces, bien dessinées, de longues jambes et des seins vraiment gros. Je suis mieux, mais elle est splendide. Je l'ai bien trouvée.

« Salut, je dis, tu veux entrer avec moi ? Je n'ai pas besoin d'attendre, je peux passer tout de suite. »

Elle est perplexe. Pourquoi moi ? Cette meuf si sexy, c'est une gouine ? pense-t-elle. Elle est en alerte : toutes les *schoolies* sont en alerte, mais personne n'a vraiment peur d'une fille sexy. Ce sont les vieux pervers ou les mecs bourrés qu'il faut craindre. Les gouines, c'est autre chose : les filles comme elle ne croisent jamais la route d'une gouine ; elles en entendent parler et elles en ont un peu peur, mais en même temps elles ont vaguement envie de se taper une femme. L'interdit. Les jeunes comme elles, bien éduquées, des petites-bourgeoises australiennes, elles aiment flirter avec l'inconnu, le frisson délicieux de la danse dans l'ombre. Je vois qu'elle hésite.

« Hé, je suis pas lesbienne, si c'est ce que tu penses. C'est juste que je trouve ça chiant d'attendre. T'imagines, passer la moitié de la nuit à faire la queue pour enfin avoir le droit d'entrer boire un verre qui coûte le prix d'une bagnole... Je t'ai vue et j'ai pas pu m'empêcher d'avoir de la peine pour toi. Amène tes amis. »

Elle me regarde avec un sourire, mais elle ne s'est pas encore engagée. Il y a tellement de gens dans la file devant ses amis et elle ; pourquoi l'ai-je choisie, elle ? Pourquoi moi ? pense-t-elle encore ; la malédiction de toutes les filles bandantes qui ne sont pas vraiment sûres d'être bandantes et de mériter toute cette attention.

Pas moi. Je suis d'une beauté saisissante et je le sais.

Des hommes sont morts pour moi.

« Je sais pas... »

Voilà ce qu'elle dit pendant que ses amis se mettent à râler :

« Allez, Tina... »

Tina. Comme Tina Turner. Tina, bientôt tu seras à moi. Toute à moi. Je crois même que je vais me frotter tout partout contre toi une fois que je t'aurai mise sous clé.

Je me penche pour lui murmurer à l'oreille :

« Tu te demandes pourquoi je t'ai choisie ? »

Elle ne répond pas, mais elle attend la suite.

« Parce que tu es la fille la plus superbement bandante de toute la queue et que les filles comme toi ne devraient jamais attendre. »

Maintenant, elle rit. Elle est à moi. Elle m'aime, elle aime ma sincérité.

« Viens, dis-je. J'habite tout près. Je connais le proprio, il me paie des tournées. Laisse-moi vous offrir à tes amis et à toi un bon moment, sur le compte de la Gold Coast. »

Et nous entrons.

Reste près de moi, petite princesse, ignore ces garçons. Ce soir, tu rentres avec Starlight.

Wonder Woman y va lentement

Les flics aiment les hypothèses. Ils les collectionnent. Dès qu'ils ont un crime, surtout s'il est violent, ils ne peuvent s'en empêcher. Ils regardent la victime, prennent quelques faits de base, comme l'endroit où le meurtre a été commis ou s'il y a un truc un peu louche, et ils foncent, on t'a eu. Des tas d'innocents se retrouvent devant un tribunal à cause d'accusations bâclées, et si ça commence à mal tourner en raison de l'apparition de faits nouveaux, certains flics se mettent à falsifier les preuves pour étayer leurs maigres suppositions basées en premier lieu sur une hypothèse qui souvent en dit plus sur eux-mêmes que sur le crime.

Dès qu'il a une théorie, un flic – homme ou femme – passera son temps à tordre la réalité pour l'y intégrer. C'est comme une impasse où l'on ne peut pas faire demi-tour. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai vu des flics s'en tenir à une hypothèse que les faits contredisaient.

Quand je dirigeais mon équipe, je disais à mes inspecteurs de se méfier de ce genre de comportement. C'est paresseux et dégradant. Comme ces officiers qui foncent sur une scène de crime à une allure telle que les preuves, les subtilités, les informations cruciales sont perdues ou ignorées.

On m'a appris à y aller lentement, à prendre mon temps, à examiner et à observer, à ne jamais tirer une conclusion tant qu'elle ne vous saute pas à la gueule, quand il n'y a pas d'autre alternative. Tout ceci me revenait en tête pendant que j'écoutais Maria.

Après qu'Isosceles nous a parlé d'une fille nommée Starlight, elle a bondi du lit et s'est mise à faire les cent pas dans la pièce et sur le balcon, tout en développant une hypothèse qui ne se nourrissait que de son point de vue sur le monde et de son expérience.

« Il y a eu une grosse affaire, ici, il y a quelques années ; de la drogue expédiée par courrier depuis l'Amérique du Sud à des adresses dans le Queensland... et si cet Estefan et sa sœur étaient mêlés à ce trafic et que ces filles qu'on a retrouvées mortes l'avaient découvert ?

Ça colle : Rio, la Gold Coast, cet Estefan... elles ont peut-être été témoins de quelque chose. »

J'ai eu envie de la traiter de conne, de lui dire de la fermer, de la supplier de rentrer chez elle et de me laisser faire mon boulot. Elle s'était tue et attendait ma réponse.

J'aime bien Maria ; c'est une bonne flic. Je n'ai jamais possédé son enthousiasme aveugle, mais je suis un garçon, grand et costaud, qui sait se servir de ses poings et ça fait une différence. Ce n'est pas simple pour les femmes dans la police. Le monde est sexiste et les mecs comme moi n'arrangent rien.

« Commence par le crime tel qu'il s'est passé, dis-je, et continue lentement à partir de là. »

Elle m'a fixé, soit parce qu'elle ne comprenait pas, soit parce qu'elle se rendait compte qu'elle s'était prise pour Wonder Woman et s'était mise à bondir au-dessus des obstacles. J'ai fait une nouvelle tentative :

« Le meurtre des deux filles ? Que savons-nous exactement ? Concentre-toi sur cette question et ensuite seulement on pourra faire un nouveau pas très lent ensemble et voir où ça nous mène.

— Donc, tu penses que mon idée sur la drogue est stupide ? »

D'accord, je suis sexiste, mais les femmes prennent souvent un infime désaccord pour une attaque personnelle.

« Non. C'est juste une possibilité parmi des centaines d'autres et tu es déjà arrivée à la fin sans avoir réfléchi au début. »

Elle a inspiré un bon coup.

« D'accord. Tu as raison. J'ai résolu l'affaire alors que nous ne savons pratiquement rien. »

Elle s'est retournée vers le mur. Là où mon regard était planté. Fixant une brochure pour touristes vantant les merveilles de la Coombabah Reserve. Contemplant sa place sur la carte. Comparant les épreuves imprimées en hâte des photos des deux mortes que j'avais prises ce matin en les découvrant.

Dans un premier temps, Wonder Woman avait voulu bondir dans la voiture pour foncer chez Starlight, la sœur d'Estefan : un appartement dans le Q1, le plus grand gratte-ciel de la Gold Coast, l'un des plus hauts au monde avec ses trois cent vingt-trois mètres. Toute la journée, je n'avais cessé de le voir en roulant dans le coin ; une épine scintillante plantée dans le ciel.

J'ai dit à Maria que Starlight pouvait bien attendre encore une heure, le temps de rassembler nos informations et d'essayer de réunir les fils disparates dont les uns menaient à des morts et les autres à des disparus. J'avais besoin de faire le tri parmi tous les événements survenus aujourd'hui.

« Que savons-nous à propos des deux filles ? demandai-je.

— Rien, répondit Maria.

— Faux, répliquai-je en me dirigeant vers l'image numérique assez floue. Elles sont jeunes, entre dix-sept, dix-huit et vingt-cinq, vingt-six ans tout au plus. Que pouvons-nous voir d'autre ?

— Elles sont toutes les deux très jolies. Est-ce que cela a la moindre importance ? »

Je regardai leurs visages. Même s'ils étaient déformés et figés par la terreur, avec les yeux braqués sur la dernière chose qu'ils verraient jamais – un tueur sur le point de leur arracher la vie –, les filles étaient étonnamment séduisantes. Elles avaient tout ce qu'il fallait pour devenir top-modèles, de longs cheveux luxuriants, des lèvres sensuelles. Des corps sinueux. Cela avait-il une importance ?

« Ouais, je crois », répondis-je.

Je n'y avais pas accordé trop d'attention quand je les avais découvertes, mais maintenant que je les examinai, cela me paraissait d'une évidence absolue, un point notable sur lequel il fallait réfléchir.

« Ça me fout un peu la trouille de les fixer comme ça », dit Maria.

Je comprenais ce qu'elle voulait dire. Ça *fout* la trouille de contempler des morts pendant très longtemps – comme un voyeur. Plus on le fait, plus ils s'insinuent en vous et dans vos rêves.

J'ai regardé ma montre.

« Il est presque 8 heures. Cela fait donc près de douze heures qu'on les a trouvées et elles n'ont toujours pas été identifiées... »

Je me suis tourné vers elle.

« ... à moins que les flics d'ici ne nous fassent des cachotteries. Quels sont tes rapports avec eux ?

— Le partenaire de Johnston a dit qu'il me tiendrait au courant dès qu'ils auraient du nouveau.

— C'est maigre. Appelle-le. »

Ce qu'elle a fait ; pendant ce temps-là, j'appelai Isosceles, en prenant soin de sortir sur le balcon.

« Des développements ? demanda-t-il.

— Pourrais-tu trouver des infos sur l'enquête officielle ? Par exemple, en hackant le chef de la CIB, Dane Harper ?

— Non sans de considérables difficultés. N'est-ce pas ce que Maria la magnifique devait nous fournir ? L'accès à leurs infos ?

— Peut-être. Mais j'ai des doutes.

— C'est de moi que tu parles ? »

Son appel terminé, elle se tenait sur le seuil du balcon.

« Tu as des doutes ? »

Elle semblait offensée.

Les partenaires.

« Pas sur *toi*. Sur ta source. »

Brandissant son téléphone, elle répliqua :

« Ils n'ont toujours pas identifié les filles. »

Genre : va te faire foutre, connard.

« Vois ce que tu peux faire, dis-je à Isosceles avant de raccrocher. Qu'est-ce que ça nous apprend ? » demandai-je à Maria.

Elle plissa les yeux, pas pour répondre à ma question, mais parce que je la traitais comme une écolière.

Les partenaires.

Surtout quand l'un des deux est une gosse.

« Ça nous apprend qu'ils sont lents.

— Arrête de faire l'idiote ou je te balance dans cette piscine par le balcon. »

Son atterrissage aurait été assez douloureux vu que ça ressemblait à une orgie romaine, là, en bas, avec tous ces corps pressés les uns contre les autres dans l'eau.

« T'es vraiment qu'un sale con ! gronda-t-elle en s'avançant vers moi. D'abord, c'est ta faute si on se retrouve ici, et maintenant tu me traites comme une demeurée. Arrête. Je n'aime pas ça, d'accord ? »

Elle était vraiment en colère, tentant de maîtriser son souffle, d'en faire passer autant par le nez que par la bouche. J'ai repensé à cette nuit où l'on s'était perdus dans le bush en remontant vers le nord de la Noosa. Elle s'était mise dans une telle fureur que j'avais eu envie de la baiser sans même arrêter la bagnole.

Il fallait absolument que je me calme. Maria est la copine de mon meilleur (et sans doute unique) ami. Malgré un sens moral parfois défaillant, je me refuse à le trahir.

Et puis, c'est pas terrible de baiser son partenaire.

« Dire que les flics sont lents à les identifier nous dit quelque chose sur les flics. Mais qu'est-ce que ça nous dit sur les *filles* ? »

Mieux valait ignorer nos affres et se concentrer sur le boulot.

Une des raisons pour lesquelles j'apprécie vraiment Maria et qui me font penser qu'elle sera une excellente flic dès qu'elle aura acquis un peu d'expérience, c'est qu'elle est capable d'oublier ses émotions personnelles en une fraction de seconde.

« Elles ne sont pas de la région.

— Exactement. Personne n'a signalé leur disparition. Quand tu spéculais qu'elles étaient étudiantes, tu avais sans doute raison.

— Donc, cela signifie qu'il y a un élément commun ?

— Ouais, dis-je en regardant maintenant les photos d'Ida et d'Estefan. À l'exception de Johnston qui est un flic qu'on a mêlé à ça, tous les protagonistes viennent d'ailleurs. »

Je plantai mon index sur le visage d'Estefan.

« De façon générale, les tueurs planquent leurs cadavres dans un coin qui leur est familier. Ces filles ont été abandonnées dans un parc national, au vu et au su de tous. Il ne tenait pas plus que ça à les cacher... »

Je réfléchissais à haute voix.

« ... ce qui signifie que ce n'était pas son but premier. Les tuer, je veux dire. À moins qu'il ne cherche à nous provoquer. À moins qu'il ne soit sur le point de démarrer un carnage et que ces meurtres ne soient que le prélude.

— Ça fait une trotte de chez lui à l'endroit où on a trouvé les cadavres », remarqua Maria.

Du doigt, elle suivait le chemin de Burleigh à Coombabah. Elle avait raison : c'était pratiquement aux deux extrémités de la côte. Sur une telle distance, ça représentait un sacré tas de voitures, de flics, de feux rouges et d'occasions de se faire prendre.

Maria avait imprimé une image Google Earth des deux lieux : la maison vide d'Estefan était nichée juste en dessous d'un autre parc national. Un autre coin idéal pour balancer des cadavres, et qui se trouvait sur le pas de sa porte.

« Puis-je risquer une hypothèse ? demanda-t-elle.

— Je t'écoute.

— Les filles habitaient près du parc national qui est aussi tout proche de la Griffith University. Que fréquentent une dizaine de milliers d'étudiants étrangers.

— Et où sont inscrits Ida et Estefan. »

Elle plissa à nouveau les yeux. Elle observait un plan de l'université qui occupait pas mal d'hectares.

« Quand tu reproduisais la Sunshine Coast sur ton mur, l'an dernier, que tu retraçais tous les déplacements des victimes, tu disais que c'était le lieu idéal pour un tueur en série. »

C'était vrai. Notre assassin avait tiré avantage de la diversité qui s'offrait à lui : des endroits bourdonnant d'activité et des coins perdus fréquentés par des itinérants et des routards, des gens qui surgissaient de nulle part pour un week-end ou restaient tant qu'il leur restait du fric. La fluidité de la population et la topographie de la région avec ses chaînes montagneuses, ses rivières, ses petits villages en faisaient un super-terrain de jeu pour lui.

« Ça ne te frappe pas qu'une université, c'est exactement la même chose ? Un lieu idéal pour un tueur en quête de victimes ? Surtout si elles viennent de l'étranger ? Pas de famille, pas d'amis de longue date ? »

Elle avait raison, et elle venait d'établir ce point non en se basant sur une hypothèse, mais à partir d'une observation froide et précise. De l'excellent travail de police.

Princesse

Ça n'a pas été aussi facile que je le pensais. Elle voulait rentrer avec ses amis, mais après encore quelques vodkas, j'ai réussi à la convaincre. À ce moment-là, elle me faisait confiance, elle me voyait un peu comme une grande sœur. Elle était très impressionnée par la facilité avec laquelle je leur avais permis d'entrer dans la boîte, ses amis et elle, en passant devant tous les autres. Par toutes ces tournées que je leur payais.

Bien sûr, je leur ai menti. Je leur ai dit que j'étais une *schoolie* comme eux, venue de Perth. Une fois arrivée ici, Tina a rigolé comme une malade en me voyant enlever ma perruque blonde. Elle ne se doutait pas que j'étais brune et elle me trouvait encore plus jolie avec les cheveux noirs. Elle a dit que ça me changeait complètement, ce que je savais déjà, mais c'est toujours agréable à entendre, et puis ça me tranquillisait un peu à propos du portrait-robot que la police essaierait de faire de moi.

Je ne m'inquiète pas trop pour la police. Si elle vient ici m'interroger sur Tina la disparue, je dirai juste qu'elle est venue et repartie. Et c'est exactement ce qui va se passer. Les enregistrements des caméras de surveillance le confirmeront, si jamais les flics les consultent, si jamais leurs soupçons vont jusque-là. Mais ils ne le feront pas, je ne le pense pas.

J'ai fouillé son sac. Elle s'appelle Tina McKenzie et elle vient d'un bled nommé Coffs Harbour. Je crois que c'est plus bas sur la côte, au sud, entre ici et Sydney. Je n'en suis pas sûre. Je n'ai pas beaucoup voyagé en Australie depuis que je suis arrivée de Londres. J'ai envie de voir Uluru. Il paraît que c'est un lieu hanté. Si on emporte avec soi des bouts du monolithe géant, on est maudit ; on est poursuivi par le mauvais œil. C'est Carlos qui m'a dit ça. Selon lui, chaque année, les autorités reçoivent des milliers de pierres et de cailloux renvoyés par des touristes à bout de nerfs qui les avaient pris en guise de souvenirs. J'aime les lieux hantés. On en a plein au Brésil, et un jour, quand je serai riche, j'irai tous les visiter. J'aurai une suite de gens avec moi, un

peu comme des esclaves, qui me porteront, qui veilleront sur moi, qui me serviront des verres de champagne et qui feront tout ce que je veux, quoi que je leur demande.

Tina a laissé son portable dans son sac, ce qui est très commode parce que, dans quelques jours, j'enverrai un texto à sa mère pour lui dire que je vais bien et que j'ai rencontré Daniel, un type vraiment génial. Tina est sur Facebook, et, comme moi, elle aime tenir des listes. J'ai trouvé sa liste de mots de passe dans son portefeuille et je me suis connectée sur sa page.

Plus tard cette nuit, vers 1 heure du matin peut-être, Tina va raconter son énorme cuite au Sin City et comment, après être partie toute seule, elle est tombée sur ce Daniel trop mignon dans la rue. Je crois que je le ferai venir de Hobart. De toute manière, elle va poster qu'elle est rentrée avec lui et qu'elle est peut-être en train de tomber amoureuse ☺.

Dans quelques jours, j'emballerai son téléphone pour l'expédier à Hobart. Je trouverai une adresse au hasard où il restera une éternité, envoyant son petit signal de telle sorte que si la police le recherche, elle s'imaginera que Tina est partie là-bas, en Tasmanie, démarrer une nouvelle vie avec Daniel.

Pour le moment, je vais lui scotcher la bouche et lui attacher les bras et les jambes au lit et puis je la ferai dormir. Un bon gros dodo, bien profond. Ma petite princesse dans sa chambre à coucher. Plus tard, je lui enlèverai ses habits et je passerai de l'huile sur son superbe corps. Ensuite, je m'allongerai à ses côtés. Elle est jolie, pas autant que moi, mais quand même.

Bon, ça, c'est pour plus tard. D'abord, je dois trouver une autre fille.

Le mariage du diable

Q₁ signifie Queensland Number One, un nom modeste, typique de la Gold Coast. Pendant un bref moment, ça a été l'immeuble résidentiel le plus haut du monde, mais cet honneur appartenant désormais à Dubaï, il se contente de planer sur l'hémisphère Sud. Bâti de façon à évoquer la torche olympique, c'est un machin mince et gracieux, si vous aimez les gratte-ciel. Il domine ses voisins, genre « venez pas me chercher ». S'il était entouré d'autres grands immeubles, comme à New York par exemple, il n'aurait pas l'air aussi déplacé.

Ça coûtait très cher d'y habiter. Nous ne savions pas comment Starlight gagnait sa vie ; Isosceles avait eu du mal à trouver quoi que ce soit la concernant. Ce qui le chagrinait, car il lui était dès lors impossible de poser sa question préliminaire quand il nous appelait : « Suis-je un génie ? », ou sa variante préférée sur le mode affirmatif : « Je suis un génie. »

J'avais du mal à imaginer qu'une fille vivant dans un appartement valant un million de dollars dans l'immeuble le plus exclusif de la Gold Coast soit une simple étudiante, mais si l'appart à la Shangri-La d'Ida prouvait quelque chose, c'est que je pouvais très bien me tromper.

Mais je ne le pensais pas.

Tout ce que nous savions à propos de Starlight, c'est qu'elle était la sœur d'Estefan. Ce qui signifiait qu'elle venait de Rio. Pas grand-chose à se mettre sous la dent quand votre boulot consiste à vous gaver de réponses. Et, pour l'instant, les données en notre possession étaient très maigres : nous ignorions qui étaient ces filles mortes, quel était le rôle d'Ida dans cette histoire et qu'était devenu Johnston le disparu.

Starlight, ça sonnait comme un nom de scène ou un pseudo choisi par une escort-girl. Le genre d'alias dont une personne se sert pour se déguiser, comme un masque, un moyen de présenter une image maquillée au reste du monde.

Nous roulions le long du boulevard de la plage. Pour une fois, je n'avais pas besoin d'indications. Le bâtiment était si visible qu'il était

impossible, même à moi, de le rater. Il suffisait de pointer le capot de la voiture dans la bonne direction. Les vagues déferlaient sur le sable tout près de nous. D'immenses projecteurs, genre stade de foot, étaient illuminés partout. Ils créaient un effet bizarre sur la plage, nappant le sable d'une lueur blafarde qui s'étalait jusqu'aux premières gerbes d'écume pour s'arrêter à une centaine de mètres du bord. Au-delà, c'était la houle de l'océan Pacifique, entièrement noire en dehors de minuscules taches blanches qui, selon moi, devaient être des bateaux de pêche.

Pour je ne sais quelle raison débile, j'avais accepté la suggestion de Maria de prendre ma Studebaker au lieu de son Toyota. Nous roulions à une allure d'escargot sur le boulevard saturé de jeunes bourrés et braillards qui jaillissaient des bars et des pubs, se répandaient sur la chaussée et débordaient sur la plage. Je me suis dit que cet éclairage formidable était un bon moyen de s'assurer que personne ne fonçait dans l'océan au volant de sa bagnole. Mais je ne comprenais pas l'absence des maîtres nageurs : ils auraient été plus utiles de nuit que de jour.

La Studebaker rouge remportait un franc succès au sein de cette fraternité adolescente. Nous avions droit à des tas de commentaires, de la part des garçons comme des filles. J'étais au choix un mec cool, un *toolie* (c'est-à-dire un vieux qui veut se taper une *schoolie*), un fondu de bagnoles et tout un tas d'autres trucs. Parfois – en fait, le plus souvent quand on enquête –, il vaut mieux être anonyme.

La découverte des cadavres de deux filles dans une forêt des environs n'avait pas eu beaucoup d'effet sur les milliers de jeunes qui nous entouraient. Généralement, ce genre de nouvelle crée un climat de peur. Qui commençait sûrement à atteindre leurs parents, où qu'ils se trouvent. Mais pas ces rues, pas cette plage, pas cette promenade, pas ces gosses. Ils se sentaient invincibles, taillés dans l'acier et le muscle ; rien ne les inquiétait. Parce qu'ils étaient ensemble, parce qu'ils formaient une foule. Ils étaient venus ici en groupes et ils restaient soudés, ce qui leur procurait un sentiment de sécurité. Si n'importe lequel d'entre eux s'écartait de la bande – et il était évident que tous le feraient à un moment ou à un autre, puisque le but de la semaine des *schoolies* était justement de s'offrir une initiation, des rites de passage –, alors ce serait différent. Mais la foule offrait confort et réconfort et, je ne pouvais m'empêcher de le penser, un faux sentiment de sécurité.

Je jetai un œil à Maria, assise à la place du mort, contemplant cette multitude. Je me demandai si elle aussi était venue ici, après avoir fini le lycée, ce qui n'était pas si vieux. Elle avait autour de vingt-cinq ans. Ses cheveux tombaient librement, maintenant. Pas de queue-de-cheval. Elle avait baissé la vitre pour laisser entrer toute cette musique

débile, j'imagine. Comme d'habitude, elle portait un jean et un tee-shirt blanc. Elle était bandante. Pire que ça.

Fais gaffe, Darian. Reste concentré.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Casey a appelé. Je l'ai mis sur haut-parleur.

« Hé, sale mec, ma meuf est avec toi ?

— Je suis là, dit-elle en constatant que son téléphone était sur silencieux.

— Où est le pain turc, bébé ? Je le trouve pas et je crève la dalle. »

Une petite pluie s'était mise à tomber quand nous nous sommes garés quelques minutes plus tard. L'immeuble dégueulait des gosses en permanence. Maria m'avait appris que le Q1 représentait l'endroit le plus branché pour les *schoolies*, même si les agents de sécurité de la tour flippaient et tentaient de décourager ce genre d'invités dans ce sommet du luxe.

L'océan nous balançait de l'écume. Elle se mélangeait à la pluie pour former des tourbillons mouvants sous les néons. L'humidité était intense. Même à cette heure de la nuit, il faisait au moins vingt-cinq degrés.

Nous sommes entrés.

J'ai vu les ennuis arriver dans le moniteur près de la porte. Un homme et une femme à l'accueil en bas voulaient monter parler à Estefan.

Et à moi.

Il était grand, vraiment pas mal, la quarantaine, je dirais. Tee-shirt et jean noirs. C'était un flic. J'en étais sûre.

Une fille, une femme plutôt, l'accompagnait. Plus vieille que moi, mais pas encore la trentaine. Bandante. Une flic elle aussi.

Pouvaient-ils monter ?

Le mec m'a donné envie de le baiser ; ça a été ma première pensée. La seconde, que j'aimerais bien lui trancher la gorge pour le regarder mourir lentement.

La fille, je la vendrais.

« Montez », dis-je en appuyant sur le bouton qui commandait la porte en verre.

« Bonjour. Je m'appelle Darian Richards, et voici Maria Chastain. Êtes-vous Starlight ? »

Darian. Il est ici.

Ils se tenaient devant ma porte, sur la belle moquette du couloir. Étais-je nerveuse ?

Non. J'étais amusée. Ravie, en fait. Cela faisait plus d'un an que je

ne m'étais pas retrouvée coincée, et, là, on ne pouvait vraiment pas dire que j'étais coincée. C'était plutôt drôle.

« Oui, je suis Starlight. Que voulez-vous ? »

— Pouvons-nous entrer ? demanda la fille.

— Cela dépend de ce que vous voulez. Je n'ai pas pour habitude de laisser des étrangers entrer chez moi. Je suis sûre que vous non plus. »

Je me balançais avec la porte, comme je le faisais sur la balançoire à la plage quand j'étais gamine.

Un suspect, c'est quelqu'un contre qui on a quelque chose ; au moins de simples doutes, au mieux des faits précis. On n'avait absolument rien contre Starlight. Elle était jeune, vingt et un, vingt-deux ans à peine, et extraordinairement belle. Ce qu'elle savait ; elle débordait de confiance et semblait s'amuser prodigieusement. Accrochée à sa porte et souriante, elle ne nous laissait pas entrer, son regard profond passant de Maria à moi. Elle avait de longs cheveux sombres et épais, une peau basanée, presque dorée. Ses yeux d'un bleu saisissant brillaient d'intelligence et de ravissement. Une gamine de dix ans dans un corps de femme mûre avec la rouerie d'un diplomate de l'ONU. Elle se cachait à moitié derrière le battant tout en se débrouillant pour nous laisser voir qu'elle ne portait qu'un bikini très succinct.

Un bikini à 10 heures du soir. Soit elle comptait faire trempette dans une des piscines de la tour, soit elle avait choisi de nous distraire avec son corps. Je ne savais pas trop et je m'en moquais. Tout en elle disait danger. À son âge, j'étais nerveux et peu sûr de moi, timide et embarrassé, désireux de plaire et maladroit. Comme presque tout le monde, à quelques additions ou soustractions près ; le truc, c'est qu'on irradie rarement une confiance en soi aussi absolue que cette fille.

Les seules personnes que j'ai rencontrées qui possédaient cette sorte d'assurance étaient des psychopathes persuadés de leur propre génie et totalement dénués d'empathie. En dépit du fait que je l'ai vouée au meurtre et à la destruction, j'ai peut-être vécu à l'abri toute ma vie ; il est possible qu'en cet instant de la deuxième décennie du III^e millénaire, il existe des êtres comme elle à son âge, des jeunes gens qui n'en ont absolument rien à foutre, qui ne manifestent pas la moindre attention aux autres.

« Nous aimerions juste entrer vous poser quelques questions, à propos d'une fille nommée Ida Faerber. La connaissez-vous ? »

Un interrogatoire à froid comme ça ne mène généralement pas à grand-chose. En tout cas, pas au tir dans la lucarne, l'aveu du crime. Mais nous espérions glaner quelques indications ; Starlight était la seule qui n'avait pas disparu. Elle nous mentirait peut-être et, si nous parvenions à déceler ses mensonges, nous devrions pouvoir nous faire

une vague idée de ce qu'elle cherchait à cacher.

Elle me regarda droit dans les yeux.

« Bien sûr. La copine d'Estefan. Vous feriez mieux d'entrer. »

Reculant, elle ouvrit la porte en grand, révélant un carrelage et des murs blancs dans un appartement qui était au-delà du chic, avec vue sur l'océan noir à travers des vitres qui allaient du sol au plafond. Au moment où je suis passé devant elle, elle s'est penchée et j'ai senti son parfum, un effluve de citronnelle et de cannelle provenant de sa nuque et du creux entre ses omoplates. Son corps luisait comme si elle s'était enduite d'huile, et je remarquai qu'elle portait du rouge à lèvres – ce qu'on ne fait pas, je crois, quand on a décidé d'aller nager – rose pâle. Elle m'a murmuré :

« C'est quoi, votre nom, déjà ? »

Comme si c'était un secret entre elle et moi seulement.

Je me suis arrêté pour la fixer. Droit dans les yeux. Sans laisser mon regard s'égarer plus bas, sur son corps.

« Darian. Darian Richards.

— Darian, dit-elle avec un sourire. Cool, comme nom. »

Sa peau était juste un peu trop près. Du coin de l'œil, je voyais Maria, consciente de cette petite scène. Elle était déjà au milieu du salon, alors que j'avais à peine franchi le seuil de l'appartement.

J'ai fait un pas vers Starlight, pour envahir son espace ; autant qu'elle envahissait le mien. Elle se servait de sa sexualité pour me désarmer. J'étais capable d'en faire autant et même plus.

« Merci », dis-je.

Elle n'a pas reculé, comme la plupart des gens l'auraient fait. Ce petit jeu semblait la ravir.

« Pas aussi cool que Starlight », dis-je en lui touchant le bras, juste sous l'épaule, et en le serrant doucement, comme si je voulais la draguer.

Je gardais les yeux braqués sur les siens.

Elle continuait à sourire.

Je sentais l'agitation qui enflait derrière moi : Maria, inquiète sans doute que je baise la suspecte debout contre la porte. Je lui expliquerais plus tard. Pour le moment, tout ce qui comptait, c'était la fille en bikini.

« Vous me faites entrer ? » demandai-je.

Ils s'attendaient peut-être à ce que je mente, que je raconte que je ne savais pas qui était Ida. Peut-être. Je ne sais pas trop pour Darian. Il est intelligent, très ; trop, peut-être. Elle est jeune et elle apprend encore, ça se sent. Pas lui. Il n'est pas si vieux, quarante-cinq, quarante-six, mais il a vu du pays. Sois prudente, Starlight. D'après Ida, il l'avait sauvée, il était brillant, un des meilleurs inspecteurs

d'Australie. On va voir.

Il y a longtemps, j'ai appris que la vérité est comme un paysage avec des champs, des collines et des arbres, un vaste paysage rempli par tous les éléments de votre histoire, et quand un officier de police, ou n'importe qui d'autre, vous interroge, il suffit de regarder ce paysage pour se sentir chez soi. Et rester dans les limites de la vérité. Mais rien ne vous empêche d'éliminer un arbre ou une colline, un bout d'information. Ce n'est pas mentir, qui est un acte agressif, c'est moduler la vérité, la faire coller au paysage. De cette façon, ça ne ressemble pas à des mensonges et ça n'en est pas, pas vraiment. Vous évitez simplement de voir certaines collines et certains arbres et d'en parler. Peut-être qu'ils ont disparu pour de bon ou peut-être qu'ils sont juste, pour un temps, obscurcis par la brume ou le brouillard.

« Ça fait quelques jours que je n'ai pas vu Ida, dis-je. Elle va bien ?

— Que savez-vous d'elle ? » demanda la jeune femme nommée Maria.

Jean et tee-shirt blanc. Beau corps. Jolie. Une flic, c'est certain. Seuls les flics répondent à une question par une question.

« Avant de continuer, il me paraît normal de devoir vous demander qui vous êtes. Êtes-vous de la police ? »

Les flics ne répondent jamais à cette question par une question.

« Moi, oui, dit-elle.

— Et vous ? »

Je m'étais tournée vers Darian. Il n'était que flic.

« Je ne suis rien, dit-il. Je cherche Ida, c'est tout.

— Vous n'êtes rien ? Est-ce bien vrai, Darian ? » demandai-je, sachant pertinemment que c'était un expert, en enquête et en manipulation.

Starlight se dirigea vers un des immenses canapés blancs. Je ne m'y connais pas trop en meubles, mais celui-ci, comme tout dans cet appartement, semblait avoir coûté quelques millions. Elle s'est assise, a croisé les jambes, s'est penchée en avant et m'a regardé. Je sentais que son langage corporel énervait passablement Maria. Elle me faisait déjà la gueule pour le tête-à-tête incendiaire à la porte, choquée sans doute par ce qu'elle considérait comme un comportement totalement inconvenant. Le balcon était ouvert et une brise tiède soufflait de l'extérieur. Loin, en bas, on entendait la rumeur des vagues.

« Je cherche mon frère, Estefan. Ida est sa petite amie et j'ai vraiment peur qu'elle lui ait fait quelque chose. Il a disparu. Pouvez-vous m'aider à le trouver ? demanda-t-elle.

— Depuis quand a-t-il disparu ? dis-je.

— Hier matin.

— Était-il avec Ida ?

— Je ne sais pas. Il est possible qu'ils se soient disputés et qu'ils aient rompu.

— Pourquoi se seraient-ils disputés ?

— Je n'en sais rien. Comment se fait-il que vous recherchiez Ida ? Êtes-vous son frère ?

— Non, dis-je. Essayons de vous aider à retrouver Estefan ; parlez-nous de lui. Que fait-il ?

— Il est à l'université. Il fait des études d'ingénieur.

— Où habite-t-il ?

— À Burleigh, dans une espèce de vieille baraque qui servait de bordel, autrefois... »

Elle me sourit avant de se tourner vers Maria pour ajouter :

« ... et qui pue le sexe.

— Qu'est-ce qu'il a, comme voiture ? demanda Maria.

— Je ne sais pas. Une Toyota, je crois. Blanche.

— Vous ne connaissiez pas l'immatriculation ?

— Non.

— Parlez-moi d'Ida, dis-je.

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Quand l'avez-vous rencontrée pour la première fois ? Et Estefan, comment l'a-t-il connue ? »

Deux questions en une, pas la meilleure façon de démarrer un interrogatoire. J'étais rouillé, merde. Cela faisait une éternité que je ne m'étais pas retrouvé sur le terrain. Mes dernières années dans la police, je les avais passées au sommet ; je commandais des équipes qui faisaient ce que j'étais en train de faire. J'aurais peut-être mieux fait de me remettre à la circulation pour retrouver les bases.

Je leur ai donc raconté une jolie petite histoire à propos de mon frère et d'Ida : deux âmes sœurs, venues de deux pays si différents, qui se retrouvaient seules sur la Gold Coast, à l'université, entourées de gens qui avaient grandi ici, qui tous parlaient anglais alors qu'eux connaissaient si mal la langue, et comment c'était vraiment dur pour eux avec les conférences et les devoirs parce qu'ils ne comprenaient pas ce que disaient ou demandaient les professeurs, comment ça les avait rapprochés au point de tomber follement amoureux, comment ils descendaient nager sur la plage à Surfers et comment mon frère avait essayé d'apprendre le bodysurf à Ida. Que des conneries mais ça sonnait bien. Une vraie petite *love story*.

Je ne sais pas trop s'ils m'ont crue. La fille, peut-être. Pas Darian. Je m'en foutais. Ça avait l'air romantique. J'aime les belles histoires.

C'étaient des conneries. Son frère qui était tombé amoureux d'Ida en raison de leur gêne partagée de ne pas parler la langue dans une fac

étrangère. Je ne connaissais pas très bien Ida, mais elle parlait l'anglais mieux que moi. Et il y avait autre chose. Elle avait raconté ça comme une histoire pour petite fille qu'on met au lit. Avec un regard dramatique et poignant. Elle était douée, mais elle avait encore quelques petits trucs à apprendre.

Et si elle nous mentait à propos d'un fait aussi simple, cela signifiait qu'elle avait beaucoup à nous dire. Mais je ne risquais pas de lui en soutirer davantage dans ces conditions, pas avec Wonder Woman à mes côtés. J'allais devoir faire ça seul. Dans des circonstances très différentes.

L'an dernier, je sortais avec une fille, Angie. En fait, son vrai nom était Rose. Angie, c'était son pseudo de prostituée. Notre relation était simple ; je la payais et on baisait. Mais c'était plus que ça pour moi. Beaucoup plus, au point que, pour la première fois de ma vie, je commençais à croire que j'étais capable d'aimer et que j'étais vraiment en train d'avoir une relation. Ça n'aurait pas pu arriver quand j'étais à la criminelle, mais j'avais une dernière chance – si j'étais prêt à la saisir – dans ma nouvelle vie au bord de la Noosa. J'ai détruit cette chance quand je l'ai mise dans la ligne de mire du tueur en série et qu'elle a failli se faire décapiter. Depuis, je ne l'ai pas revue – je suis resté à l'écart, mais je sais qu'elle est dans le coin. Un jour, peut-être, je trouverai le courage de lui faire signe. Rose aussi était à l'université, là-haut sur la Sunshine Coast ; elle étudiait l'écriture. Alors que j'étais assis dans l'appartement de Starlight, sentant l'écume et l'air chaud passer par les portes ouvertes du balcon, entendant l'océan en bas, écoutant cette fille qui essayait de nous embrouiller, songeant à comment j'allais l'enjôler, je me suis souvenu d'un poème que Rose m'avait lu.

Il s'appelait *Le Mariage du diable* et, étrange coïncidence, avait été écrit par un auteur brésilien alors célèbre et désormais obscur et mort depuis longtemps. Il racontait l'histoire du diable qui voulait se marier avec une femme, mais pour y parvenir, il devait abandonner son comportement et son apparence. Il lui fallait prendre forme humaine, revêtir un autre manteau. Pour obtenir ce qu'il désirait, il devait extraire tout le mal qui était en lui et s'en débarrasser, sinon aucune femme ne voudrait de lui. Cornes, queue, sabots fourchus et infamie : tout ça devait disparaître. Y étant parvenu, il s'est mis à arpenter la terre jusqu'à ce qu'il trouve la beauté de ses rêves. Qui tomba amoureuse d'un homme. Pas du diable. Il ne l'avait pas enjôlée ; il s'était métamorphosé.

Étant le diable, il était dépourvu de scrupules. Je n'étais pas sûr d'être capable d'incarner un autre personnage avec la même aisance, et je n'étais pas tout à fait sûr qu'au bout du compte Ida en vaille la

peine.

La méthode de base pour un interrogatoire, c'est de poser des questions dont on connaît déjà les réponses et d'essayer de coincer l'autre sur un mensonge. Une fois que vous avez le premier mensonge, vous êtes sur la voie d'accès, bientôt, ce sera l'autoroute. Il s'agit d'un jeu. Le chat et la souris. C'était ce que Maria était en train de faire, poser des questions qui ne nous conduiraient nulle part.

Il y avait d'autres techniques, la plus usitée étant la violence. Un vieux de la vieille, Aldous, me l'avait enseignée. Elle ne marchait pas, pas pour moi en tout cas, et certainement pas avec cette fille. Mais il existait une autre option.

L'adoration.

Le jeu qui guérit

« **M**ais c'est quoi, ce délire ? T'es malade ? Tu veux te taper une fille d'à peine vingt ans et qui, *en plus*, est une suspecte ! »

Nous étions dans la rue, marchant en direction de la Studebaker.

En haut, il n'y avait pas moyen d'expliquer mon plan à Maria et je savais qu'elle serait contre, alors je me suis contenté de faire à mon idée : j'ai demandé à Starlight si elle pouvait me conduire sur le balcon, j'avais envie de voir la vue.

« Bien sûr, a-t-elle aussitôt répondu en se levant. Venez. Il fait nuit, mais une fois que vos yeux seront habitués, vous verrez l'océan. »

Je suis sorti avec elle, laissant une Maria estomaquée dans le canapé.

On se tenait près de la rambarde, à soixante-dix étages du sol. Je m'étais rarement retrouvé aussi haut. Je me suis penché vers elle.

« C'est des conneries. Elle m'a coincé, dis-je en montrant Maria. Des gens disparaissent tous les jours. Ça arrive. Ida va bien. Votre frère aussi... »

Je désignai à nouveau Maria.

« ... elle flippe. C'est pénible. Je suis pas là pour m'emmerder.

— Non ? » dit-elle, perplexe.

En général, je vois la fin d'une conversation avant même qu'elle commence ; je sais où cette danse va nous mener, mon interlocuteur et moi, je connais tous les pas. C'est un art qu'on perfectionne après des années passées à interroger des témoins et des suspects, en particulier des psychopathes qui ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Je me focalise sur les faiblesses ou les forces de l'autre, je les intègre aux circonstances, avant d'utiliser la flatterie, une menace quelconque ou alors la compréhension et la compassion. J'évite l'adoration. Ça peut vous exploser spectaculairement à la gueule. Je me suis rendu compte que ça marchait mieux avec des femmes vaniteuses qui sont seules dans la vie et qui comptent sur leur corps et leur visage pour obtenir ce qu'elles désirent. Ou inversement, avec des femmes banales qui flippent sur leur apparence et s'imaginent qu'elles sont laides. Un peu

moins avec ces dernières parce que – et c’est assez triste – vous ne pouvez pas aller trop loin sans qu’elles se mettent à douter de vous en raison de leur perception négative d’elles-mêmes : elles se trouvent vraiment bonnes à rien, pas terribles, si moches... à partir de là, comment un type pourrait s’intéresser à elles ? C’est impossible ; ça doit être une ruse.

Plus la fille est jolie et sexy, plus il est facile de jouer avec les feux de son ego. Ça la met à l’aise ; elle est en terrain familier ; c’est ainsi qu’elle traverse l’existence. Je me demande si ça n’est pas encore plus triste. En fait, je m’en fous ; tout ce qui compte, c’est que j’obtienne ce que je veux savoir.

J’ai dit des choses que je n’aurais jamais pu dire si j’avais été sincère. Il y a sans doute eu des moments où j’aurais aimé prononcer ces mots pour d’autres femmes, mais je n’en ai jamais eu le courage, ou alors j’ai manqué d’envie profonde de m’engager.

J’ai dit à Starlight qu’elle était belle. Je faisais en sorte qu’elle se sente importante, comme si elle était devenue le centre de mon intérêt. Comme si sa présence et sa beauté étaient soudain essentielles pour moi. Je lui ai demandé si on pouvait se revoir plus tard dans la soirée.

Maria m’observait à travers les vitres avec la tronche d’une présidente de ligue de vertu. À la fois sidérée et offusquée.

Cette comédie n’aurait eu aucun effet sur la jeune beauté en bikini si deux filles n’avaient pas été tuées et si trois autres personnes n’avaient pas disparu. Cette drague débile n’aurait pas suscité la moindre réaction de sa part – elle n’aurait même pas daigné m’écouter – si elle n’était pas impliquée d’une manière ou d’une autre.

Elle voulait me contrôler et je voulais qu’elle s’en croie capable. Franchement, ce n’était pas difficile. Elle avait l’habitude d’exercer un contrôle sur les hommes par le sexe.

Après cette déclaration, elle n’a rien dit, elle s’est juste détournée vers l’océan noir.

Je l’ai touchée. J’ai posé la main sur son bras, sous l’épaule. Près, tout près du sein. Elle n’a pas bougé. Pas dit un mot. Elle a juste continué à fixer la mer.

« Voilà mon numéro, dis-je. Envoyez-moi un message. J’aimerais beaucoup.

— Peut-être, dit-elle. Ou pas. »

Après mon départ, elle allait me googler, découvrir qui j’étais. Et alors, soit elle s’enfuirait et nous perdriions une piste ; soit l’idée de me dominer l’exciterait. J’étais prêt à parier là-dessus. C’était une jeune femme qui aimait jouer et qui se croyait douée pour ça ; elle l’était, mais moins que moi.

« T'es dégueulasse, dit Maria. J'arrive pas à y croire. C'est quoi, ton problème ?

— Elle a des informations et elle ne nous les donnera pas tant que tu seras là.

— Et donc, tu comptes la baiser pour les avoir ? »

L'an dernier, quand nous avons plus ou moins travaillé en équipe, j'avais besoin d'elle ; appartenant à la police locale, elle pouvait me renseigner sur l'enquête officielle visant le tueur en série. Je lui piquais des infos ici ou là pour poursuivre ma propre traque privée. Elle m'était utile ; je me servais d'elle.

Cette fois, c'était différent. J'étais ici pour retrouver une fille. Une quête qui paraissait assez simple, mais qui s'était sérieusement compliquée avec les deux mortes et le flic disparu. J'allais peut-être devoir découvrir qui avait tué ces deux filles – je l'espérais sincèrement –, mais, comme je ne cessais de me le répéter, il n'était pas question pour moi de replonger. De jouer le rôle de flic, juge et bourreau à moi tout seul sur la Gold Coast ; je n'en avais aucune envie et je ne pensais pas que cela serait nécessaire.

Du coup, Maria devenait inutile.

« Écoute, je n'ai pas besoin de toi et, franchement, tu n'as pas besoin de moi. Tu vas retrouver ton pote le flic et moi ma petite Autrichienne. On rediscutera de tout ça autour d'un verre quand on sera de retour à Noosa », dis-je avant de traverser la rue pour monter dans la Studebaker.

J'ai démarré.

Pour me retrouver aussitôt coincé par les bagnoles et les gosses. On aurait dit Chapel Street à Melbourne un samedi soir : la teuf partout, y compris sur la chaussée. Impossible d'avancer. Maria, à pied sur le trottoir, m'avait déjà dépassé. Je me faisais l'effort d'un gamin après sa première dispute d'amoureux. J'ai tourné dans la première rue venue juste pour éviter de la voir là, devant moi.

C'était pire. On se serait cru sur un parking transformé en boîte de nuit. Des bars, des pubs, des néons, de la musique. Chose sidérante, il y avait encore plus de gamins qui dansaient sur la chaussée, qui draguaient, vomissaient, s'emmerdaient, s'énervaient ; certains essayaient même de héler des taxis inexistantes.

La porte côté passager s'est ouverte et Maria est montée.

« Tu t'es planté. C'est pas la route de l'hôtel. »

Je n'ai rien dit. Et j'aurais eu du mal à la virer de la voiture, non ?

« J'ai peut-être été un peu dure avec toi », dit-elle.

C'était un mensonge, mais j'ai apprécié le geste d'apaisement.

« J'aurais peut-être dû t'expliquer avant de me lancer », dis-je.

C'était aussi un mensonge.

Je n'avais pas besoin d'elle, mais j'étais prêt à la supporter. C'était,

en tout cas, ce que je me disais.

Après, dans le poème, le diable veut redevenir ce qu'il était. Du temps avait passé depuis qu'il vivait sous sa nouvelle identité, à faire semblant d'être ce qu'il n'était pas.

Ça n'a pas marché. Pas complètement, en tout cas. Il a juste récupéré sa paire de cornes.

Il avait changé à jamais.

Arrivederci

J'ai toujours vu des gens mourir, sur la plage, dans la rue, dans le bidonville, partout. Autour de moi, les gens mouraient. La nuit, dans mon lit, je rêvais de fontaines de sang. Je pleurais dans mon sommeil, mais mes parents ne venaient pas me consoler. Ils étaient morts.

J'avais un nom, mais dans ma tête, j'étais Starlight. Et j'avais un rêve : un jour, j'irais à Londres pour devenir créatrice de mode. Je serais riche et célèbre et tout le monde m'envierait. Les gens parleraient de moi. Les filles voudraient me ressembler, et les garçons me baiser.

J'avais des rêves, mais je ne suis pas une rêveuse. Je ne suis pas comme ces personnes qui restent là à se morfondre avec leurs vœux. Je savais qu'il fallait que je fasse certaines choses pour obtenir ce que je voulais. Agir. C'est moi, ça : j'agis. Je contrôle. Personne d'autre. Personne ne fera jamais rien pour toi. Personne sauf toi.

Alors, comment une fille quitte les favelas de Rio pour Londres ? Comment une fille qui rêve au milieu des gangs et des pauvres gens devient célèbre ?

Elle se sert de ce qu'elle a.

Je vais vous dire ce que j'avais. Un corps et un visage à mourir. Je le savais depuis toute petite. J'ai toujours eu du succès, il y a toujours eu des hommes qui me désiraient. Des vieux, des jeunes, des voyous, des durs et des idiots. Partout où j'allais, les yeux des hommes me suivaient. Ceux des filles, aussi. Elles se disaient : *Je veux être comme elle*, et les mecs : *Je veux me la faire*. J'aurais pu en rester là, devenir la femme d'un chef, j'aurais peut-être même pu régner sur une favela avec lui. Mais mes rêves étaient plus grands que ça. Ils étaient aussi grands qu'une étoile dont la lumière brille à travers toute la galaxie.

Il y a des tas de jolies filles sur la plage de Copacabana, mais c'était moi que tous les yeux suivaient.

Je vivais en haut dans les collines, loin de la plage. La plage était ma cible. C'était là qu'allaient les gens riches, là qu'ils séjournaient dans les beaux hôtels, mangeaient dans les grands restaurants et

payaient tout ça avec leur carte Amex. Des touristes, des gens qui venaient claquer beaucoup de fric avant de repartir.

La plupart des habitants des favelas n'y allaient jamais. Ils en avaient peur. Ils croyaient que ce n'était pas pour eux. Pas moi. J'y descendais tous les jours. Je cherchais, je me montrais, j'attendais.

J'y allais à pied ou en bus. C'était loin. Je gardais toujours la tête baissée pour qu'on ne me remarque pas. Les filles comme moi pouvaient se faire ramasser n'importe où et on ne les revoyait jamais. C'est seulement en arrivant sur la plage que je me redressais, que j'enlevais ma chemise et mon jean. Seulement quand c'était le moment d'être vue, remarquée.

Je voulais qu'un type riche me trouve et je savais que cela arriverait. J'avais observé toutes les filles sur la plage et j'étais mieux qu'elles. Ce n'est pas du mépris ou je ne sais quoi. Il suffit de voir le nombre de regards qui vous fixent, qui vous suivent. Les autres, je vérifiais toujours. Elles étaient jolies et certaines étaient vraiment superbes, mais j'étais la star.

La plage était longue et bourrée de gens qui ne m'intéressaient pas ; je ne traînais qu'autour des hôtels cinq étoiles. Ils avaient leur plage privée pour leurs riches clients et je m'y baladais comme si j'étais chez moi.

Ça a marché. Évidemment. Parce que j'étais belle. Dans un monde de ruines et de pourriture, un monde en sang, un monde où il n'y avait pas d'espoir, j'avais une arme qui allait m'aider à survivre et à accomplir mon rêve. Ma beauté. C'était ça, mon arme.

« Hé, toi. »

C'est ce qu'il m'a dit. J'entendais ça tous les jours, tout le temps. Hé toi, viens ici. Hé toi, tu baisses. Hé toi. Deux mots à la con qui n'allaient m'emmener nulle part. Il me fallait le hé toi d'un type avec de l'argent et un profond désir, quelqu'un qui voudrait me dire hé toi pour plus longtemps qu'un après-midi sur Copacabana.

Cette fois, le hé toi venait d'un touriste qui traînait au bord de la piscine du Sofitel. Un vieux avec des poils gris qui lui hérissaient la poitrine comme des rasoirs, sa poitrine bronzée, huilée, son sourire aux dents blanchies, ses cheveux noirs, brillants et lisses, tirés en queue-de-cheval. Il m'a proposé de m'asseoir avec lui et il m'a offert à boire ; plus tard, il m'a demandé si je voulais manger avec lui.

Il allait tomber amoureux de moi. C'était pas juste pour un coup.

Et c'est arrivé. Il est tombé amoureux. Enfin, pas vraiment. Il est tombé fou de désir pour moi. C'était ce que je voulais. Il avait une Amex Black et un passeport.

Mes seins étaient gros et pleins. Mon corps mince et brun. Mes cheveux dorés, et mon sourire sincère, plein d'amour, de désir, de sexe et de tentation. Il s'appelait Arrivederci, ce qui veut dire « au revoir »

en italien, mais il n'allait pas partir comme ça. Pas sans moi.

C'est quoi, l'art de la séduction ? Je vais vous le dire. En gros, ça consiste à sourire et à ouvrir les cuisses. À lui caresser le dos et à lui sucer la bite tous les matins à son réveil. En rêvant à autre chose. Et en continuant à sourire. Il s'agit de mentir. De tromper. Il s'agit de la négation de votre corps. Laisser ses mains moites mouler vos seins. Juste soupirer et gémir. Laisser ses mains moites se glisser dans votre vagin. Juste soupirer et gémir. Laisser son visage mal rasé vous pincer les joues pendant qu'il vous fourre la langue dans la bouche. Juste soupirer et gémir. Soupirer et gémir, comme si c'était sincère. Vous ne vous imaginez pas capable de ça ? Voilà un bon moyen : dites-vous que c'est Johnny Depp.

J'ai soupiré et gémir comme une bonne et généreuse maîtresse pour mon Arrivederci. Je l'ai changé : au début, il avait envie de moi ; après, il avait besoin de moi. J'étais douée pour ça. Il m'avait ramassée cet après-midi où on s'était rencontrés et il m'avait baisée comme un bidasse dans sa chambre d'hôtel qui donnait sur la plage. Il avait même ouvert les portes de son balcon et j'entendais les vagues. Il ne s'est pas fatigué de moi, ce qui était une bonne chose, parce que je n'avais pas envie de retourner dans la favela ce soir-là. Je voulais dormir dans ses draps blancs, écouter le bruit des vagues, sentir la dureté de son corps.

Il avait un passeport européen. Il venait de Naples. C'était un gangster. Je m'imaginais que les gangsters de Naples étaient suaves, pas comme ceux des rues, des plages et des bidonvilles de Rio, des gamins accros à la gâchette et à la cocaïne.

Parfois, Arrivederci mettait ses lunettes de soleil, si noires que je ne voyais plus ses yeux, et il allait à des « réunions ». Il me laissait nue sur le lit qui donnait sur la plage et je fouillais dans sa table de chevet, j'en sortais son passeport et je le feuilletais en m'imaginant qu'un jour, moi aussi, j'en aurais un.

Eh bien, devinez ? Je l'ai eu. J'ai eu mon passeport et un aller simple pour Naples.

En Italie. Au sein de la Communauté européenne. Je savais tout ce qu'il y avait à savoir sur l'UE. Une fois que vous y êtes, vous pouvez traverser les frontières sans visa. Dès que vous êtes à Naples, c'est comme si vous étiez à Londres.

J'ai sucé Arrivederci une dernière fois dans une chambre sordide et sale qui donnait sur la baie de Naples. Ensuite, il s'est endormi. Comme d'habitude. Je connaissais son rythme. Il dormait et je me suis enfuie, passeport dans la poche arrière de mon jean et dix mille euros dans celle de devant. J'ai pris un bus, un bus que j'étais heureuse de prendre, et je me suis installée à l'arrière pour regarder le paysage tout en traversant l'Italie, la France, jusqu'à un long tunnel. Et, enfin,

Londres.

Dix mille euros, ça peut vous payer des tas de trucs. Ça fait quelque chose comme douze mille huit cent quatre-vingt-seize dollars américains. Huit mille deux cent quatre-vingt-treize livres sterling. Dix mille euros, ça fait quatre-vingt-un mille six cent quatre-vingt-dix-neuf yuans chinois. Voilà ce que ça m'a payé : les droits d'inscription dans une école de design, des vêtements chauds, les frais d'entrée dans un petit appartement dans Earls Court, un mois de loyer d'avance et six mois de cours d'anglais. Mais je savais que l'argent ne durerait pas. C'est pourquoi j'ai pris un job dans un Sainsbury's. Un supermarché. Starlight, la caissière. Pas terrible, hein ? Starlight, la future créatrice de mode, la fille qui faisait tourner les têtes sur Copacabana, la voilà vissée à sa caisse à se faire mater par des clients crétins et peloter par le directeur du magasin, un attardé qui a encore des boutons sur le visage.

J'ai tenu deux jours et je me suis trouvé un nouveau boulot, escort-girl. J'ai posté des photos de mon superbe corps nu sur le Net et je me suis acheté un autre téléphone, uniquement consacré aux affaires consistant à fournir de discrets services à des clients masculins dans leurs hôtels londoniens, minimum trois étoiles.

Arrivederci était un mauvais amant. Ça m'était égal. C'était un amant malhabile. Ça m'était aussi égal. En vérité, je n'ai jamais vraiment connu d'amants d'un autre genre. Et je n'en connaîtrai pas. Arrivederci se gavait d'olives de Kalamata trempées dans de la moutarde en grains. Quand il m'embrassait, sa bouche puait. Quand il souriait, je regardais les petits grains de moutarde coincés entre ses dents. J'avais envie de les enlever un par un, mais je ne l'ai jamais fait. Je pouvais le sucer, mais pas l'éduquer. Quand je l'ai quitté dans son sordide petit appartement dominant la baie de Naples, je me suis dit que plus jamais je ne remangerais d'olives ni de moutarde.

J'avais changé de vie. C'était un peu effrayant ; pour être sincère, je n'y avais pas vraiment cru. Je n'avais pas imaginé ça possible. Très souvent, maintenant que tout avait changé, j'avais envie d'être dans mon lit chez moi dans la favela, couchée en fœtus, à me raconter que ma vie minable était géniale et que je n'avais pas besoin de changer quoi que ce soit. Mais imaginez si j'étais restée. Est-ce que je serais morte, aujourd'hui ? Probablement. Est-ce que je serais enceinte d'un autre gosse d'un autre amant sans visage après une autre nuit à laquelle j'aurais survécu uniquement grâce à l'alcool, à la drogue et au sexe ? Sûrement. Est-ce que je serais ici, au soixante-dixième étage d'un des plus hauts immeubles du monde, menant cette existence incroyable ? Non.

Rester positive. Embrasser cette nouvelle vie qui m'attend et oublier l'ancienne. Voilà comment j'en suis arrivée là et c'est ce que je dis aux

filles. Parfois, je leur raconte mon histoire, des bouts seulement, pour leur montrer à quel point le changement a du bon. J'ai vraiment une bonne connexion avec elles. Je les comprends et je sais ce qu'elles traversent. Quand elles me voient la première fois, elles me prennent pour un monstre, mais après qu'on a passé un peu de temps ensemble, elles comprennent que ce n'est pas ça du tout.

Qu'est-ce que Darian pense de moi ? J'imagine qu'on ne va pas tarder à le savoir. Je ne sais pas si je vais réussir à le contrôler. Mais si je n'y arrive pas, ce serait une première.

Officier à terre

Retrouver une personne disparue est un travail laborieux et le succès n'est pas garanti. Cela exige qu'on consacre de nombreuses heures à vérifier ses derniers faits et gestes, qu'on cherche des témoins, qu'on épluche ses appels entrants et sortants. Il me fallait faire preuve de cette sorte de rigueur avec Ida. Et donc réunir une équipe. Au milieu de la Gold Coast, j'étais livré à moi-même, mais j'avais des contacts – ou plutôt un contact. Mais je savais qu'il serait prêt à s'investir. J'ai appelé Blond Richard de la voiture pour lui demander s'il avait faim. Je lui ai dit que je voulais l'inviter à dîner. Un repas, c'est toujours une bonne façon de s'attirer les faveurs de quelqu'un.

« Le plus vieux resto de la côte ? dit-il. Putain, mec, t'as pas une question plus facile ?

— Il doit bien y avoir un vieux burger au bord de la plage qui est là depuis les années 1950.

— Nan... Tout a été démoli. À part les vieilles baraques. Des tas de vieilles baraques. »

J'aime manger dans des lieux anciens, établis, qui sont là depuis des décennies ; j'aime l'idée que la cuisine est une histoire de famille depuis des générations, que la nourriture que j'avale a été cuite sur le même poêle depuis plus de cinquante ans. J'aime aussi l'odeur et l'ambiance des vieux restaurants. Vous entrez dans le Waiters Club à Melbourne et vous sentez un truc immuable ; que ça n'a pas changé depuis son ouverture en 1947. J'étais affamé, je n'avais rien mangé depuis vingt heures, il était tard et j'avais besoin de bras pour m'aider. Isosceles était prêt : il avait installé une surveillance sur les lignes téléphoniques de Starlight, sur la maison d'Estefan et sur l'appartement d'Ida – pour contrôler les allées et venues et enregistrer toute éventuelle télécommunication entrante ou sortante. Pour le moment, c'était le calme plat, mais ça paie toujours d'être méticuleux. Quant à Starlight, j'étais certain qu'avec elle on était au bord de révélations sensationnelles.

« Et ici ? Dans ce resto thaï ? » suggéra Maria alors qu'on passait

devant un resto thaï.

« Et ce resto indien ? Il a l'air bien, dit-elle alors qu'on passait devant un resto indien.

— Putain de bordel de merde, mon frère, tu veux connaître le plus vieux restaurant de la Gold Coast ? C'est chez Dracula. Un de ces endroits débiles où il y a un spectacle pendant qu'on bouffe. »

J'étais déjà passé devant. Un faux château transylvanien à côté du casino soviétique. Un bon résumé de la Gold Coast.

« Et ce resto thaï ? Il a l'air meilleur que celui qu'on vient de voir », dit Maria.

Je continuai à rouler. On se serait cru dans un parc à thème avec des lumières de toutes les couleurs et plein de chutes d'eau.

« Hé, je sais, mec. Retrouve-moi au Spit. C'est au bout de la rue, tu pourras pas aller plus loin, sauf si tu tiens à rouler dans la mer.

— C'est quoi, le Spit ? demandai-je, assez sceptique sur un endroit baptisé le Crachat.

— C'est après Sea World, tu peux pas le rater, répondit-il.

— Je te guide ; je sais où c'est », dit Maria, qui était sans doute la pire navigatrice des temps modernes.

Mais je savais vaguement où aller ; j'étais passé devant Sea World ce matin quand je m'étais paumé en cherchant Coombabah.

On a fini avec trois pizzas à emporter, assis sur nos lits une place dans la chambre d'hôtel.

« T'es la vieille à Casey ? » demanda Blond Richard en franchissant la porte de notre chambre qui était tapissée de cartes, de plans, de notes et de photos, comme n'importe quelle salle d'enquête.

Ça n'a pas plu à Maria. Personne ne l'avait encore jamais traitée de vieille à Casey, ou à qui que ce soit.

« Tu le connais ? dit-elle en attaquant sa napolitana avec férocité.

— Tout le monde connaît Case. Il a toujours eu les meufs les plus canon, ajouta-t-il en me piquant un bout de mon hawaïenne. Mais, continua-t-il en se fourrant trente centimètres de pizza dans la bouche, t'es sûrement la pire de toutes. Le canon absolu. Rappelle-moi de l'appeler pour le féliciter. Ça fait longtemps que t'es flic ? »

Il a repris deux autres parts et je me suis dit que nos trois grands modèles n'allaient pas suffire. Si je ne suis pas un gros mangeur, Wonder Woman et Blond Richard semblaient des gouffres sans fond.

Maria ne répondait pas. Elle examinait le Blond du haut en bas et retour. Il avait l'habitude.

Gamin, Blond Richard n'était pas un adepte de la lecture, mais il avait lu un livre de Ray Bradbury, *L'Homme illustré*, à propos d'un type dont le corps est entièrement couvert de tatouages, chacun racontant une histoire qui prend vie sur sa peau. Avant de devenir le Danseur au

Couteau, Blond Richard ne vivait pas vraiment, il s'ennuyait ; c'était un gosse timide, maladroit et frustré. Pour toutes ces raisons, il avait la rage. Il s'était donc couvert le corps de tatouages, comme le personnage de Ray Bradbury, chacun illustrant une parabole issue du seul autre livre qu'il connaissait, *L'Art de la guerre* de Sun Tzu.

Minuit était passé. La fête autour de nous démarrait à peine. Le saut à l'élastique avait fermé depuis longtemps, mais la rumeur de la rue et le vacarme de la musique en provenance de chacune des chambres de l'hôtel devenaient vraiment infernaux. Pour ne pas crever de chaud, nous étions forcés de garder la porte du balcon ouverte. Dehors, l'air était figé et humide. Des sirènes retentissaient un peu partout. La police et des ambulances. Je n'en avais jamais entendu autant, sauf à New York.

« J'ai besoin d'aide, dis-je.

— Tu veux que je plante quelqu'un ? » proposa Blond Richard.

Je n'ai pas cherché à voir la réaction de Maria.

« Non, merci. »

Je lui ai tendu trois feuilles de papier. Sur les deux premières se trouvaient les noms, numéros de téléphone et adresses récupérés sur les portables d'Ida et d'Estefan et sur leurs pages Facebook ; la dernière était la liste trouvée dans l'appartement d'Ida, cachée sous son ordinateur.

« Putain, Darian, ça fait du peuple, observa-t-il.

— C'est pour ça qu'on a besoin de votre aide, dit Maria en piquant la dernière part d'hawaïenne.

— Vous voulez que j'appelle tous ces gens et quoi ? Que je leur demande quand ils ont vu cette meuf pour la dernière fois ?

— Non, dis-je. Je veux que tu ailles les voir et que tu leur demandes en personne. »

Il a bâfré deux autres parts de pizza sans rien dire, lisant et relisant les listes, comme s'il se demandait quels vieux disques manquaient encore dans sa collection.

« Isosceles s'occupe des pages Facebook et des textos de ceux qui paraissent les plus proches d'Ida, mais laisse-moi te dire que, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, les affaires comme celle-ci se résolvent uniquement grâce à ce que quelqu'un raconte.

— Merde, Darian, c'est pas une liste, c'est un annuaire. Et ces mecs habitent sur toute la côte, d'un bout à l'autre ; y en a même dans l'arrière-pays. Putain, c'est moi qui vais avoir besoin d'aide.

— Pas les bikers », dis-je.

Deux gangs régnaient sur la Coast : les Bandidos et les Finks. Ils géraient des boîtes de nuit, des boutiques de tatouage et quelques autres bricoles. Ces derniers temps, ils avaient assez mauvaise presse,

vu qu'ils avaient décidé d'échanger des rafales de pistolets-mitrailleurs dans des endroits très publics, comme des centres commerciaux. En temps normal, les Bandidos et les Finks coexistaient de part et d'autre d'une frontière très claire qui passait à Broadbeach. Chacun tenait son territoire de son côté de cette ligne de démarcation. Blond Richard devait encore les fréquenter, même s'il n'exerçait plus – je l'espérais – un rôle actif au sein du crime organisé.

« Ouais, acquiesça-t-il, ces mecs préfèrent qu'on leur adresse un préavis.

— Je veux une discrétion absolue.

— OK, OK... Putain, mec, c'est bien fini le temps où t'étais le caïd du huitième avec toutes tes équipes qui te ciraient les pompes. »

Il se tourna vers Maria.

« Hé, c'est quoi le numéro de ton vieux ? demanda-t-il en sortant son portable.

— C'est pas mon vieux, et il a du boulot, répliqua-t-elle tandis que son téléphone se mettait à vibrer. Allô ? »

Et la merde s'est mise à pleuvoir.

Un flic assassiné suscite chez les flics le même genre de réactions qu'un président assassiné chez les citoyens américains. D'abord, tout le monde se pétrifie, choqué et incrédule. Une fois ce moment passé, rien n'est plus important que de coincer le tueur. Et toute personne qui pourrait éventuellement savoir un truc qui pourrait éventuellement aider à le trouver devient une cible majeure, un salopard qu'il faut absolument serrer et essorer.

En l'occurrence, le salopard, c'était moi.

Le carnet de bal

Elle s'était attendue à des cauchemars, mais ils n'étaient pas venus. Ce qui l'inquiétait au plus haut point. Comment peut-on tuer un homme et ne pas en être hantée ? Malgré la promesse qu'elle s'était faite de l'arrêter vivant, Maria avait abattu le tueur en série. Comme la plupart des flics sur la colline, elle connaissait la réputation de Darian : celle d'un homme qui avait une douzaine de meurtres, flics et voyous, à son actif. Elle avait vite compris qu'il voulait la peau du tueur en série qui rôdait sur la Noosa, et elle comptait bien l'empêcher de le tuer.

Il ne l'avait pas fait. C'était elle.

Avait-elle eu le choix ? Elle s'était repassé la scène dans son esprit, comme une vidéo YouTube en boucle : le moment où il s'était échappé pour foncer vers la sombre forêt cachant une multitude de rivières et de criques.

« Stop ! avait-elle crié.

— Tire ! » avait ordonné Darian.

Et elle avait obéi. L'explosion écarlate dans son dos, du sang jaillissant comme une centaine de rubans d'une piñata, la narguait, silencieuse et au ralenti, chaque nuit. Mais il ne venait jamais la trouver dans son sommeil, il ne la traquait pas comme les victimes dont Darian lui avait parlé, comme l'avaient fait les six filles assassinées, celles qui avaient été enlevées et qui avaient commencé à s'insinuer dans ses rêves... jusqu'à ce qu'elle le tue et s'endorme, épuisée, pendant que Darian l'enterrait dans un trou humide.

Comment peut-on tuer un homme et ne pas en être hantée dans son sommeil ? Même si c'était un monstre. Comment, se demandait-elle à présent qu'elle marchait à l'aveuglette dans les rues de Surfers Paradise à 1 heure du matin, parmi des foules d'adolescents dans cette atmosphère de carnaval, avait-elle pu être manipulée au point d'appuyer sur la détente alors qu'elle avait été si résolue à ne pas le faire ?

Elle n'en avait parlé à personne, mais une semaine après, Isosceles –

Isosceles ! – lui avait envoyé un mail évoquant Charles Darwin. Dans un obscur passage de ses écrits, du genre que seuls les geeks comme Isosceles dénichaient, il racontait son expérience quand il était allé voir une vipère heurtante au zoo de Londres. Darwin savait qu'elle se trouvait derrière des vitres très épaisses et s'était mentalement préparé à ne montrer aucune émotion, notamment de la peur. Mais quand le reptile s'était jeté sur lui, il avait bondi en arrière de frayeur. Plus tard, il avait écrit : « Ma volonté et ma raison étaient impuissantes. »

Isosceles ne faisait aucun commentaire de ce passage, mais son intention était évidente : quand elle avait été confrontée à la fuite du tueur, sa volonté et sa raison avaient été impuissantes, comme pour Darwin. Maria avait accompli l'acte que jusqu'à cet instant elle abhorrait : elle avait tué un homme.

De la part d'Isosceles, il s'agissait sans doute d'une tentative de consolation afin de lui montrer que nos instincts primaires sont au-delà de notre contrôle, ou, en d'autres termes, qu'elle n'y pouvait rien. *Alors pourquoi flipper ?* C'était là, sans doute, son message. Si c'était le cas, ça n'avait pas marché... en fait, ça avait été encore pire. Si elle possédait enfoui en elle un instinct qui pouvait la conduire au meurtre, alors qui était-elle ?

Pas la personne qu'elle croyait être. Mais plutôt quelqu'un comme Darian Richards, un renégat habité par le complexe du héros qui ne respectait aucune règle et faisait ce qu'il lui plaisait quand ça lui plaisait ?

L'ordre donnait du sens à sa vie... Chaque matin, elle mettait son uniforme de travail pour représenter la justice. Elle était ambitieuse. Elle voulait grimper tout en haut, devenir chef. Mais, dans des moments comme celui-ci, loin de chez elle et en proie au chaos de savoir que son ami Johnston avait été assassiné – à cause d'elle –, plus rien ne semblait sûr.

Après avoir reçu l'appel, elle avait eu besoin de sortir, de quitter Darian et Blond Richard, et de marcher, seule, dans les rues.

« Ce n'est pas ta faute », lui avait dit Chris, le partenaire de Johnston.

Ce qui signifiait qu'il y avait pensé. Ce qui signifiait qu'il pensait que c'était bien sa faute. Comme elle-même le pensait ; en fait, elle n'était sûre que de ça.

Si je ne l'avais pas appelé, ne cessait-elle de se répéter. Si je ne l'avais pas appelé pour lui demander de s'occuper de ce qui semblait n'être que la disparition d'une adolescente, un petit service demandé à un collègue, à un ami ; si je n'avais pas composé son numéro, il serait chez lui avec sa femme et son gosse.

Elle l'avait tué – Maria en était certaine. Inutile de blâmer Darian. C'était elle. Elle l'avait tué.

D'abord, le tueur, Promise ; maintenant, le flic, Johnston. Qui était-elle, au juste ?

Johnston avait été retrouvé dans un fossé au bord du lac Serenity. C'était de l'autre côté de la Coombabah Reserve, pas très loin de là où l'océan ronge la terre, la criblant de criques et d'îles. Le lac Serenity était un de ces endroits où l'on construisait des maisons modernes et chères. Un vieux type qui habitait à quelques rues de là pataugeait dans le marécage à la recherche de sa pêche nocturne quand il avait trébuché. Au début, il avait cru que c'était un tronc, mais quand il avait enfoncé sa main sous l'eau pour l'écarter, il avait touché un truc charnu et mou.

Ce n'était qu'à deux kilomètres de l'endroit où Darian avait trouvé les mortes la veille au matin.

Darian n'allait pas l'attendre, elle l'avait su. Avant même de pénétrer dans son allée pour voir toutes les lumières éteintes, avant même de frapper à la porte, debout sur sa véranda avec les bruits de la rivière tout proches, ceux des vagues qui déferlaient sur la petite île étroite près de l'autre rive, avant de passer par une fenêtre et de s'introduire dans son garage pour découvrir qu'une de ses voitures n'était plus là, elle savait. Il était descendu sur la Gold Coast sans elle. Parce qu'il préférait travailler en solitaire, se disait-elle, mais au fond de son cœur, elle ne pouvait échapper au sentiment d'être, une fois encore, la dernière sur son carnet de bal. La fille qui n'avait trouvé personne pour l'accompagner au bal de fin d'études secondaires, la seule de la classe qui n'avait pas de petit ami, celle que les copines oubliaient d'inviter aux fêtes, celle qui restait en rade.

C'était pareil au travail. Elle était toujours à la périphérie, regardant les autres se rassembler autour d'un bureau pour échanger des blagues ou des histoires. Sa vie à la maison avec Casey, son amant, était géniale, mais il lui manquait quelque chose. Elle se savait séduisante, même si elle ne l'aurait jamais admis et s'angoissait en permanence à propos de ses formes, de ses cheveux, de son teint, de ses dents et, en gros, de tout le reste. Ce n'était pas ça. C'était une histoire de respect, et le fait de n'être désirée que par un seul homme.

C'était peut-être égoïste, vaniteux, une envie d'hubris. Peu importait ; elle avait toujours le sentiment d'être celle qu'on rate. Une seule fois, hormis les moments où Casey, son amant tourbillon, lui tournait autour, une seule fois dans sa vie donc, elle avait eu l'impression d'être désirée, nécessaire. Brièvement. Elle était à l'académie de police de Melbourne, apprenant les rudiments en compagnie de la fournée de débutants de l'année. Un jeune type la trouvait incroyable, brillante, talentueuse, et belle aussi. Il était ébloui

par son intelligence et la facilité avec laquelle elle réussissait les examens. Il lui disait, les fois où elle le laissait lui caresser les cheveux alors qu'ils étaient allongés côte à côte, qu'elle grimperait au sommet, tout en haut, qu'elle deviendrait ce qu'elle voudrait dans le monde de la police. Il s'appelait Johnston Connelly.

Cherchait-elle à expier maintenant qu'elle était responsable de la mort non pas d'un, mais de deux hommes ? Elle n'en savait rien, et alors qu'elle errait sans but dans les rues, ignorant la musique et la pression des gens, elle s'en moquait. Elle retrouverait la personne qui avait poignardé son collègue, qui lui avait tranché la gorge d'une oreille à l'autre et lui avait replié la tête en arrière comme à une marionnette. Cette fois, elle veillerait à ce que justice soit faite. La vraie, la seule qui vaille : selon la loi.

Pas la loi de Darian.

Cette fois, elle était plus maligne. Elle avait appris. Elle connaissait l'approche en douceur, elle savait se frayer son chemin à travers les preuves et arriver à la fin en commençant par le début. Elle était prête pour lui.

Son téléphone vibra.

« Où es-tu ? demanda Darian.

— Dehors. Je marche.

— Rentre. Tu t'offriras des remords plus tard. »

Elle raccrocha sans répondre et, après un moment de rage effrénée, fit demi-tour vers le motel.

Showtime

L y a eu tellement d'articles sensationnalistes à propos de l'esclavage sexuel, de ces pauvres innocentes qu'on enlève, qu'on enchaîne, qu'on drogue à l'héroïne ou pire encore, au point d'en faire des zombies catatoniques, avant de les expédier à de riches Européens ou à des Indiens milliardaires. C'est trop cliché. Je veux dire, d'accord, avec certains, ça se passe sans doute comme ça, mais avec la plupart d'entre nous, vendre le genre de filles qu'on vend est plutôt un business comme un autre, rien d'extraordinaire. Bon, il faut bien que je veille à ce qu'elles ne s'enfuient pas, mais je me montre vraiment gentille et sympa. Je m'occupe d'elles comme si c'étaient mes sœurs. Je leur explique que là où elles vont, elles seront traitées comme des princesses. Elles ne me croient pas, pas toutes en tout cas, pourtant c'est la vérité. Ma façon de travailler : j'aime avoir des retours et savoir qu'elles s'en sortent bien. L'autre truc, c'est que je suis assez difficile sur les clients. Si je n'ai pas déjà fait affaire avec quelqu'un, je m'assure qu'il dispose des moyens adéquats pour s'occuper d'elles. On ne peut pas vendre à n'importe qui. Je suis aussi assez exigeante sur le choix de mes produits. C'est comme n'importe quel fournisseur ; si la marchandise n'est pas de la meilleure qualité, votre réputation en souffre. C'est mauvais pour les affaires.

Non pas que ça compte vraiment, mais j'aime que mes filles me quittent avec une attitude positive. Je veux qu'elles soient excitées à l'idée d'aller dans leur nouvelle maison. Je veux qu'elles pensent aux bons côtés : elles vont vivre avec un homme qui les adore, au point qu'il a dépensé beaucoup, beaucoup d'argent pour elles. Je veux dire, c'est incroyable, non ? Un type qui donne autant d'argent pour vous ? Pourquoi ne veillerait-il pas sur vous, pourquoi ne vous traiterai-il pas comme une princesse ? Pourquoi ne voudriez-vous pas connaître une existence pareille ?

« Réfléchis à l'alternative, Tina. Tu te marieras jeune avec une espèce de minable qui ne tardera pas à te tromper. Tu auras un bébé,

tu perdras ton indépendance. Ce que je t'offre, c'est un cadeau. Une vie dorée pour le restant de tes jours. »

Tina n'écoute pas vraiment. Comme toutes les autres, elle ne capte pas. Elle pleure. Je suis venue dans sa chambre avec des pancakes que j'ai faits exprès pour elle, pour la réconforter, et elle ne les mange pas.

« S'il vous plaît. »

C'est tout ce qu'elle dit, entre ses larmes.

S'il vous plaît, laissez-moi partir. Ouais, ouais, j'ai déjà entendu ça, Tina. Franchement, ma chérie, reprends-toi. Tu ne vois pas tous ces pancakes ? Je suis en train de faire un gros effort pour essayer de t'aider.

« S'il vous plaît. »

Elle se répète.

Parfois, je sens ma colère qui monte et j'ai envie de les frapper, mais je me retiens toujours. J'ai fait un peu de méditation l'an dernier, j'arrive à me maîtriser. Respire profondément, Starlight, expire vraiment lentement. Laisse le calme entrer, concentre-toi.

Vous voyez maintenant ce que je veux dire sur ces clichés à propos des méchants marchands d'êtres humains ? C'est simple, ça ne se passe pas comme ça dans la vraie vie.

« Écoute, Tina, je tiens vraiment à ce que tu réfléchisses à ce que je suis en train de te dire. Tu es une très belle fille avec un avenir splendide devant toi...

— S'il vous plaît, laissez-moi partir. Je veux juste rentrer chez moi.

— ... qui n'est peut-être pas celui que tu envisageais, mais qui, crois-moi, sera bien meilleur. Tu seras riche, tu crouleras sous les cadeaux.

— S'il vous plaît, mes parents vous paieront. Ils vous donneront tout ce que vous voulez. »

Je pourrais leur écrire leurs répliques. Elles disent toutes ça.

« D'accord. Écoute, on va passer un marché, tu veux bien ? »

Maintenant, elle arrête de pleurer, maintenant, elle se redresse et me regarde avec espoir, comme si j'avais enfin recouvré la raison. Elle se dit qu'elle va peut-être pouvoir partir.

« Si ça ne te plaît pas, après une journée ou deux, alors tu pourras partir, rentrer chez toi. À condition de n'en parler à personne. Mais si tu le dis à quelqu'un, le marché ne tient plus. Qu'en penses-tu ? »

Elle hoche la tête. Elle me croit. Elles me croient toujours. La moindre brindille d'espoir et elles s'y accrochent. J'aime leur donner de l'espoir. C'est le déclic.

Au début, je ne me compliquais pas la vie comme ça. Je les shootais au Xanax, je les faisais parader devant les clients et je concluais la transaction... elles étaient tout juste conscientes pendant tout le

processus, et c'était seulement en arrivant à destination qu'elles se rendaient compte qu'elles avaient été vendues, qu'elles se trouvaient dans un autre pays ou dans un autre État d'Australie. Du coup, elles paniquaient complètement, imploraient leur nouveau propriétaire de les laisser partir, bla bla et bla...

Ça en arrivait au point où ça devenait un vrai problème. Au lieu de simplement s'amuser avec leur nouvelle princesse, de la couvrir de cadeaux, les mecs avaient une folle sur les bras. Quelques-unes de ces filles, au début, eh bien, elles se sont fait tuer. Elles étaient juste trop pénibles. C'était ma faute. J'accepte le reproche. Je n'avais pas vraiment réfléchi au service après-vente.

Donc, après avoir reçu quelques plaintes et remarques de clients qui voulaient savoir si je pouvais faire quelque chose pour éviter ce genre de crise, j'ai décidé de tout changer.

Maintenant, je leur dis tout, tout de suite, comme je l'ai fait avec Tina. Je leur raconte qu'elles vont avoir une nouvelle vie, une nouvelle maison. Je suis même très franche avec elles à propos de l'endroit où elles vont. Comme avec Tina, par exemple : je lui ai dit qu'elle allait vivre à Suva.

Bien sûr, il faut qu'elles soient au goût du client. On a une situation pénible, en ce moment, à devoir remplacer une fille. Mais je suis sûre que Tina va lui plaire. Sinon, c'est pas grave, je lui trouverai une autre jolie maison ailleurs. Il faut juste que je m'occupe de dénicher une deuxième fille à la place de l'autre morte. Ce serait déjà fait si je n'avais pas été interrompue par Darian. Il m'a un peu embrouillé la tête, cet homme. Il m'a plu. Il est cool. C'est cet ex-flic qui a fait les gros titres l'an dernier du côté de la Noosa, pendant la traque de ce tueur en série. Heureusement, j'avais donné quelques cachets à Tina pour la sonner avant qu'il arrive avec sa copine. Elle a bien dormi pendant deux ou trois heures, mais maintenant elle se réveille et les larmes commencent à sécher, ce qui est tant mieux parce que je veux qu'elle soit super-bandante pour le show.

J'espère bien qu'elle va être une bonne fille devant son nouveau propriétaire.

Qu'elle aille se faire foutre, cette conne, se disait Tina.

Pourquoi j'accepte qu'une meuf me donne des ordres ? Faut vraiment être débile.

Les effets du sédatif se dissipant, elle commençait à comprendre sa situation avec un peu plus de clarté. Cette malade veut me vendre à un immonde connard aux Fidji ? On nage en plein délire. D'abord, il faut que je me tire d'ici. C'est le Q1, merde, pas un pénitencier. J'entends les bruits de la plage, les voitures en bas dans la rue et même des gosses qui hurlent de rire. C'est pas possible. Me retrouver

prisonnière de cette espèce de folle. Non, c'est décidé. Je me barre.

En se réveillant, elle avait regardé Starlight lui libérer les poignets et les chevilles qui lui faisaient vraiment mal, l'avait écoutée lui expliquer qu'elle devait aller dans la salle de bains, prendre une douche, se sécher, puis se passer de l'huile sur tout le corps.

Et ensuite, revenir nue, « superbe et luisante pour ton nouvel homme ». Ben voyons. La pointe de rébellion avait émergé comme une pensée fugace, l'admission audacieuse qu'elle pouvait, peut-être, se rebeller. Puis, alors qu'elle était sous la douche, que la chaleur de l'eau l'enveloppait, celle-ci s'était raffermie, amplifiée. Elle n'avait pas d'ordres à recevoir d'une mêtèque qui avait à peine un ou deux ans de plus qu'elle. Merde.

Tina avait dix-huit ans et n'avait jamais quitté la maison ; deux jours plus tôt, elle n'avait même jamais franchi les limites de Coffs Harbour. Elle avait un petit copain là-bas, à Coffs, avec qui elle comptait se marier. Il s'appelait Aaron et venait tout juste d'être embauché comme apprenti sur un chantier. Elle voulait son premier gosse avant ses vingt et un ans. Tout le monde lui disait qu'elle était folle, qu'elle renonçait à la vie en se mariant si tôt, en fondant une famille si jeune. Ça la faisait sourire. « C'est ce que je veux. Le reste viendra plus tard. » Elle ne savait pas trop en quoi consistait ce reste, mais pour le moment, quand elle répondait ça à ses copines, ça semblait leur suffire. Elle avait eu un peu peur de partir sur la Gold Coast pour les *schoolies*, mais en même temps ça l'avait incroyablement excitée. Ça voulait dire la fin du lycée, ça voulait dire une semaine sans les parents, une semaine à faire la fête avec les copines, à aller dans des boîtes cools plutôt que dans les pubs ringards de son bled, à rigoler en parlant de leur dernière année et des profs, surtout ceux qu'elles avaient détestés.

Une semaine à donf.

Elle ne se serait jamais décidée sans ses copines ; elles s'étaient toutes empilées dans un bus Greyhound pour se taper le voyage qui durait une nuit entière par l'autoroute. Ça avait été vraiment génial ; un véritable sentiment de liberté. Ses meilleures amies étaient avec elle ; elles séjournaient toutes dans un appartement en location sur Runaway Bay. Ça devait être leur dernière semaine en groupe, en équipe ; la bande qui avait fait toute l'école ensemble avant qu'elles se séparent, que chacune prenne son chemin dans la vie. Une époque inoubliable.

Elle sortit de la douche, se sécha et se rhabilla. Cette salope allait se prendre une Coffs dans la gueule.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Tina était sortie de la salle de bains habillée comme quand elle y

était entrée. Je lui avais dit de rester nue. Je lui avais dit que je voulais voir son corps superbe huilé et luisant. Je lui avais dit qu'on voulait le montrer à son nouveau propriétaire. Je lui avais dit que je l'attendais. Je lui avais témoigné du respect et je lui avais même permis de se préparer toute seule.

« Je ne reste pas. »

Voilà ce qu'elle m'a répondu. Elle s'était arrêtée dans l'entrée du salon où je l'attendais, assise dans un des canapés. Celui-là même où M. Darian avait posé ses jolies fesses quelques heures plus tôt. J'avais ouvert mon ordinateur portable sur la table en verre et annoncé au client que sa nouvelle princesse n'allait pas tarder à faire le show pour lui. Je lui avais dit qu'elle était tout excitée.

J'étais la seule à blâmer. Dans ma hâte à trouver une remplaçante, j'avais oublié les étapes obligatoires. Je m'étais bêtement dit que Tina acceptait son sort alors qu'en fait il était nécessaire qu'elle tente de se rebeller, de s'échapper, d'implorer et même de marchander. Tous ces trucs qui leur prennent en général une semaine ou deux.

Néanmoins, je m'étais quand même préparée. Au cas où.

« Tina, nous en avons déjà parlé. Tu n'y peux rien, mon cœur. Je t'en prie, ne rends pas ça désagréable ou difficile.

— Vous êtes folle. Je pars. »

Et là-dessus, elle a traversé la pièce en direction de la porte. Bon, elle ignorait qu'elle était verrouillée et qu'elle ne pouvait donc pas sortir, mais il était temps que je reprenne le contrôle.

« Tina », dis-je pour attirer son attention.

Sans s'arrêter, elle a jeté un regard vers moi. Et là, elle s'est figée.

Je la braquais avec un flingue. Un très, très gros pistolet. Un Smith & Wesson Tanaka dont le canon fait environ dix-huit centimètres. Je m'en sers dans des occasions spéciales comme celle-ci. Je me suis levée en pointant l'arme vers son cœur.

Une seconde plus tôt, elle était pleine de morgue et de frime. Maintenant, elle fixait le trou du canon et elle devenait toute molle. C'est toujours pareil. Elles arrêtent toutes de jouer les braves quand une arme est braquée sur elles. Elles arrêtent même de penser à jouer les braves quand je sors mon Tanaka.

« Fallait-il vraiment que tu nous pousses à ça, petite idiote ?

— S'il vous plaît... »

C'est tout ce qu'elle trouvait à dire.

« Ta gueule, Tina. Et fous-toi à poil tout de suite. »

Elle a obéi. Je ne voulais pas me mettre en colère, mais je sentais la fureur qui gonflait en moi. J'ai essayé de prendre quelques longues inspirations, mais ça ne servait à rien.

« Magne-toi, pouffiasse. »

Elle s'est mise à sangloter. Des larmes et de la morve plein la

gueule.

« Couche-toi par terre, petite conne. »

Elle a obéi.

« Écarte les cuisses.

— Quuu... oi ? »

J'ai failli la frapper au visage avec le canon. Je me suis assise sur elle pour qu'elle ne puisse plus bouger et je l'ai saisie à la gorge avec ma main droite. Les doigts comme des serres, comme on me l'avait appris quand j'étais gosse, comme le faisaient certains mecs qui voulaient m'étrangler pendant qu'ils me baisaient. Je lui broyais vraiment la gorge, assez pour qu'elle croie qu'elle allait mourir.

« T'as pas intérêt à bouger », j'ai dit, les dents serrées.

J'étais vraiment en colère. Je voulais lui faire mal.

« Sens ça », j'ai dit en lui enfonçant le canon du Tanaka dans le vagin.

Jusqu'au fond.

« Tu imagines, Tina, ce qui va se passer si j'appuie sur la détente ? »

Elle n'a pas répondu. Elles ne le font jamais.

Maintenant, elle avait peur, mais ça ne suffisait pas. Il me fallait un contrôle absolu, une fille qui m'obéirait comme une machine. Pas une fille qui pensait pouvoir se barrer. En fait, j'avais besoin d'une fille qui *ne pensait pas du tout*.

J'ai poussé le canon encore plus loin en me penchant tout près de son visage.

« Tu es vierge, Tina ?

— Non. »

Je l'entendais à peine. Elle pleurait beaucoup. Elles pleurent toutes. Mais c'est assez facile de faire la différence entre un oui et un non rien qu'à leur façon de bouger.

« Alors, tu sais baiser, hein ? »

Elle ne voyait pas de quoi je parlais. Je crois qu'elle avait encore plus peur que je l'étrangle pour de bon, sauf que je n'étais pas certaine de pouvoir y arriver. Il faut quand même une sacrée pression pour tuer quelqu'un comme ça, et même si je suis forte et que j'ai fait un peu d'arts martiaux, je n'étais pas sûre d'en être capable. Pas d'une seule main, en tout cas.

« Baise-le, Tina. Baise le flingue », dis-je en l'enfonçant et en le retirant un peu.

Elle a paru horrifiée, mais elle a fait ce que je lui demandais ; elle a bougé son cul comme si elle se tapait un mec. J'ai choisi ce pistolet à cause de sa taille et de sa largeur. Je me demande si, chez Smith & Wesson, ils ont jamais pensé que leur truc était vraiment un gode idéal.

Je sais ce que ça fait. Il y a quelque chose dans le métal si dur du

canon qui fout vraiment la trouille. Mais laissez-moi vous dire, le pire c'est de savoir qu'il y a un trou au bout et que c'est pas du sperme qui va gicler, mais une balle qui va vous crever les parois du vagin, vous exploser les tripes et tout le reste. Ce que vous vous demandez, c'est si vous allez mourir sur le coup – vous vous imaginez que non, même si je crois, pour raisonner de façon scientifique, que c'est probablement ce qui se passe. Après tout, la balle jaillit avec une telle force et une telle vitesse qu'elle éclate tout, tout de suite. Ce que vous vous dites, c'est à quel point un vagin forme un étui parfait pour le canon d'un pistolet et vous vous demandez aussi si, après qu'elle vous a perforée là en bas, la balle va continuer son voyage dans votre corps pour ressortir par le sommet du crâne.

Je ne sais pas. Un jour, j'aimerais bien tenter l'expérience et voir ce qui se passe. Je n'ai jamais appuyé sur la détente ; si vraiment je devais le faire, j'utiliserais un pistolet à air comprimé avec une balle en glace. C'est un mec complètement taré qui m'a parlé de cette méthode quand j'avais treize ans dans la favela. Il disait qu'il avait trouvé ça dans un livre qui s'appelle *Les Mille et Une Nuits*.

Se faire violer par le canon d'un flingue, je vous garantis que ça vous fait passer toute envie de rébellion. Je l'ai niquée pendant à peu près cinq minutes tout en l'étrangeant. Après ça, Tina était plutôt inerte. Sans vie. Exactement comme je voulais qu'elle soit.

Je me suis relevée en lui mettant le flingue devant le nez.

« Maintenant, tu vas faire ce que je dis ? »

Elle a hoché la tête.

« Bien. C'est vraiment bien, Tina. Parce qu'on a pris du retard. Il va falloir que tu souries. Il est important que tu fasses bonne impression. Tu peux faire ça pour moi, Tina ? »

Elle a encore hoché la tête. Bien. C'était en train de marcher. Maintenant, elle allait m'obéir. Tout à l'heure, je lui referai des pancakes, je lui dirai à quel point elle est canon et quelle belle vie l'attend, qu'il ne faut pas avoir peur du changement, que n'importe quel projet peut changer du jour au lendemain et qu'il suffit juste de s'adapter.

Mais, avant ça, j'ai envie de voir Darian, le sauveur. Je vais organiser la représentation avec la petite Tina pour son nouveau propriétaire, m'assurer qu'il est ravi, et, surtout, qu'il veut la prendre, et puis je la mettrai à nouveau au lit pour un bon gros dodo avant d'inviter le héros ici.

Et je le baiserais dans l'autre chambre à coucher, juste à côté de la princesse endormie.

Une nuit entre mille

Lil était près de 4 heures du matin. Je n'avais pas dormi, pas à cause du vacarme ambiant – la procession de voitures en bas sur le boulevard, l'incessant défilé de gamins, tous soûls et rentrant en titubant et en brailant, la fureur des sirènes, et les chansons déferlant de chaque balcon du motel au-dessous, au-dessus et autour de nous –, mais parce que je n'ai pas l'habitude de dormir avec quelqu'un d'autre dans ma chambre. Maria s'était écroulée depuis deux heures environ, épuisée ; un mélange d'être debout depuis si longtemps et de chagrin et d'angoisse après avoir appris la mort de son collègue à qui on avait quasiment tranché la tête. Elle se sentait responsable. Moi aussi. La culpabilité était en train de la remplir, de prendre toute la place en elle, de forcer sur ses os et sa carcasse au point de lui faire mal. Pas moi. La culpabilité, c'est pas mon truc.

Cela faisait près de vingt-quatre heures que Maria m'avait appelé pour me dire que Johnston avait disparu. Une vingtaine d'heures que j'étais arrivé sur la Gold Coast. Dix-huit que j'avais découvert les deux filles. Seize depuis que j'avais trouvé cette tache de sang dans l'appartement d'Ida. Trois depuis que nous avions officiellement appris que l'officier Johnston Connelly était mort, victime d'un homicide.

Les flics, et surtout mon vieux pote Dane Harper, devaient être à ma recherche. Dieu merci, la Studebaker rouge était garée dans un parking souterrain à quelque distance du motel. Contrairement à Isosceles qui pouvait tracer n'importe quel portable vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, les flics devaient d'abord se procurer l'autorisation d'un juge, passer par les canaux officiels. Ils ignoraient où j'étais et n'avaient aucun moyen de me repérer, du moins pendant un jour ou deux. Au pire, je pouvais aussi disparaître des radars.

Le meurtre d'un flic, c'est du lourd, et jusqu'à il y a deux ans, j'aurais tout donné pour coincer le tueur. À présent, j'étais en train de cacher des informations importantes à la police : le sang que j'avais trouvé dans l'appartement d'Ida, ce que j'avais vu dans la maison de

Burleigh et l'identité de son petit ami, Estefan.

Je ne comptais pas contacter les autorités. J'allais rester discret et continuer mes recherches. À ma façon.

Je regardai Maria dans l'autre lit. Si elle faisait de mauvais rêves, ça ne se voyait pas ; elle semblait sereine, calme, comme si elle flottait sur un lit de murmures. J'ai dormi avec des filles qui ronflaient, des filles qui se tortillaient, des filles qui se débattaient toutes griffes dehors contre ce qui devait être des cauchemars, les traits déformés par la terreur suscitée par les fantômes tapis dans les recoins sombres de leur esprit ; Maria dormait paisiblement, enveloppée de douceur, comme si les tourments de la veille s'étaient dissipés dans une brume lointaine.

Le silence régnait, maintenant. La cacophonie adolescente avait lentement commencé à décroître vers 3 heures du matin. À 3 heures et demie, les derniers échos de Kanye West sur notre gauche et de Michael Franti sur notre droite s'étaient éteints. Même la rue en bas était calme. Ça faisait bien une heure que je n'avais pas entendu de sirène.

Et plus d'un an que je n'avais pas senti la pression d'un corps de femme contre le mien.

Repoussant cette pensée et m'interdisant de voir Maria, je suis sorti du lit. J'ai allumé la lampe de chevet que j'ai braquée vers le mur recouvert par l'histoire, la géographie et les personnages de ma traque de la fille disparue, désormais devenue un voyage en compagnie de trois morts.

Isosceles nous avait envoyé les noms des deux filles retrouvées dans l'eau. Hannah Wendt, vingt ans, de Norvège, qui faisait des études d'ingénieur à la Griffith University ; elle vivait en cité U, sur le campus. Allegra Michaels, dix-neuf ans, d'Italie, étudiante en journalisme dans la même université. Des noms que j'ai reconnus : ils figuraient sur la liste trouvée sous l'ordi d'Ida.

J'étais sur leurs pages Facebook, passant sans cesse de Hannah à Allegra. La nouvelle de leur mort avait fuité ; des amis commençaient à manifester leur chagrin. Leurs vies émergeaient sous mes yeux ; j'aurais préféré qu'elles ne le fassent pas. J'aurais voulu pouvoir ne plus regarder l'écran.

Hannah aimait le ski et avait écrit sur l'ironie de se retrouver sous le soleil de la Gold Coast. Des amis lui ayant suggéré d'apprendre le surf, elle avait gaiement suivi leur conseil. Elle avait un petit ami, Ethan. Rencontré au Swingin' Safari où il était serveur, spécialisé en cocktails à base de martinis. Nombre de messages essayaient de le reconforter.

Je cliquai sur la page d'Ethan. Comme mes deux mortes et tant d'autres du même âge, il ne l'avait pas rendue privée. Elle était là, offerte à tous les regards. Depuis le début de la soirée, ses amis y

laissaient des mots exprimant leur incrédulité, leur choc et leur compassion ; j'ai scrollé plus bas, avant ces derniers posts, vers ceux qu'Ethan envoyait à Hannah. Lui demandant pourquoi elle n'était pas venue chez lui. Où était-elle ? Est-ce qu'elle allait bien ? Et puis, un autre message adressé à tous ses amis : quelqu'un avait-il vu Hannah ?

Selon son petit ami, elle avait disparu depuis plus d'une semaine, pourtant elle avait continué à mettre sa page à jour. Des trucs banals ; elle allait à la plage ; non, mais vous avez vu ce chien, il est trop mignon.

Aussi bien Hannah qu'Allegra avaient continué à ajouter des posts jusqu'à la nuit précédant l'appel d'Ida. *Il y a tant de corps. Vous seul pouvez m'aider.*

Leurs noms avaient rejoint la liste que j'avais donnée à Blond Richard. Il allait commencer à frapper aux portes à 6 heures du matin. À une heure pareille, peu seraient réveillés, mais c'était la garantie qu'on l'écouterait avec attention. Le début d'un processus lent et méticuleux consistant à demander à chacun des contacts sur cette liste ce qu'il savait à propos d'Ida et d'Estefan, s'il les avait vus, où ils pourraient se planquer et qui, avec un peu de chance, nous fournirait une piste.

Dans le même temps, les flics étaient à ma recherche. Ils devaient aussi être en train de procéder à l'analyse de la scène de crime et du cadavre, mais toute cette histoire avait commencé par un coup de téléphone qui m'était adressé. J'étais *leur* plus grosse piste. Me faire parler, me faire dire tout ce que je savais – et j'en savais beaucoup plus qu'eux – était leur absolue priorité. Pour le moment, ils ignoraient où me trouver et je comptais bien que cela continue ainsi.

Ils allaient harceler Maria. Même s'ils ignoraient encore qu'elle et moi partagions une chambre d'hôtel située à une centaine de mètres d'un de leurs bunkers, ils n'allaient pas tarder à l'appeler.

Avant de s'écrouler, elle m'avait dit qu'ils n'obtiendraient rien d'elle. À condition que je l'accompagne présenter nos condoléances à la veuve de Johnston, une certaine Cathy. Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté.

Mon téléphone vibra. Un texto.
envie de venir
demandait Starlight.
Je suis sorti sans réveiller Maria.

« La loi, c'est moi »

Le couloir du quatrième étage du motel était silencieux, la moquette inondée de gnôle. Un adolescent se tenait près de la dernière marche de l'escalier. Quand je l'ai écarté, il est tombé. Ça a fait *splash* quand il s'est enfoncé dans ce marécage poilu. Heureusement, il était sur le dos, sinon il se serait noyé.

Je suis descendu dans le hall. Le rat avait filé, un autre occupait la réception. Il m'a regardé avec un air assez débile, se demandant sans doute ce que je foutais debout à une heure pareille ou alors s'imaginant que j'étais un *toolie* en route pour se taper une fille en rade quelque part. Un fléau habituel pendant les *schoolies* ; j'avais déjà repéré quelques vieux types assez glauques qui traînaient et mataient des gamines. Des mecs sans honte.

Depuis l'entrée du motel, je voyais le Q1. Il était assez proche pour y aller à pied. Je ne sais pas pourquoi on s'était emmerdés à prendre la voiture hier soir. J'ai traversé la rue pour m'engager dans une ruelle. Elle était déserte, à l'exception de deux employés municipaux qui faisaient le ménage, ramassant les canettes de bière et autres résidus de la fête. D'ici quelques heures, dès l'ouverture des pubs, les masses juvéniles reviendraient leur donner du boulot.

J'ai atteint le boulevard qui longe l'océan. Le Q1 me toisait sur ma droite. J'ai emprunté le large trottoir près de la plage. L'aube venait en douce. Les rayons du soleil encore caché léchaient l'horizon, teintaient l'eau d'une clarté blafarde. Des gosses jonchaient le sable comme autant de cadavres.

Je n'arrivais pas à me sortir de la tête les images joyeuses de Hannah et d'Allegra ; l'histoire heureuse de leurs vies sur la Gold Coast, si loin de chez elles ; les photos avec leurs amis. Le dernier post que j'avais lu avant de me déconnecter parlait de leurs obsèques. Un débat avait commencé à émerger : devaient-elles avoir lieu ici où elles avaient passé les deux dernières années de leur existence et où elles avaient été assassinées, ou bien dans leur pays d'origine, en Norvège et en Italie ? C'était un débat inutile. Elles étaient mortes. Coincer leur

assassin était tout ce qu'il restait à faire.

J'étais venu avec l'intention de retrouver une fille disparue. Point barre. C'était en train de changer. Je sentais monter en moi le grondement familial, ce mélange de colère et de détermination, l'envie de trouver le tueur pour le tuer moi-même.

Pas exactement mon meilleur trait de caractère.

Je ne vais plus aux obsèques. À mes premières, j'avais huit ans. Une tante. Elle s'appelait Dora, ou peut-être bien Doreen. La sœur de mon père. Je ne crois pas qu'il l'aimait beaucoup, mais il m'avait néanmoins traîné à ses funérailles. On avait traversé en bagnole trois montagnes déprimantes : Disappointment, Despair et Misery, le long de la Western Highway, jusqu'à une ville nommée Ararat, où il m'avait amené dans une vieille église en basalte, surchauffée et étouffante. La région était dévastée par des incendies de forêt. Les feux dévalaient des Grampians, une chaîne montagneuse, et je me souviens encore de l'odeur d'eucalyptus brûlé.

Des gens dont je suppose qu'ils étaient des parents me tapotaient la tête entre sanglots et flots de larmes. Mon père ne montrait pas la moindre émotion, mais il m'a obligé à rester debout et à chanter les cantiques avant de me conduire, au sein d'une longue procession de voitures bon marché, toutes avec les phares allumés pour traverser les nappes de fumée noire en raison des feux à la lisière de la ville, jusqu'au cimetière où elle allait reposer. Je lui ai demandé si sa sœur irait au paradis ; il m'a répondu que le paradis n'existait pas.

Mes dernières funérailles étaient pour un flic, censé avoir été abattu en accomplissant son devoir. Le sergent-chef Aldous O'Reilly a été traité comme un héros par ses collègues de Melbourne. Aldous avait été flic toute sa vie. En poste à Northcote, au fin fond d'une des nombreuses banlieues de la ville, il était très respecté. La vieille école. On racontait aux débutants qu'Aldous était une université de police à lui tout seul. On en apprenait plus avec lui qu'en dix ans avec une flopée d'instructeurs. Pour moi, c'était irrésistible. J'ai demandé mon transfert à Northcote.

C'était vrai qu'Aldous était de la vieille école. Si vieille qu'il faisait lui-même sa loi parce que ça l'emmerdait d'apprendre le Code pénal, ce truc qui de toute façon change tout le temps. Ce qui lui valait le statut de légende auprès des jeunes comme moi, chose qu'il appréciait sans trop de modération. Dès mon deuxième jour, il m'a expliqué sa version de la vie policière.

« Viens ici, petit », m'a-t-il dit.

Il m'a entraîné dans un couloir sombre qui donnait dans une cour à l'arrière du poste de police où quelques cellules avaient été construites à la fin du ^{xix}e siècle. Depuis, on les avait fortifiées avec des parpaings.

À l'intérieur de l'une d'elles se trouvait un gamin terrifié. Il avait peut-être dix-huit ans. Aldous a ouvert la lourde porte à barreaux et est entré, me faisant signe de le suivre.

« Je te présente Dennis, dit-il, tandis que Dennis se tassait contre la paroi du fond. Dennis aime pénétrer chez les gens par effraction, pas vrai, Dennis ? »

Le gosse n'a pas répondu. Il essayait de se métamorphoser en parpaing.

« Dennis et moi, on a eu quelques conversations par le passé, à propos des inconvénients de son attitude, pas vrai, Dennis ? »

Le gosse n'a rien dit, mais son regard est passé du vieux flic menaçant à moi.

Au secours, disait ce regard.

Mais que pouvais-je faire ? J'étais là pour apprendre. Observer, écouter et apprendre. Mieux que dix ans avec des instructeurs chevronnés.

« Mais Dennis n'a pas l'air de comprendre. Pas vrai, Dennis ? »

Aldous s'est avancé vers lui, serrant un gros poing plein de muscles et d'os. Il était tôt dans la matinée et le soleil pénétrait à peine dans la cellule. Un mince rayon piquait les pieds nus du garçon.

« Alors, l'objet de l'exercice d'aujourd'hui, Darian, c'est de trouver un moyen pour que le jeune Dennis ici présent comprenne enfin... »

Il s'est tourné vers moi.

« ... Tu es un garçon brillant, ambitieux. T'as pas une idée ? »

L'atmosphère devenait assez tendue. Le gosse se repliait sur lui-même, sachant que les coups n'allaient pas tarder. À chaque petit tremblement d'anticipation du gamin répondaient un grognement, un frémissement de muscles, un rictus d'Aldous.

Je n'ai rien dit. Je m'étais mis à transpirer, moi aussi. Si c'était un premier examen, je ne l'appréciais pas ; je me disais que j'allais le foirer en beauté.

« Eh bien, moi oui, dit Aldous. J'ai une idée. Laisse-moi te l'expliquer : on va fracasser la tête de ce petit con, lui ouvrir le crâne en deux pour voir si on pourrait pas traverser l'épais mur de sa stupidité pour enfoncer le message dans son cerveau grillé. Qu'est-ce que t'en penses, Richards ? Tu trouves pas que c'est une bonne idée ? »

Le gosse s'était mis à gémir. C'était un récidiviste. Il avait une trentaine de cambriolages à son actif. Il n'irait nulle part dans la vie sauf dans de nombreuses cellules de prison, avec quelques retours occasionnels dans un monde sans barreaux où il démolirait une porte ou une fenêtre pour piquer une télé ou un autre truc tout aussi trivial avant de se faire ramasser et renvoyer chez lui, à son vrai domicile, dans un centre de détention quelconque. C'était un minable sans espoir, mais il ne méritait pas d'être brutalisé par un flic qui savait

déjà tout ça.

« Je ne suis pas sûr, monsieur », dis-je.

J'aurais aussi bien pu lui dire que j'avais baisé sa sœur au petit déjeuner et sa mère au déjeuner.

« T'es pas sûr, Richards ? Ben, moi, si. Moi, je suis sûr. Parce que rien d'autre ne fonctionne avec des ordures pareilles. Elles en ont rien à branler des gens comme nous, des gens normaux. Elles en font qu'à leur tête. Pas vrai, Dennis ? Donc, de temps à autre, il faut s'en occuper de leur tête, y enfoncer que ça ne se passe pas comme ça. T'as déjà essayé de parler à une ordure pareille ? Oublie. Je l'ai fait. Pas vrai que je l'ai fait, espèce de sale petit con ? Est-ce que tu m'as écouté ? Non, bien sûr que non. Alors, qu'est-ce qui reste, Richards ? Dis-moi. Qu'est-ce qui reste ? »

Que pouvais-je dire ? Je n'ai rien dit.

« Fracasse-lui la tronche, ordonna-t-il.

— Quoi ?

— T'as entendu.

— Je ne peux pas faire ça.

— Si, tu peux. Approche-toi du petit con, prends sa tête entre tes mains et écrase-la, éclate-la contre ces parpaings.

— C'est illégal, monsieur.

— M'emmerde pas, petit. Tu veux être policier ? Alors obéis. La loi, c'est moi. »

Il y a un test psychologique qui a été interdit dans les années 1970. L'expérience de Milgram. Il en a existé plusieurs variantes. En gros, une personne s'assoit devant une machine avec des manettes graduées de un à dix. Au-dessus de la machine, un écran montre une vidéo prise dans une pièce voisine, où un acteur – détail qu'ignore le sujet de l'expérience – est attaché à une chaise. L'instructeur, celui qui conduit les opérations, pose des questions à l'acteur. Si la réponse est fausse, il demande à la personne devant la machine d'actionner une manette. Chacune représente un niveau de voltage d'électricité. La première provoque un petit choc. La dixième, la mort. La personne assise devant la machine sait que le dix signifie une électrocution fatale. Que plus elle choisit un chiffre important, plus grande est la souffrance infligée à la personne de l'autre côté du mur.

Le marché était que l'acteur donnait délibérément des réponses fausses et que l'instructeur disait au malheureux posté aux manettes d'administrer la punition adéquate. Plus ils approchaient du dix, plus les sujets de l'expérience manifestaient des signes d'agitation, conscients du supplice qu'ils étaient en train de faire subir. Des cris et des hurlements étaient ajoutés pour assurer la dramaturgie. Quand la personne aux manettes commençait à protester, le boulot de

l'instructeur était de l'intimider de telle sorte que le sujet aille éventuellement jusqu'à dix et tue celui ou celle qui se trouvait dans l'autre pièce.

L'expérience a formidablement réussi. À peu près tout le monde protestait, s'exaspérait, pleurait et maudissait l'instructeur, essayant désespérément de ne pas aller jusqu'à dix et de ne pas provoquer la mort de quelqu'un parce qu'il donnait de mauvaises réponses.

Mais la plupart le faisaient.

Alors que j'étais dans cette cellule avec Aldous qui m'ordonnait avec fureur d'éclater la tête de ce gosse contre le mur, j'ai repensé à cette expérience. Je la connaissais parce que j'avais eu une brève liaison avec Jacinta, étudiante en psychologie à La Trobe University. Elle était rentrée un soir, choquée et horrifiée parce que, obéissant à l'instructeur, elle avait elle-même infligé une douleur extrême à un autre étudiant lors d'une expérience en classe dans l'après-midi.

Je l'avais consolée, mais elle savait désormais, et pour le restant de ses jours, qu'elle avait ça en elle.

« Putain, fais-le », ordonna Aldous.

Et je l'ai fait. Je me suis avancé, j'ai pris le gosse par les cheveux et je lui ai éclaté la tempe contre le mur. Du sang a suinté entre mes doigts, il est devenu tout mou et s'est écroulé à mes pieds.

« Bien, mon garçon », dit Aldous, satisfait.

Comment je me sentais ? Génial. J'avais réussi. J'étais un dur, un vrai. Un type en qui on pouvait avoir confiance. J'avais passé le test, appris une leçon. J'étais l'un d'entre eux.

Bien des années plus tard, cependant, j'ai tenu tête à Aldous. C'est le premier type que j'ai tué, et ses funérailles les dernières auxquelles j'aie jamais assisté.

Il était tout juste 5 heures du matin et je me tenais devant le Q1. J'ai pressé le bouton de l'appartement de Starlight.

La porte s'est ouverte aussitôt.

La fin du monde

Carlos trouvait la vie injuste. Il avait passé la nuit dans plusieurs bars, à boire de la bière et de la téquila, à jouer au billard et à mater les *schoolies* qui se bourraient consciencieusement la gueule. Il comptait rester dans celui-ci jusqu'à la fermeture à l'aube, mais sur une impulsion, il avait décidé de suivre une fille, une blonde avec une robe jaune aussi courte que ses jambes étaient longues. Il l'avait beaucoup regardée ; il était en train de tomber amoureux. Il avait eu envie d'aller lui parler, mais dans son état et avec son anglais simpliste, il savait que les mots qui sortiraient de sa bouche seraient tout pâteux. Pas cool.

Donc, quand elle se leva, il en fit autant. Il était comme ça ; il aimait suivre ses impulsions.

Elle quittait le bar. Seule. Ce qui était inhabituel. La plupart des *schoolies* se promenaient en meutes, comme les gangs là-bas dans la favela. Chancelant, il faillit renverser une table. Les types se mirent à gueuler parce que leurs bières étaient par terre. À ce moment-là, la blonde descendait déjà les marches qui menaient dehors dans la rue où elle risquait de se perdre dans la foule. Il dut presque courir.

Dehors, il faisait chaud et le monde tanguait. Il avait beaucoup bu, et rester derrière la robe jaune n'était pas si simple. Il gardait les yeux fixés sur ses fesses, juste là où le tissu s'arrêtait et où les cuisses commençaient. Elle marchait assez vite. Il avait envie de dégueuler ; trop de bières, pas assez de téquila. De temps à autre, il heurtait quelqu'un, mais il ne perdait jamais l'équilibre, ne tombait jamais. Le cul jaune qui s'éloignait était son repère. Rester concentré sur lui, ne pas se laisser distancer, ne pas dévier de son chemin. Si la démarche de Carlos était mal assurée, son regard était dur et précis.

Dans le bar, il l'avait regardée en pensant aux filles dans la maison. Il ne cessait de revoir le moment où il avait sorti son couteau, un long et mince couteau tranchant, pour les planter, les saigner, l'une après l'autre. Il avait appris ça à l'âge de seize ans. Un des membres du gang lui avait montré. Ça faisait partie du rituel d'initiation. Il aimait bien

faire ça à ses filles – voir l'énergie quitter leurs yeux.

Il était en colère contre sa sœur. Elle lui avait crié dessus, l'avait traité d'idiot. Avant de lui donner des ordres. Elle lui avait dit de quitter la maison de Burleigh, d'y laisser son téléphone et de faire le mort. Où ça ? Comment ça ? Il n'avait nulle part où aller. Tous les hôtels étaient complets. Elle voulait qu'il dorme sur la plage ? Et puis, sur le coup de 3 heures du matin, il avait voulu retirer de l'argent à un distributeur, mais sa carte avait été refusée. Toutes ses cartes avaient été refusées. C'était elle. Elle lui avait ouvert ses comptes en banque, elle avait tout organisé pour lui ici et maintenant, elle le punissait. Elle lui coupait les vivres, le rendait dépendant. Il avait besoin de sa liberté. De frapper quand il en avait envie. Plus il pensait à ses cartes refusées, plus la rage montait. Il continuait à fixer la fille en jaune qui fendait la foule de gosses, qui marchait d'un air déterminé alors qu'elle arrivait sur le boulevard qui longeait la plage. Bien, pensa-t-il, elle s'éloigne de la foule, elle se dirige vers les coins sombres, moins fréquentés.

Sa colère commençait à trouver un but : la fille en jaune, il allait la planter, la saigner, l'ouvrir en deux. Et après, il irait faire un tour dans le bel appartement de sa petite sœur là-haut au soixante-dixième.

Toute sa vie, elle l'avait commandé. Ses parents, il ne s'en souvenait pas, ou si peu. Il se rappelait le visage de son père, vu de côté. Par en bas. La vision d'un gosse qui regarde vers le haut. Mais son père, lui, ne le regardait jamais. Carlos n'avait aucun souvenir, absolument aucun, des yeux de son père. Ni de sa bouche. Juste des rebords plissés de ses lèvres. Vus d'en bas, loin en bas. Le vieux était mort peu après la naissance de sa petite sœur ; Carlos devait avoir quatre ans, cinq peut-être. Il ne se rappelait pas. Ses premiers souvenirs étaient ceux d'une maison vide et d'un bébé qui hurlait. En fait, son vrai premier souvenir, c'était qu'il avait faim. Sans trop savoir comment, il se retrouvait là dans cette maison vide avec sa petite sœur qui chialait. Il s'était dit qu'elle devait avoir faim, elle aussi. Il était sorti dans la rue pour demander de quoi manger aux passants. Ils lui avaient donné quelque chose. La favela est un endroit amical et aimant quand vous êtes très petit. C'est après, quand vous grandissez, que ça change.

Il ne savait pas comment ses parents étaient morts. Les gens disaient que ça avait un rapport avec les gangs et les luttes incessantes à propos de la drogue. Peut-être. Il s'en moquait. Ils n'étaient pas là, c'est tout. Il ne se souvenait même pas de sa mère. Il n'y avait pas de photos, donc il s'imaginait qu'elle ressemblait à Pamela Anderson, qui était la femme ultime pour tous les mecs à l'époque.

Ça aurait dû être lui ; il était l'homme. Mais sa petite sœur avait pris le dessus et s'était mise à le commander. Elle était maligne, et Carlos avait fini par comprendre que s'il existait la moindre chance de se

barrer d'ici, de connaître un autre monde, un monde où il ferait ce qu'il voudrait, où il gagnerait un tas de fric et vivrait sans peur, un monde où il serait un dur et où les gens se souviendraient de lui, alors il fallait l'écouter. Elle avait toujours dit qu'elle quitterait la favela.

Maintenant, il était en sécurité dans ce nouveau monde et les gens levaient les yeux vers lui, ils se souvenaient de lui, comme ça allait bientôt être le cas avec la fille en jaune, comme avec les deux autres qu'il avait laissées flotter dans l'eau il y a deux jours, comme avec le flic qui était apparu au milieu de la nuit en disant : « Hé, t'es qui, toi ? », comme avec Ida et, bientôt, comme avec sa sœur.

« Hé, t'es qui, toi ? avait demandé le flic.

— Je suis Carlos et je suis la fin du monde. »

La fille en jaune avait l'impression qu'on la suivait. À mesure qu'elle s'éloignait du bruit et des délires de Surfers en direction de l'appartement avec vue sur l'océan qu'elle avait loué avec sa meilleure amie, à environ un kilomètre du centre, dans une partie plus tranquille et moins fréquentée sur la promenade, elle entendait de plus en plus distinctement les pas dans son dos. Des pas lents, réguliers, qui restaient derrière elle.

Elle se retourna. Un mec qui ressemblait à cette star latino, celle qui avait joué *Zorro*, approchait. Sexy. Soûl. Souriant. Il était pas dans le bar qu'elle venait de quitter ? C'était pas lui qui n'arrêtait pas de la regarder ? Ouais, c'était lui.

Elle s'appelait Margaret et elle avait dix-sept ans. Elle vivait à Brisbane et voulait devenir vétérinaire pour soigner les chevaux. Le mec était tout près. Il sentait l'alcool.

Il s'arrêta pour la fixer avec un immense sourire. De près, il n'était pas si sexy. Il était flippant.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Margaret.

— Salut. Je suis Carlos et je suis la fin du monde. »

La grenouille et le scorpion

Elle s'était habillée pour l'occasion : une mince chemise rose qui lui couvrait à peine la chatte. Les quatre boutons du milieu étaient boutonnés, les autres ouverts. Rien dessous. La chemise flottait et en révélait beaucoup, mais pas tout. Une provocation en coton. J'ai repensé aux paroles de Dylan à propos du type dans un bar topless qui avait dû détourner les yeux quand la fille s'était penchée pour lui refaire ses lacets. Sa tenue était conçue pour un effet maximal ; m'obliger à détourner les yeux pour éviter de voir ses seins ou entre ses jambes et, en même temps, m'obliger à regarder ses seins ou entre ses jambes. C'était censé me désarçonner, me désarmer.

« Salut, dit-elle, à la porte. Je me demandais si vous viendriez.

— Pourquoi ça ? »

Elle ouvrit davantage pour me faire entrer.

L'endroit n'avait pas changé, mais il en émanait quelque chose de différent. Les vibrations, c'est pas trop mon truc, mais on sent quand une pièce a une odeur sinistre. À moins que ce ne soit la personne qui y vive. Je l'observai attentivement. Elle semblait soûle. Ses yeux étaient très ouverts, planants. Elle souriait comme si elle cachait un secret.

« Flirter avec le diable, répondit-elle.

— Le diable ? C'est ce que vous êtes ?

— Peut-être. »

Elle se pencha vers moi pour déposer un léger baiser sur ma joue. Presser son corps contre le mien, une fraction de seconde.

« Alors, qu'avez-vous fait ce soir ? s'enquit-elle en se dirigeant vers l'espace cuisine ouvert sur le salon.

— J'ai recherché ma disparue et je me suis lancé à la poursuite de la personne qui a tué ces deux filles hier.

— Celles retrouvées à Coombabah ? Qui flottaient dans l'eau ?

— Celles-là mêmes. Elles fréquentaient la même université que votre frère ; je me demande s'il les connaissait. »

Elle haussa les épaules.

« Vous buvez ? » fit-elle en brandissant une bouteille de vodka.

Elle était presque vide.

« Du café noir.

— Accompagnez-moi, dit-elle en sortant deux verres qu'elle posa sur le comptoir.

— Je ne bois pas.

— Allez, juste pour rigoler un peu. »

Elle versa la vodka dans les deux verres.

Je n'ai pas répondu. J'étais en train d'examiner la pièce. Le tissu du canapé était chiffonné et le tapis avait été déplacé depuis ma dernière venue ici. Il flottait une odeur d'encens, ou peut-être d'une de ces chandelles parfumées.

« Et vous ? demandai-je. Que s'est-il passé pour vous ici ces dernières heures ?

— Pas grand-chose », répondit-elle en venant vers moi avec les verres.

Secs, sans glace. Un autre bouton de sa chemise s'était ouvert. Quand elle me tendit le verre, ses seins furent exposés.

« Pas de nouvelles de votre frère ?

— Aucune. Des nouvelles d'Ida ?

— Rien. Pour le moment. Mais je la retrouverai aujourd'hui.

— Comment ?

— Nous la traçons. »

Je posai le verre sur la petite table et l'y laissai. J'étais un gros buveur, autrefois ; je commençais mes journées par une vodka avant même de me laver les dents ou de prendre une douche. Je ne fais plus ça. Elle le savait, bien sûr ; ce n'était pas difficile à repérer, et elle aurait aimé me faire replonger. J'aurais préféré avaler du venin de crotale.

« Nous traçons tout le monde, dis-je.

— Mon frère aussi ?

— Ouais. Lui aussi. »

C'était un mensonge, mais elle ne pouvait pas le savoir.

« Donc, monsieur Darian... j'ai tout lu à votre sujet », dit-elle en s'asseyant à l'autre bout du canapé, son verre à la main, avant de croiser les jambes.

C'était son moment Sharon Stone. Ma chance de regarder entre ses jambes et de contempler ses splendides parties génitales, d'être magnétisé, sidéré. En d'autres mots, foudroyé par son con.

Si elle fut troublée que je ne le fasse pas, elle ne le montra pas. Elle semblait rigoler. Ça l'amusait beaucoup.

Et elle ne se couvrit pas.

« Racontez-moi comment on traque un tueur en série, dit-elle en

sirotant son verre.

— C'est un boulot assez ennuyeux, dis-je. Mais on s'en accommode, car au bout du compte on lui met une balle dans la tête et ainsi on sait que c'est terminé pour lui.

— C'est ce que vous avez fait ? Vous l'avez tué ? J'ai lu qu'il était toujours en liberté, même si on n'a plus jamais signalé aucun meurtre de ce genre. »

Elle s'était penchée en avant et, pour la première fois, semblait excitée, comme si le jeu, la stratégie avaient été oubliés ; l'inattendu l'intriguait.

« Non, je ne l'ai pas tué, dis-je. Mais je ne pense pas qu'il réapparaîtra. Ça vous ennuie que j'aille me faire un café ?

— Restez, dit-elle en posant une main sur mon bras. Dites-moi ce que cette Ida a de si important pour vous. Je pourrais peut-être vous aider.

— Elle a disparu.

— Comme des tas d'autres filles. Pourquoi elle ? Vous n'êtes pas parents. Est-elle votre amie ? À moins que vous ne soyez un héros, une sorte de guerrier, à la Clint Eastwood.

— Ouais, le bon, la brute et le truand, c'est moi. Les trois ensemble.

— Vous commencez à m'exciter, monsieur Darian. Beaucoup. »

Les yeux rêveurs. C'est quand qu'on baise ?

« La maison de votre frère, à Burleigh, est grande ; je veux dire, il y a des tas de chambres. Qui vivait là-bas avec lui ? »

Elle haussa les épaules.

« Je n'y suis jamais allée.

— Mais le bail est à votre nom. C'est vous qui avez payé. »

Elle se redressa.

« C'est un interrogatoire ?

— Des questions, Starlight. C'est tout. Vous avez un frère qui a disparu, et moi une fille. Parlez-moi de la maison.

— Et vous, parlez-moi du Tueur du Train. »

C'était une façon idiote d'essayer de me décontenancer. Le Tueur du Train était une célébrité : il avait commencé par enlever des filles à Melbourne. Puis il s'était mis à les enlever *et* à les tuer. Il en était arrivé au numéro dix-huit. Je n'avais jamais pu le coincer, une des raisons pour lesquelles j'avais décidé de prendre ma retraite avant l'heure.

« C'est un vilain monsieur. Un jour, il se fera prendre. Ils se font toujours prendre.

— Toujours ?

— Toujours.

— Par vous ?

— Pas nécessairement. J'ai pris ma retraite. »

Elle a éclaté de rire.

« Vous n'avez pas une tête de retraité, monsieur le bon, la brute et le truand. »

Elle a pris mon verre qu'elle a descendu d'un trait avant de demander :

« Vous me trouvez bandante ?

— Trop bandante pour moi. »

Je suis revenu au sujet qui m'intéressait.

« Je ne suis pas de la police, donc je n'arrête plus les gens. Je fais juste ce que je dois faire. Dans ce cas, retrouver une fille. Ça ne me gênerait pas non plus de trouver le tueur des autres filles et du policier, mais franchement ça ne m'empêchera pas de dormir. Les flics du coin sont bons et ils le coinceront. Un jour ou l'autre. Dites-moi où est votre frère et ce que vous savez sur Ida.

— Et moi qui pensais que nous allions passer un bon moment. Vous êtes ennuyeux, monsieur Darian.

— Désolé de vous décevoir, Rosalita. »

Elle s'était levée du canapé et se dirigeait vers le coin cuisine pour y prendre une autre bouteille de vodka, sans doute. Elle s'arrêta, dos tourné, et je l'entendis rire.

« Voilà qui est impressionnant... »

Elle se retourna face à moi.

« ... Cela faisait très longtemps que je n'avais pas entendu ce nom.

— Depuis Londres ?

— Non. Mais bien tenté. Avant Londres. »

Elle défit les derniers boutons de sa chemise et la laissa glisser à terre. Elle était, comme elle le savait, à mourir. Stupéfiante. Des mecs partiraient à la guerre pour un corps pareil, et certains devaient l'avoir fait.

« Répondez-moi, Darian : qui aimeriez-vous baiser ce matin, Starlight ou Rosalita ? C'est un choix intéressant, car elles sont très différentes l'une de l'autre. »

C'était un jeu dangereux. Un flic a le droit d'utiliser le sexe pour faire tenir sa couverture. C'est récemment devenu un problème en Grande-Bretagne, quand un agent infiltré dans un mouvement écolo assez radical a séduit une femme et lui a fait un enfant. Pour, bien sûr, les plaquer l'une et l'autre une fois l'opération terminée. Je ne sais pas comment il a géré ça après coup mais, selon la presse, l'ex et le gosse ne s'en sortaient pas très bien. Tout se base sur la trahison et la trahison laisse une trace vilaine et profonde. Qui ne s'efface pas vraiment avec le temps, mais seulement par la vengeance.

Briser le cœur de Starlight ne me posait pas vraiment de problème. Je n'étais pas certain qu'elle ait un cœur à briser. Ce qui me posait

problème, c'était de savoir qui séduisait qui. Je devais me rappeler que j'étais ici pour Ida et le tueur. Tout était lié au frère de Starlight et, j'en avais la certitude désormais, à Starlight elle-même. Elle ne m'avait pas invité chez elle pour contempler le lever de soleil et certaines parties intimes de son corps ; j'étais là parce qu'elle savait que j'enquêtais, ce qui signifiait qu'elle était impliquée. Je suis peut-être vaniteux, mais pas au point de me croire assez sexy pour qu'une splendeur d'une vingtaine d'années se mette à avoir des vapeurs et me dise : baise-moi là tout de suite.

Ce niveau de calcul et de capacité à s'utiliser elle-même était inhabituel. J'ai connu des tueurs et des psychopathes qui mettaient en œuvre toutes sortes d'artifices pour vous séduire, pour vous convaincre de leur intelligence et de leur innocence ; mais aucun n'était aussi jeune et très peu étaient des femmes.

J'étais en surrégime pour ne pas me laisser envoûter par elle. La vérité était que Starlight était incroyablement sexy et qu'elle était disponible. Une part de moi avait envie de coucher avec elle, ici, tout de suite ; l'autre part, le mec en mission, déclenchait des sirènes d'alarme et essayait de se concentrer sur la recherche d'Ida. Je ne savais pas laquelle allait gagner.

Je me suis levé pour la rejoindre. La prendre par le bras et la regarder dans les yeux. Fenêtres de l'âme ? Laissez-moi rire ; fenêtres de rien.

« Vous connaissez l'histoire de la grenouille et du scorpion ?

— Non. Racontez-moi.

— Elle va vous plaire. Un scorpion se retrouve au bord d'une rivière. Il veut traverser, mais il ne sait pas nager. Il voit une grenouille tout près et il lui demande : "Fais-moi traverser", mais la grenouille refuse. "Pourquoi ?" demande le scorpion. "Parce que tu vas me piquer et me tuer", dit la grenouille. "Pourquoi je ferais ça ?" demande le scorpion. Ce serait stupide. Si je te piquais, je coulerais avec toi et je mourrais moi aussi." C'est juste, se dit la grenouille, et elle accepte de le prendre sur son dos. Les voilà qui partent sur la rivière. Au milieu, la grenouille sent une terrible douleur et alors qu'elle commence à couler, foudroyée par la piqure du scorpion, elle demande : "Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait ça ?" "Parce que c'est ce que je suis", répond le scorpion. Il n'a pas pu s'en empêcher.

— Alors, c'est moi ? demanda-t-elle. Le scorpion ?

— Non, dis-je. C'est moi. »

Sounds of silence

D'abord, j'ai entendu un gémissement venant d'une des chambres à coucher de l'appartement. Puis un déclic, juste derrière mon oreille.

Alors que je gisais sur le sol de la chambre à coucher, la tempe en sang, essayant de recouvrer mes esprits, je me suis souvenu d'un pompier retraité racontant comment au bon vieux temps, avant que les casernes soient remplacées par des drones pilotés par ordinateur, il était capable d'entendre, pendant cette fraction de seconde, le petit marteau se soulever avant qu'il vienne marteler la cloche en cuivre signalant un incendie. Même s'il dormait, il se réveillait dans cette fraction de seconde qui précédait la cloche. Le dernier son du silence ; c'était ce que j'aurais dû écouter avant de me retourner trop tard pour apercevoir l'éclat métallique d'un pistolet, juste avant qu'il me percute le front.

Débile, vraiment. J'ai pris des balles, des coups de couteau, de poing, de pied, de marteau, j'ai même été tasé, et, chaque fois, je me suis juré d'être davantage sur mes gardes, plus alerte, de dominer ce dernier moment avant que le silence s'arrête et que le fracas de la violence explose en moi. Je n'y suis jamais arrivé. Je ne crois pas que j'y arriverai jamais. Je suis juste débile quand il s'agit d'anticiper une violence spontanée. Je sens l'agressivité monter chez un mec qui me fait face, mais je suis impuissant quand il s'agit de deviner ce qui se trame dans l'obscurité, les ténèbres.

J'ai écouté. L'appartement semblait vide ; en dehors du vent à travers les doubles portes du balcon, je n'entendais que les bruits lointains de la plage, les hurlements distants et les rires des familles. J'ai regardé ma montre. 7 heures et demie du matin. Le soleil levé depuis un moment cuisait les carreaux. Il faisait chaud. Il fait toujours chaud dans le Queensland.

Je me suis redressé. En dehors du débile assis par terre, la chambre à coucher était vide. Au moins, j'étais vivant.

J'ai d'abord entendu un gémissement. En provenance des profondeurs de l'appartement, derrière une porte dans le couloir. Starlight venait de mettre un terme à notre petite danse, ayant décidé d'accélérer le processus en se désapant. Un peu de nudité, se disait-elle, me persuaderait de me nouer à son corps, à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle me tiendrait en son pouvoir.

Le gémissement était le son émis par une personne en détresse. Je savais que j'avais affaire à une confiance hors normes, mais j'ai néanmoins été surpris : m'inviter chez elle alors qu'elle y retenait une fille en captivité. Si c'était pas frimer. Si c'était pas se croire invincible.

Je savais ce qui se passait : Starlight dirigeait un trafic qui exigeait que des filles soient enlevées. Ce que j'ignorais encore, c'était si elles étaient expédiées quelque part ou bien si on les tuait. Quoi qu'il en soit, le moment était venu d'y mettre un terme, d'arrêter ce petit jeu à la con du chat et de la souris et d'effacer tout cela du paysage par un moyen quelconque.

Je l'ai saisie. Pendant un moment, elle a cru que la tentation avait été trop forte et qu'elle avait gagné. Pendant un moment seulement ; je la tenais très fort. Je lui ai lié les poignets et les chevilles et je l'ai portée jusqu'au canapé. Je lui ai jeté sa chemise dessus avant de chercher d'où était venu le gémissement.

Je comptais la retenir captive chez elle jusqu'à ce que je retrouve son frère, Estefan. En me servant d'elle comme appât, au besoin.

Je m'attendais à de la colère, à du venin. Mais il n'y a rien eu. Elle s'est mise à fredonner. Je n'ai pas reconnu l'air et je ne le lui ai pas demandé. Je suis allé dans le couloir pour ouvrir toutes les portes l'une après l'autre.

J'espérais que ce serait Ida.

Ce n'était pas elle ; c'était une fille, même pas vingt ans, mi-défoncée, mi-éveillée, attachée au lit et qui me bouffait des yeux avec un air d'impuissance absolue. Elle était nue sous un drap mince. Son corps luisait comme s'il était mouillé ou comme si elle s'était couverte d'huile. Ça collait au drap. C'était cette odeur que j'avais sentie en entrant dans l'appartement. La traite d'esclaves par les Ashanti m'est revenue en mémoire.

« Tout va bien », dis-je en me penchant pour dénouer ses liens.

J'ai entendu un déclic.

Il était trop tard ; c'était le son d'avant qu'il m'aurait fallu comprendre, que j'aurais dû entendre, si j'avais été sur mes gardes.

J'avais eu tort de me déshabiller pour lui. C'est toujours une erreur d'enlever ses vêtements pour un homme parce qu'il ne réagit pas

comme prévu. Ça vous affaiblit, vous fait perdre le contrôle. Je déteste. Ça ne m'était pas arrivé depuis très longtemps. Ça faisait très longtemps aussi que je n'avais pas été attachée, pas contre ma volonté.

Il m'a posée – non, jetée – sur le canapé en me regardant comme s'il s'attendait à me voir crier, pleurer ou me débattre. Le con. J'ai fermé les yeux et j'ai fredonné ma chanson de la fille morte, qui me calme toujours, qui me rappelle que, quoi qu'il arrive, ça pourrait être pire. Bien pire.

Une fois qu'il est parti regarder dans les chambres, j'ai commencé à me demander ce qu'il allait faire. Il n'allait pas me tuer, hein. Alors, je n'avais rien à craindre.

Et c'est alors que j'ai entendu la porte s'ouvrir et que Carlos est entré. En titubant. Le visage et le torse couverts de sang. Je n'arrivais pas à le croire. Qu'avait-il encore fait ? Bon, c'était assez évident : il avait trouvé quelqu'un, une autre fille sans doute, qu'il avait ouvert en deux. Pour se venger de moi. Pour me montrer qui était le patron, pour se vanter devant moi et ensuite, à en juger par ce qu'il y avait dans ses yeux, me planter moi aussi. Il était grand, maintenant. Fini l'époque où il faisait pipi dans son pantalon.

Ces derniers jours, j'étais tellement en colère contre lui que j'avais oublié pourquoi je l'avais amené ici, pourquoi je l'aimais, pourquoi c'était un compagnon si génial. Il était doué. Un seul regard sur moi et il n'a pas émis un son. La plupart des mecs auraient crié une débilité, mais pas lui. La plupart auraient flippé, se seraient précipités pour me libérer et me couvrir. Pas lui ; il a tout de suite compris qu'il y avait un souci, un danger, quelque part dans l'appartement, et il est parti à sa recherche. Silencieux. Glissant comme une ombre. Je l'aimais. Si intelligent.

Il y a eu un choc sourd ; j'ai deviné que c'était Darian qui tombait – ou, du moins, je l'espérais –, et puis Carlos est revenu. M'a souri. Il quêtait mon approbation, bien sûr, et qui étais-je pour la lui refuser ? J'avais aussi envie de savoir ce qu'il comptait faire maintenant.

« Putain, merci d'être venu me sauver, Carlos. Tu es génial. »

Il a souri. Il aime que je lui dise qu'il est intelligent. C'est comme quand je raconte aux filles à quel point elles sont bonnes. Elles aiment entendre ce genre de choses dans ma bouche. C'est facile et ça ne coûte rien, alors pourquoi pas ?

« Tu veux que je le tue ? C'est qui, ce mec ? Le pote d'Ida ? Je peux le tuer, tu veux que je fasse ça pour toi ? »

Seigneur, Carlos. La dernière chose dont j'ai besoin – et toi encore moins, mon frère –, c'est d'un autre cadavre, surtout pas celui d'un ex-inspecteur de la criminelle extrêmement connu, qui possède des tas de relations et qui a sûrement dit à sa partenaire qu'il venait me voir. Assassiné dans mon appartement ; vous voyez la galère ? On ne tue

pas les gens comme ça, Carlos, ce n'est pas aussi simple. Pas dans ce pays, en tout cas.

Les cadavres sont encombrants. Il vaut mieux les éviter. Si possible. Je ne tue pas, à moins qu'il n'y ait absolument aucune autre solution et pas la moindre chance qu'on établisse un rapport entre le cadavre et moi. Ça s'appelle de la retenue, Carlos. Une discipline que tes impulsions et toi feriez bien de découvrir. Sans retenue, je ne serais pas ici, là où j'en suis.

Ce sont ces deux – puis trois – cadavres qui nous ont mis dans cette situation. Mais ils sont liés à Carlos, pas à moi. C'est lui qui en subira les conséquences. Pas moi. J'ai des ennuis, c'est vrai, mais je m'en sortirai, comme toujours, libre.

« Carlos, dis-je, il faut que nous partions. Un moment, au moins.

— Jusqu'à ce que ça s'arrange ? »

J'acquiesçai. Il était en train de me détacher.

« Je suis désolé. »

Encore une fois, il était désolé d'avoir fait ce qu'il avait fait, d'avoir semé le chaos dans sa vie et dans la mienne. D'avoir fait exploser mon business ; et – hé, n'oublie pas, Carlos – d'avoir tué quelques personnes au passage juste parce que t'avais envie de baiser. Je ne lui ai rien demandé à propos du sang sur son visage et sur son torse. Je le nettoierai plus tard. Pour le moment, il fallait partir.

« Où on va ? demanda-t-il.

— Dis-moi : la toile est sûre ? »

Il a été assez choqué ; il ignorait que je savais.

« Ouais.

— Alors, c'est là qu'on va. Dans la toile d'araignée. »

Here Comes the Sun

J'ai rêvé que j'étais dans un train. Il y avait un homme, il était vieux. Cela faisait longtemps qu'il tuait des femmes et il se trouvait à l'autre bout d'un long corridor. L'endroit avait-il changé ? J'étais peut-être dans un tunnel, à sa poursuite, le Tueur du Train, celui que je n'arrivais pas à arrêter.

Comment je sais qu'il est vieux ? Je ne sais rien de lui. Personne ne sait rien, sauf les filles qu'il a prises, violées, torturées et tuées. Elles savent, elles savent tout, mais elles ne parlent pas ou si elles essaient de le faire dans mes rêves, je ne les écoute pas.

Je ne fais plus ce genre de choses.

Je rêvais que j'étais sous le soleil. Il y avait une fille. Sa peau était couleur d'un ciel de soir, presque brune avec un brin de pourpre. Elle ressemblait au ciel une fois que le soleil s'est couché. Son corps était un nuancier de pastels et elle luisait. Elle était penchée au-dessus de moi. Je ne pouvais pas bouger et elle disait :

« *Arrivederci.* »

Ce qui signifie, je crois, au revoir.

Qui était-elle ? Je ne sais pas, mes yeux étaient fermés. J'étais en train de toucher la fille à la peau et aux yeux couleur de ciel.

Je crois qu'il y avait une éclipse de soleil et que la fille était couchée sur moi, pressait son corps sur le mien et que, peut-être, nous faisions l'amour. Je ne sais pas.

Il était 9 heures du matin. J'avais dû retomber dans les pommes. Je me souvenais avoir vu ma montre indiquer 7 heures et demie. J'ai commencé à me relever, à regarder autour de moi.

Debout, je me suis frotté la tête là où on l'avait cognée. Quel crétin. J'avais mal au crâne, comme si je m'étais tapé trois bouteilles de vodka. La chambre était vide. La fille que j'avais trouvée, celle qui était attachée au lit et à qui j'avais dit, chevaleresque, que tout allait bien, avait disparu. J'ai visité le reste de l'appartement. Il était à peu

près comme quand j'avais ligoté Starlight avant de la balancer sur le canapé pour rechercher l'origine du gémissement. Je remarquai simplement que l'ordinateur portable avait disparu, lui aussi.

C'était sans doute son frère qui m'avait assommé. Peut-être m'attendait-il, peut-être s'agissait-il d'un piège depuis le début. Ou alors, peut-être avait-elle eu de la chance, il était rentré à la maison au bon moment. Quoi qu'il en soit, c'était moi qu'on avait retiré du paysage pendant quelques heures ; ce qui leur avait permis de filer, avec la fille à qui j'avais dit que tout allait bien.

J'avais merdé en beauté.

J'ai regardé mon téléphone. Isosceles m'avait envoyé un texto.
à la pêche

Ce qui signifiait qu'il avait une piste. Maria aussi m'avait écrit.
t où ?

Ce qui signifiait qu'elle était réveillée.

« Maria s'inquiète pour toi ; elle croit que tu as succombé aux charmes de notre Starlight, alias Rosalita, qui à l'instant où nous parlons fait route vers le nord.

— Bien. Continue à la tracer, dis-moi où elle va. »

Je m'étais fait une tasse de café et j'étais assis sur le balcon de Starlight, contemplant l'océan soixante-dix étages plus bas. J'avais déjà envoyé un SMS à Maria pour lui dire que je rentrais bientôt et lui demander de voir où en était Blond Richard avec ses interrogatoires des amis d'Ida et d'Estefan, s'il avait appris quelque chose sur des coins où ils risquaient de se planquer.

« J'ai dit à Maria de ne pas s'en faire, reprit Isosceles.

— Bien, dis-je sans savoir ce que j'aurais pu dire d'autre.

— Au fait, j'ai peut-être retrouvé Ida. »

Isosceles souffre d'une incapacité chronique à révéler tout de suite l'essentiel. Il le livre en général après un long exposé historique ou géographique censé prouver à quel point il est brillant.

« Vraiment ? dis-je. Voilà qui serait très utile. »

J'entendais les sons urgents de sirènes de police qui approchaient là-bas, tout en bas.

« Ne sois pas facétieux, Darian, tu te rabaisses.

— Bien sûr. Mes excuses. Où est-elle ? »

Deux voitures de patrouille apparurent au loin sur la route de la plage, fonçant en direction du Q1. D'autres sirènes approchaient derrière moi, elles aussi venant par ici.

« Je ne puis garantir que c'est elle, mais je peux garantir que c'est sa carte de crédit qui a été utilisée à 8 h 15 ce matin. Un retrait de deux cents dollars.

— Où ? » demandai-je en quittant ma chaise pour regarder par-

dessus la rambarde du balcon.

Les quatre voitures de patrouille venaient de se rassembler, effectuant dans un ballet impressionnant une série d'arrêts, pneus hurlants, à environ cent mètres de là ; des flics jaillirent des véhicules et se mirent à courir sur l'herbe, parmi les pandanus et les palmiers.

« Une petite ville nommée Amity. Tu connais ? Moi pas. C'est à l'extrémité nord de Stradbroke Island. Coïncidence, Darian, il semble que ce soit aussi vers là que Starlight, alias Rosalita, se dirige. »

Deux autres voitures de patrouille s'immobilisèrent au même endroit. Le premier groupe de flics venait de surgir sur la plage où un petit attroupement les attendait. En dehors du fait que je me trouvais à soixante-dix étages au-dessus de la scène, je ne pouvais pas vraiment voir ce qu'il se passait, les arbres plantés le long de la promenade cachant ce qu'ils avaient amenés là.

« Isosceles. Il y a pas mal de remue-ménage au pied du Q1 ; tu peux écouter la radio des flics et me dire ce qu'ils regardent ?

— C'est ce que je fais depuis le début de cette conversation. Une autre fille assassinée, la gorge tranchée comme le malheureux officier Johnston Connelly. Elle a été retrouvée il y a environ dix minutes, apparemment cachée dans des buissons. Je te tiens au courant.

— D'accord. Merci, dis-je en rentrant dans l'appartement.

— Désires-tu une dernière information qui te sera sans doute utile, Darian ?

— Ouais ?

— La police t'attend au motel. Ne rentre pas là-bas, sauf si tu tiens à être placé en garde à vue. »

Je n'y tenais pas.

Évasion

J'ai envoyé un message à Maria :

au q1

Avant de me planter de l'autre côté de la rue, sous l'auvent d'un abribus. Les sons des sirènes s'intensifiaient. La semaine des *schoolies* commençait à tourner au pique-nique de Dracula. Le bilan des victimes s'alourdissait et la nature des meurtres était assez macabre pour tenter même le plus paresseux des tabloïds. Des parents dans tout le pays ne tarderaient pas à devenir fous d'angoisse. Non loin de la scène de crime, j'avais remarqué des jeunes avec des planches franchissant le maigre cordon de flics désespérés ; ils s'attardaient à peine pour jeter un coup d'œil, trop pressés de retrouver les vagues.

Le motel se trouvait à cinq minutes en bagnole du Q1. Il en fallut moins de deux pour qu'une voiture de patrouille s'arrête devant l'entrée. Deux uniformes en jaillirent pour se ruer à l'intérieur.

Partenaires. C'est ça. Merci, Maria. J'ai quitté l'abribus et, tout en marchant, retiré la batterie de mon portable.

Les flics avaient dû lui mettre la pression. Ils avaient besoin de savoir tout ce qui avait conduit à cette séquence d'événements macabres. Comment tout cela avait-il commencé ? Voilà ce qu'ils voulaient découvrir. Moi aussi.

Comment tout cela avait-il commencé ? Comment les crimes arrivent ? Le moment où une personne est assassinée est une étape sur une piste qui a démarré des jours, peut-être même des semaines ou des mois auparavant. Rien n'arrive par hasard, rien n'est aléatoire, rien n'est coïncidence. Tout appartient à une histoire qui, rétrospectivement, fait parfaitement sens. Mon voyage ici avait été provoqué par le coup de téléphone d'Ida. *Vous seul pouvez m'aider. Il y a tant de corps.* Mais qu'est-ce qui l'avait conduite à passer cet appel ?

En me basant sur ce que j'avais appris, je pouvais jouer aux devinettes. Les deux mortes – Hannah et Allegra – avaient sans doute été enlevées par Estefan, pour le compte de Starlight, qui comptait les

vendre à un quelconque client quelque part dans le monde. J'ignorais encore si celui-ci les tuait ou les gardait. D'une manière ou d'une autre, Estefan avait fini par se retrouver debout devant deux cadavres. Mauvaise affaire pour sa sœur qui maintenant devait les remplacer – peut-être – et ensuite essayer de calmer son frère qui s'était mis à écumer la côte, une bave sanglante aux lèvres. La fille à la plage avait été tuée de la même manière que Johnston. Violente et irréversible. Pas un truc facile. Ça s'appelle pisser sur sa victime. Lui faire la totale. L'égorgement est déjà assez agressif, lui tordre la tête en arrière est juste ce petit extra de mépris, cette démonstration de pouvoir qui excite certains tueurs – c'est comme un orgasme pour eux. C'est moche et sale ; et généralement, le prélude à une série de meurtres similaires. Si c'était Estefan qui avait fait ça, c'était un type dangereux. Qui devait être arrêté par tous les moyens. Même les flics de la Gold Coast ne sauraient pas forcément s'en charger. Ils avaient déjà du mal à expédier certains des bikers les plus agressifs derrière des barreaux.

Mais quelque chose me troublait : Johnston. Était-il juste le pauvre type qui s'était retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment ? Peut-être, mais le problème, c'était le timing. J'avais reçu l'appel d'Ida dans l'après-midi. Le téléphone lui avait été arraché des mains à peu près au même instant. En tout cas, pas après 4 heures de l'après-midi. Au son de sa voix, à son ton, il semblait bien que les filles étaient déjà mortes à ce moment-là.

Johnston n'allait débarquer que plusieurs heures plus tard. Plusieurs heures plus tard, pourquoi le tueur se serait-il encore trouvé sur place ? À quoi bon ? Il arrive que certains reviennent sur les lieux de leur crime pour frimer ou parce qu'ils sont inquiets...

Peut-être était-ce ce qui s'était passé ? J'ai arrêté de spéculer. Ça risquait de m'emmener trop loin. Mieux valait tout laisser ouvert et fermer les portes inutiles au fur et à mesure que les informations et les preuves viendraient. Sinon, j'allais inventer des trucs, essayer de faire coïncider les faits avec mon hypothèse ; ne pas prendre en compte que le bidule carré n'est pas censé entrer dans le trou rond.

Isosceles m'avait renseigné sur Starlight, sur ses origines ; il m'avait révélé son vrai nom. Il m'avait aussi introduit dans le deep web, le web profond.

J'en avais déjà entendu parler quelques années auparavant quand je dirigeais encore la criminelle depuis le huitième étage sur St Kilda Road à Melbourne.

Quand nous entendons le mot « wiki », nous pensons à Wikipédia, qui est une magnifique source d'excellentes informations. Le wiki caché est une immense collection de sites, sur le deep web, auxquels

on accède grâce au navigateur Tor qui a été spécifiquement conçu pour assurer l'anonymat de ses utilisateurs. C'est ce dont on se sert si on ne veut pas être retrouvé grâce à l'adresse IP de son ordinateur. Idéal pour les terroristes et les pédophiles. Mon passé à traquer des tueurs m'avait peu mis en rapport avec cette sorte de confidentialité en ligne, j'avais donc besoin d'une visite guidée.

Isosceles me l'avait offerte la nuit dernière, une fois que Maria s'était endormie, après le départ de Blond Richard, alors que la teuf quasi perpétuelle des adolescents commençait à s'épuiser. Et avant que Starlight m'invite.

« Imagine un iceberg, dit-il. Le deep web est cinq cents fois plus gros que le web en surface. Quand je dis le web en surface, Darian, je parle de l'endroit où toi, moi et la plupart des gens vont ; c'est là que tu trouves Google, Hotmail, Facebook et Yahoo. Si le web en surface offre plus d'un milliard de documents, pour le deep web c'est de l'ordre de *cinq cents milliards*. »

J'étais assis devant mon ordi. Il m'avait expliqué comment télécharger Tor, et maintenant j'étais prêt.

« Le web caché est là où travaille Starlight. C'est là qu'elle met ses filles en ligne et qu'elle les vend. Elle n'est pas la seule. Il y a des centaines de business comme le sien, des douzaines rien qu'en Australie. Là-dedans, on ne peut pas la trouver, on ne peut pas la voir. Les autorités connaissent le deep web, mais il est rare qu'elles possèdent les talents ou les connaissances nécessaires, sans parler du budget, mon cher ami, pour pister ces gens. On y va ?

— On y va », dis-je.

J'avais un peu l'impression d'être à bord d'un engin spatial sur le point d'entrer dans une autre galaxie.

C'était le cas.

« Oh, dit-il, comme s'il venait de se souvenir d'un détail, juste un avertissement, Darian. Je n'ignore pas que tu as vu le mal sous bien des formes et que tristement tu sais mieux que la plupart où mène la dépravation, mais ce que tu es sur le point de voir est pire que *L'Enfer* de Dante. Prépare-toi. »

C'était impossible.

N'y allez pas, ne faites pas ça. Je n'aime pas beaucoup les gens, ils m'ennuient. Mais j'ai toujours cru que, dans leur grande majorité, les hommes sont bons, de façon inhérente. Depuis la visite guidée d'Isosceles dans le dark web, qui est une partie du web profond, je n'en suis plus aussi sûr. C'est un endroit laid. Hideux. Le lieu où l'on peut trouver n'importe quoi, de la pornographie infantine à des sacrifices humains ; des combats à mains nues jusqu'à la mort entre humains, mais aussi avec des animaux ; où l'on peut engager des tueurs ou des gens qui infligeront de graves blessures à n'importe qui ;

où les terroristes rôdent ; où l'on peut acheter et apprendre à fabriquer de la drogue. *L'Enfer* de Dante était un poème. Ceci est réel. Sur certains forums où des gens racontent leurs expériences dans le dark web, vous trouverez des témoignages de personnes qui ont été complètement traumatisées. Vous pouvez vous y perdre. Vous cliquez juste de site en site ; le seul moyen de garder la trace de votre voyage est de marquer les pages de façon à pouvoir faire le chemin en sens inverse, revenir là d'où vous êtes parti. Un type s'est retrouvé sur une page qui lui a tellement foutu la trouille qu'il a essayé de s'en échapper. Il n'a pas pu. Son ordi était bloqué sur cette page avec ses images atroces, comme pour se moquer de lui d'être venu jusqu'ici. Il a dû enlever la batterie de son portable et plus tard effacer son disque dur.

Ça m'a mis en colère et ça m'a déprimé, ça m'a donné envie de vider une bouteille de vodka, de choper certaines personnes, de les éclater contre des parpaings, de les pulvériser ; ça m'a donné envie de me coucher auprès de Maria, de la serrer dans mes bras ; de sortir dans le couloir du motel pour aller trouver ces gosses qui faisaient la fête et de les serrer eux aussi dans mes bras, de les étreindre dans une sorte d'affirmation de la vie. Je n'ai rien fait de tout ça. J'ai pris une longue inspiration en attendant qu'Isosceles me fasse émerger de ce miasme d'horreurs.

Non sans passer par la petite boutique des horreurs de Starlight.

J'avais fait tout ça avant son texto. *Envie de venir ?* Avant de me retrouver dans son appartement, de la regarder se déshabiller, tenter de me séduire, m'offrant sa nudité pour m'attirer dans sa toile.

J'imagine que c'est pour ça que j'ai craqué et lui ai révélé que je connaissais son vrai nom, que je savais qui elle était vraiment, qu'elle venait de Rio et avait fui à Londres avant de se retrouver sur la Gold Coast. J'étais à un poil de lui révéler que je savais tout de son « business », celui qui consistait à vendre des jeunes femmes.

Avant que j'entende le gémissement.

Avant que les lumières s'éteignent, quand quelqu'un, Estefan sans doute, m'a assommé avec un objet dur et solide et que je me suis écroulé après avoir dit à la fille attachée sur le lit, prête à être vendue, que tout allait bien.

Parce que j'étais arrivé.

Pour la sauver.

Vous seul pouvez m'aider, Darian. Vous seul.

Le solitaire

Le client est content. Je l'ai appelé pour lui dire que la livraison se ferait sans doute avec un jour de retard, mais c'est cool pour lui. Tina l'a tellement excité, hier soir. Il l'a trouvée sensationnelle. Il lui a promis qu'elle allait être très heureuse.

Elle a été gentille. D'une obéissance parfaite. Vraiment bien. Quand je lui ai demandé de parader pour lui, elle l'a fait. Quand je lui ai demandé de lui envoyer un baiser, elle l'a fait. Quand je lui ai demandé de sourire et de faire une moue boudeuse pour lui, elle l'a fait. Je lui ai dit de se prendre les seins et de les presser l'un contre l'autre pour lui et elle l'a fait. Sans larmes. Sans crise. Sans plainte. Pas étonnant qu'il soit cool. Il va avoir la princesse idéale.

Une princesse qui avait failli être libérée. Quelle chance ! Maintenant, elle est à nouveau avec Carlos et moi, à l'arrière de la voiture, en route vers la toile d'araignée. Là-bas, tout ira bien. J'ai pris du retard et il me manque encore une fille. Il me la faut. Mais le deuxième acheteur est d'accord pour le délai, il est cool lui aussi. Mes clients sont très accommodants.

La plupart sont juste de vieux types solitaires qui s'ennuient ; beaucoup ont des contrats avec des compagnies minières ou pétrolières, des gars coincés au milieu de nulle part, à des milliers de kilomètres d'une ville, d'une communauté quelle qu'elle soit. Le boom de l'industrie minière a vraiment été une bénédiction pour les affaires. Tous ces mecs en poste dans des endroits où ils sont si isolés. Qui touchent de très grosses sommes d'argent et qui ont tant besoin de compagnie. Ils viennent me voir et je leur vends une fille bandante, on se met d'accord sur le transport et elle se retrouve là-bas, avec eux, jusqu'à ce qu'ils se fatiguent d'elle et m'en demande une nouvelle. L'un d'eux, par exemple, a besoin d'une fille tous les deux mois. C'est un régulier, et ce genre de turnover est vraiment l'idéal. Une fois qu'il en a fini avec elle, il fait une petite sortie en mer avec son bateau et il la balance dans l'océan. Il se sert d'une poubelle à roulettes, si bien que personne ne se doute de quoi que ce soit. C'est vraiment un

excellent procédé. Certains de mes types sont sur des îles. J'en ai un sur Christmas Island. Il s'occupe de la sécurité avec les sans-papiers, je crois. Il est sous contrat depuis plus de deux ans et il dit que c'est l'endroit le plus chiant de la terre. Il se sent si seul, si frustré. Je lui envoie plusieurs filles chaque année. Vous voyez ce que je veux dire à propos des clichés ? Ce sont juste des mecs ordinaires qui vivent loin de chez eux et loin d'un endroit où l'on peut passer une bonne soirée. Je n'ai pas beaucoup de clients en ville. Pas ici en Australie, en tout cas. Mais je fais de l'export, aussi ; en Asie et en Inde. Là-bas, c'est facile de garder une fille enfermée. Ça grouille de millions de gens. On y est plus anonyme. Pas comme les villes australiennes où tout le monde se fait remarquer.

Le business ne durera pas. Je dois me montrer réaliste, il n'y a aucun avenir. D'ici dix ans, moins peut-être, si vous considérez la vitesse de l'évolution technologique, mes filles seront toutes remplacées par des poupées sexuelles et des robots. Je sais que ça paraît fou et Carlos se moque de moi quand je lui en parle, mais c'est la vérité. Si vous regardez sur Internet, vous verrez cette poupée robot qui s'appelle Roxxy et que mes clients pourraient s'offrir pour sept mille dollars seulement. C'est moins que ce qu'ils paient pour mes filles. Pour le moment, ces machins sont encore maladroits et ils ont l'air stupides. Ils bougent comme des jouets et je ne sais pas ce que ça fait de les toucher. Ils ressemblent encore à des poupées sexuelles qui sont, à mon avis, le truc le plus aléatoire, le plus vilain jamais fabriqué. Ce qui n'empêche pas qu'elles se vendent. Et puis, pensez à *Blade Runner*. Cette meuf est hyper-bonne. Je me la ferais bien. J'allais dire « si », mais non ce n'est pas si, quand ils arriveront à ce niveau de modélisation, je serai foutue. Le jeu sera terminé. Bon, d'ici là, je serai riche et occupée à faire le tour du monde.

Domage pour mes filles qu'elles soient nées trop tôt – si elles étaient arrivées dix ans plus tard, je ne les aurais pas prises et vendues, mais elles n'auraient pas non plus connu l'expérience géniale que je leur offre, devenir princesse, réaliser un voyage fou et inattendu... même s'il est court et se termine dans l'océan.

Carlos conduit et je suis à l'avant. Tina à l'arrière. Elle dort. Je lui ai donné du Xanax.

J'aime être assise devant et regarder à travers le pare-brise. On voit des choses qu'on ne remarque jamais quand on conduit. Des champs de canne s'étalent au milieu d'enclos à chevaux tout verts. L'océan n'est pas loin. C'est une région de fermiers. Très peu de monde sur la route et toutes les villes que nous traversons sont petites et tristes. Pas de touristes, par ici. Pas d'endroits cools où traîner. Pas de filles bandantes.

Et puis, ça me laisse le temps de réfléchir. Au volant, Carlos est occupé. Son esprit est concentré sur la conduite, sur le fait d'arriver en toute sécurité. C'est tant mieux parce que je ne veux pas qu'il pense au futur, à ce qu'il risque de se passer. Il pourrait devenir dangereux.

Ce n'est pas comme s'il était revenu chez moi ce matin pour me préparer le petit déjeuner. Je l'ai vu dans ses yeux. Il était là pour me tuer. Pour se venger. Il voulait me faire du mal pour se soulager des insondables conneries qu'il a enchaînées ces derniers jours. Si je n'étais pas là pour lui dire à quel point il est idiot, il se sentirait beaucoup mieux.

Ce genre de sentiments ne disparaît pas.

Avec tout ce sang qui lui barbouille le visage et le torse, je sais qu'il est en pleine crise. Il ne va pas s'arrêter. Et là où on va, c'est petit. Les gens vous voient, vous remarquent.

Je devrais lui demander pourquoi il a ce sang sur lui. Je ne le ferai pas. Soit il me mentira, soit ça le mettra encore plus sur la défensive. Et il aura envie de s'en prendre à moi.

Merde, j'espère qu'on ne l'a pas vu quand il a fait ce truc qui l'a aspergé de sang. J'espère qu'il a été prudent. Heureusement, il n'y a pas beaucoup de caméras de surveillance sur la Gold Coast. D'après ce que j'ai lu, ça va changer. Il est peut-être temps de partir. Imaginez qu'ils mettent des caméras à l'université. Ce serait un désastre. L'essentiel de mes affaires est basé sur le fait qu'on peut prendre les filles sans être vu.

Je hais les caméras de surveillance. Oui, j'espère que Carlos a été prudent.

Les flics ne peuvent pas le retrouver grâce à l'ADN ou aux empreintes ; ils ont besoin d'un témoignage pour le coincer. Sinon, il n'est pas dans leurs fichiers. Et il le sait ; c'est pour ça qu'il est paresseux, qu'il se fout de tout, qu'il s'imagine qu'il peut massacrer n'importe qui et rester le roi, comme s'il était encore dans la favela.

« On y est », dit-il.

J'ai regardé devant. On arrivait à l'embarcadère.

L'autre femme

« **C'**est vous qui avez appelé Johnston, hein ? » demanda Cathy.

Ce n'était pas exactement l'entrée en matière que Maria avait espérée et, maintenant que la jeune veuve lui avait balancé cette question avec un mépris à peine déguisé, elle n'était plus très sûre d'avoir bien fait de venir.

Même après avoir révélé aux flics où se trouvait Darian, elle avait traîné encore un peu pour voir s'il rentrait au motel. Il ne l'avait pas fait. Son téléphone était mort. Il s'était mis en mode furtif. « Dans le vent », comme il aimait dire. Il allait continuer à sa manière et elle n'aurait de ses nouvelles que quand il choisirait de lui en donner.

Elle s'interrogeait. Ça n'avait pas été facile de le balancer – même si, franchement, la trahison n'était pas si énorme. Elle avait juste refilé à Dane Harper son numéro de téléphone et l'endroit où ils avaient dormi. Détail amusant, c'était à une centaine de mètres à peine du poste de police de Surfers Paradise.

Bon, quand Darian lui avait écrit qu'il était au Q1, elle avait aussi transmis cette info à Dane. Sauf que c'était un test et qu'elle s'était fait avoir. Ouais, eh bien, qu'il aille se faire foutre. Elle ne lui devait rien. Sa loyauté, elle ne la devait qu'aux forces de police, au badge, à l'uniforme, aux mecs comme Dane qui étaient de vrais officiers et pas à d'anciennes gloires comme Darian.

Et elle la devait aussi, aujourd'hui comme hier, à Johnston. C'était pour cela qu'elle était venue présenter ses condoléances à la veuve, Cathy, quinze ans, qu'elle n'avait encore jamais rencontrée.

« Oui, dit-elle. C'était moi. »

Et puis, elle ajouta :

« Je suis désolée. »

Elles étaient assises dans le salon. C'était une maison moderne, de construction récente, dans un de ces lotissements sans caractère d'une banlieue morte nommée Arundel. Des rues qui tournaient en rond. Aucun arbre et des baraques toutes identiques. De plain-pied, en briques, et bâties derrière un immense garage, comme si tous ces gens

habitaient chez leurs bagnoles.

Le genre de lotissement pas cher et supposé sans histoire qui permet d'accéder à la propriété.

Il n'y avait rien sur les murs. Aucun livre. Les meubles sortaient d'un catalogue Ikea ou Freedom. Ça n'avait déjà rien de vivant avant la mort de Johnston et maintenant c'était pire. Le silence régnait. Cathy ne pleurait pas. Elle était furieuse.

« Ouais, moi aussi », dit-elle.

Pendant une infime seconde, Maria se souvint de Johnston lui souriant, peu après leur rencontre, à Melbourne ; lui souriant et lui tendant la main. C'était un grand type à l'air innocent, avec de longs cils et des yeux bons et doux.

« Je comprendrai jamais les flics, dit Cathy. Une paye de merde, des horaires de merde, un boulot de merde. Et dangereux. Faut quand même le vouloir, de prendre un boulot où on peut se faire tuer n'importe quand. Pourquoi vous avez voulu être flic ?

— Parce que j'ai toujours voulu faire ça, dit Maria, consciente de la nullité de sa réponse.

— Ouais, c'est ce qu'il disait, lui aussi. Dès qu'il mettait l'uniforme, il se croyait invincible. Il se prenait pour un dur, un homme, un vrai, à l'épreuve des balles, capable de tout, rien que parce qu'il portait un uniforme débile qui ne lui allait même pas.

— Je suis vraiment navrée pour vous, dit Maria en se levant. Je ferais mieux d'y aller. »

Il est temps de me barrer, pensait-elle.

Cathy ne se leva pas.

« À quoi ça servait ? demanda-t-elle, les yeux fixés sur la moquette marron clair.

— Pardon ? fit Maria.

— Vous devriez pouvoir répondre à ça. C'est vous qui l'avez appelé, qui lui avez dit d'aller enquêter sur une disparue. C'est vous qui l'avez envoyé à la mort. Pourquoi ? À quoi ça servait ?

— C'est le boulot, c'est tout.

— Vous rendez le monde plus sûr ? Vous ramenez ces pauvres filles à la vie ?

— Je ferais mieux de partir.

— C'est ça, répondit la veuve. Vous feriez mieux. »

Debout devant la maison basse de Cathy, face à la gueule dévorante de son garage, au milieu d'un monde figé dans le silence et l'immobilité, comme si tous les habitants du quartier avaient disparu à 8 heures et demie ce matin pour aller travailler ou bien comme s'ils avaient trop peur ou s'ennuyaient trop pour oser sortir de chez eux et, franchement, pourquoi se donner cette peine dans cette banlieue plus

déprimante que tout ce qu'elle avait jamais vu, Maria s'interrogeait sur cette question : « À quoi ça servait ? »

Elle n'avait pas envie d'ouvrir la portière de la voiture, de monter, de partir. Elle n'avait pas envie de faire autre chose que fixer l'asphalte vitrifié par le soleil devant ses pieds. Dans cette rue cafardeuse, sans caractère, menant à une autre rue tout aussi plate et morne dans ce petit endroit d'où la vie semblait avoir été drainée.

Normalement, sa vocation suffisait. Le boulot, l'uniforme, c'était assez bon pour elle. Être officier de police signifiait quelque chose et lui donnait une raison de se lever le matin. C'était, pour utiliser un mot de Darian, vertueux. Malgré les embrouilles au poste, le sexisme, le Gros – son crétin de chef – et les types qui la mataient en permanence. C'était une fraternité, en dépit de toutes les différences et des inconvénients. Elle y avait sa place.

Maintenant, tout ça était ébranlé par l'étrange, horrible et confondante expérience d'avoir parlé à la veuve de Johnston, par sa mort, par son propre sentiment de culpabilité. Qu'allait-elle devenir ? Sa mère vivait seule ; Maria lui rendait rarement visite. Elle en faisait des cauchemars : un jour ou une nuit, une nuit plutôt, elle recevrait un coup de téléphone ou un texto ou un stupide message Facebook lui annonçant son décès. Partie sans un au revoir, sans la moindre sorte de compréhension entre elles – et à quoi cela aurait-il servi de toute façon ? Quelle compréhension ? Quel sens donner à leurs rapports ? Que leur fallait-il de plus que se dire bonjour et boire un café en contemplant l'océan une fois par an, ou une fois tous les deux ans. Et elle ? Allait-elle finir dans un hospice ? Y aurait-il quelqu'un pour s'occuper d'elle ? Où menait sa vie ? Avait-elle une importance quelconque ? Un sens ? Tous les jours, elle se levait, enfilaient son uniforme et partait défendre la loi. Pourquoi ? À quoi bon ? Cela servait-il à quoi que ce soit ?

À moins qu'elle ne meure dans un fossé comme Johnston ? Là, il y aurait un but. Un tueur à attraper. Il y aurait des souvenirs, des larmes, une plaque ; il y aurait aussi sans aucun doute de la culpabilité, des remords et des gens qui penseraient à elle. La mort violente et précoce d'une jeune flic : voilà qui avait du sens. Qui donnait une signification à tout. Pas vrai ?

Son téléphone vibra dans le silence. Casey, son amant. Une fraction de seconde, elle envisagea de ne pas répondre.

« Salut, dit-elle.

— Salut, bébé, t'es où, bordel ? Je suis là ! Arch et moi, on a reçu un appel de Blond Richard. On est descendus dans son hors-bord. Génial, bébé, génial. On s'est garés – c'est comme ça qu'on dit pour un bateau ? – juste en face du Versace Hotel. T'y crois, toi, à ce machin ? On est en train de se taper un burger, chérie. Prêts à vous filer un

coup de main. Je t'aime, bébé. Laisse tout tomber, rapplique. Viens faire un grand poutou à ton amoureux. »

Elle éclata de rire.

Sur la route

Je me suis acheté un nouveau téléphone et pour cent dollars de communication. J'ai appelé Isosceles en lui interdisant de donner ce numéro à Maria.

« Et si elle me le demande ? dit-il, en proie à un réel dilemme et à une formidable perplexité.

— Mens. »

Il y eut un silence suivi par un « d'accord » qui sonnait comme si je venais de lui demander d'escalader l'Everest tout nu.

« Merci », dis-je, pour apaiser sa conscience.

J'ai loué une voiture, une Holden Commodore blanche, pas chère et anonyme. Je suis retourné dans le parking souterrain près du motel où était garée la Studebaker. Sous le siège avant, j'ai récupéré la boîte à chaussures dans laquelle se trouvait le Beretta. Je l'ai glissé dans la ceinture de mon jean, entre les reins, et je suis reparti à bord de la Commodore. Autant j'adore la Studebaker avec sa boîte de vitesses, son volant à gauche, sa direction non assistée, sa clim antique et ses fenêtres à manivelle, autant il m'arrive, parfois, d'apprécier la conduite d'une voiture récente avec tous les boutons électroniques, l'ajustement automatique des sièges ; elles ont même des GPS intégrés qui facilitent grandement la vie des chauffeurs dotés d'un sens de l'orientation défaillant. Conduire une bagnole neuve, pour quelqu'un comme moi, c'est s'offrir un plaisir coupable. Le défaut, c'est qu'on a tendance à appuyer un petit peu trop sur l'accélérateur, car on n'est pas habitué à la douceur de la pédale ni à la facilité avec laquelle ces engins atteignent des vitesses excitantes.

« Putain, je hais les universités. Elles me font l'effet d'être un connard, un mec débile et inutile », dit Blond Richard.

Je l'avais appelé pour lui donner le nouveau numéro et voir s'il avait obtenu des résultats avec la liste de noms. Ravi d'avoir été envoyé en mission, il avait collé un mot sur la porte de sa boutique : *En guerre contre le crime. Fermé pour la journée. Peut-être plus.*

« Hé, toi ! »

Il apostrophait quelqu'un.

« Où j'peux trouver la conférence de sociologie ? »

Tout en continuant à rouler, j'entendis une réponse étouffée, quelque chose comme : « Je vois pas du tout de quoi tu parles, mec », puis, après un autre échange confus, sa voix de nouveau :

« Personne sait que dalle ici. J'veais appeler ton pote le geek pour qu'il me guide.

— La carte de la fille a été utilisée pour faire un retrait, dis-je. C'est peut-être le coup de bol qu'on attendait, mais ce qui serait vraiment utile, c'est si tu pouvais trouver quelqu'un qui a entendu parler d'un coin qui s'appelle la toile d'araignée.

— La toile d'araignée, répéta-t-il comme s'il était en train de noter. Ouais, OK. Ah, Casey et ce taré, Arch, sont arrivés ; j'veais les mettre sur le coup. Ça t'va ?

— Ouais, pas de souci.

— *Hooray* », dit-il avant de raccrocher.

Hooray : existe-t-il un autre endroit sur cette planète convertie à l'anglais où l'on utilise ce mot pour dire « au revoir » ?

Je consultai le GPS. Il m'apprit que j'avais une heure de route avant d'arriver au ferry qui me ferait traverser la Moreton Bay jusqu'à la ville d'Amity sur Stradbroke Island.

Puis la mère d'Ida m'a appelé.

Je lui avais laissé un message avec le nouveau numéro.

« C'est Darian ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Bonne nouvelle ! » dit-elle.

J'ai braqué le volant en appuyant très fort sur les freins pour me garer sur une aire de stationnement. Avec une annonce pareille, je me doutais de ce qui allait suivre.

« Elle va bien. Elle m'a appelée cette nuit. La nuit, ici. C'est le matin, chez vous, je crois.

— Il y a combien de temps ?

— Une heure, environ. Elle m'a dit de vous dire de ne pas vous inquiéter, que ce n'était qu'un malentendu. »

Un sacré malentendu. Quatre morts et des filles vendues comme des esclaves.

« Vous êtes certaine que c'était bien elle ? Sa voix, ses tics ; vous êtes sûre que c'est à votre fille que vous parliez ?

— Bien sûr. »

Elle était offensée.

« D'où vous appelait-elle ?

— Elle ne me l'a pas dit, mais elle m'a assuré qu'elle allait bien, qu'elle était en voyage et qu'elle reviendrait bientôt sur la Gold Coast.

Elle est impatiente de reprendre ses études.

— Vous a-t-elle appelée depuis un portable ou depuis une ligne fixe ?

— C'était un téléphone public. Je l'entendais mettre des pièces. Elle va bien, c'est tout ce qui compte. Merci de vous être occupé d'elle.

— Vous a-t-elle dit autre chose ? À propos des endroits qu'elle a visités ?

— Ça n'a pas d'importance. Elle m'a dit de vous dire que c'était un malentendu. Elle n'a pas disparu. Alors... »

Une seconde de plus et je crois bien qu'elle aurait essayé de me virer.

« Savez-vous si elle a été sur Stradbroke Island ? demandai-je. Quelqu'un a utilisé sa carte pour y faire un retrait, et j'espérais que c'était elle.

— Tout va bien, maintenant. Merci de votre sollicitude. »

Elle a raccroché.

La raison essentielle pour laquelle j'étais descendu ici n'existait plus. Bien sûr, Ida avait peut-être passé cet appel à sa mère sous la contrainte. Mais je n'y croyais pas. C'était un message pour moi, clair et simple : ne me recherchez pas, rentrez chez vous, oubliez tout.

En reprenant la route en direction de Stradbroke, je me demandais ce que j'allais trouver à la fin de ce voyage. Il avait commencé par la supplique désespérée d'une jeune femme m'appelant à son secours et qui n'avait maintenant plus qu'une chose à me dire : « Stop. »

La force

Dane aimait la pression. Plus forte elle était, mieux il se sentait.

En cet instant, il se sentait vraiment bien. Depuis la découverte du corps ce matin – sur la plage, putain, au vu et au su de tout le monde, bon Dieu –, le poste était en ébullition. Quatre cadavres en deux jours. Ça devait être une sorte de record sur la Gold Coast ; ils avaient bien leur content d'action avec les fusillades entre bikers, mais là, c'était autre chose. Là, c'était un tueur fou en plein milieu des *schoolies*. Le maire pétait les plombs, la presse aussi, les parents idem, les patrons de bars, restos, hôtels, petits ou grands, tout autant.

Soixante-dix millions de dollars de dépenses adolescentes risquaient de s'envoler. Les seuls qui gardaient leur flegme, c'étaient les *schoolies* eux-mêmes. Ils se croyaient invincibles.

Sans le meurtre d'un policier, c'était déjà un cauchemar ; ajoutez l'égorgement d'un flic et c'étaient des vagues de délire qui déferlaient sur toute la côte.

Il adorait ça.

Ça le galvanisait. C'était pour ça qu'il s'était engagé.

Avant, on disait force, une *force* de police. En 1990, c'était devenu les *services* de police. Cela faisait deux ans que Dane portait l'uniforme quand le changement avait été adopté dans le but d'apaiser une population à la confiance ébranlée par des révélations de profonde corruption. Les flics, eux, n'avaient pas apprécié. Pas du tout. Aucun ne s'était engagé pour *servir*. Ils étaient devenus flics d'abord pour se faire respecter et accessoirement faire respecter l'ordre. Ils régnaient. Ils n'étaient pas là pour servir le public. Merde.

Mais là, il se sentait bien. Face à cet accès de fièvre meurtrière, il retrouvait la force.

Une seule chose lui gâchait son plaisir : Darian Richards. Il ne comprenait pas ; Darian avait été un grand officier de police, très respecté. En son temps – et ça ne remontait qu'à deux ans –, c'était une légende, l'un de ces policiers que les jeunes considéraient avec respect, dont ils parlaient, à qui ils rêvaient de ressembler. Pourquoi

alors faisait-il obstruction à son enquête ? Dane savait ce qu'avaient dû subir ses collègues de la Noosa l'année précédente, quand ils essayaient de coincer ce tueur en série et que Darian s'était lancé dans sa traque solitaire. Il avait même entendu dire qu'il avait molesté deux officiers et cassé le bras d'un simple agent. Il connaissait aussi les rumeurs selon lesquelles Darian s'était mué en exécuteur solitaire là-bas à Melbourne, faisant disparaître criminels et flics véreux de la surface de la terre. Il n'y croyait pas une seconde. Et même si c'était vrai, cela n'expliquait pas pourquoi ce mec ne tenait aucun compte de leur situation.

N'avait-il pas conscience qu'un des leurs, un flic, avait été tué ?

Cela seul aurait dû le convaincre de prendre son téléphone pour raconter à Dane tout ce qu'il savait. L'avait-il fait ? Non. Même pas un murmure, merde. Dane n'arrivait pas à croire qu'il allait devoir rappeler Maria Chastain pour la harceler à propos des allées et venues de Darian.

Au moins, cette fille comprenait le sens du mot loyauté.

Aux yeux de Dane, un tel comportement constituait une formidable trahison. Il se foutait que Darian ne porte plus l'uniforme ; il se foutait de savoir si Darian était cramé, cynique, ou si c'était juste un connard ; s'il se croyait plus malin que tous les autres flics réunis, s'il protégeait quelqu'un, ou même s'il était complice. Dane se foutait de ses motivations ; pour lui, Darian était passé de l'autre côté.

Il y a « eux » et « nous » ; voilà ce que Darian avait dit lors de son séminaire à Hobart, alors que Dane était assis dans le public et regardait un héros en chair et en os expliquer comment conduire une enquête criminelle. Il décrivait le fait immuable que le mal existe, que vous le croyiez ou non. Il y a des gens qui commettent des actes maléfiques et ceux qui ne le font pas. Simple. Une des lois de base du genre humain.

Darian était désormais l'un d'entre « eux ». Et quand ses gars allaient le trouver et le ramener en salle d'interrogatoire, il serait traité comme tel. Dane n'allait pas lui demander d'explications, juste des informations.

Trouver Darian et lui extorquer quelques renseignements n'allait peut-être pas résoudre l'affaire mais, avec un peu de chance, cela leur permettrait de remplir certains blancs, car pour le moment ils ne comprenaient pas grand-chose à ce qui était en train de se passer.

Ils manquaient sérieusement de pistes. Pas de témoins, rien dans le passé des victimes qui suggérât un mobile spécifique. Une des deux filles retrouvées dans l'eau avait des problèmes avec son petit copain... Voilà tout ce qu'ils avaient.

Toujours commencer une enquête criminelle en s'intéressant aux proches de la victime : c'était ce qu'il avait appris. Le petit copain

transpirait en salle d'interrogatoire alors que Dane coordonnait la réaction de ses équipes suite à l'apparition d'un nouveau cadavre, le quatrième en deux jours. Une certaine Margaret, retrouvée à peine deux heures plus tôt.

Une *schoolie*. Les autres filles étaient étudiantes à l'université. Et Johnston, un flic. Où était le lien ?

Seule certitude : Margaret et Johnston avaient été tués par la même personne. La méthode était identique. Rituelle, presque. La pire qu'il a jamais vue, et il en avait beaucoup vu.

Il adorait ça.

La conférence de sociologie

Le campus de la Griffith University Gold Coast comptait plus de quinze mille étudiants, et la recherche d'une certaine Michelle DeCourcy suscitait chez Blond Richard une frustration croissante.

Après Estefan, c'était Michelle qui avait reçu le plus de textos et de messages Facebook de la part d'Ida ; ce devait être une amie proche, et Darian l'avait mise en tête de sa liste des personnes à interroger. Ils avaient essayé de l'appeler, mais son téléphone sonnait dans le vide. Blond Richard avait cogné à sa porte à 6 heures du matin. Pas de réponse. Isosceles avait facilement trouvé son numéro de portable, son adresse, et consultait maintenant sa page universitaire personnalisée où figurait son emploi du temps. Sociologie 1, conférence, de 10 heures à midi. Il était 10 heures et demie et Blond Richard était planté au milieu du campus, des grappes éparses de bâtiments modernes semées parmi des pelouses et des jardins traversés par de paisibles allées qui n'étaient pas faites pour le *boap-boap* d'une Harley. Le tout donnait l'impression d'avoir été taillé, une vingtaine d'années auparavant, dans une épaisse forêt de gommiers, dont beaucoup étaient encore là. On avait aussi dû embaucher un paysagiste avec mission de planter un maximum de spécimens de la flore australienne partout où c'était possible. Tout ici respirait le calme, le sédatif. Blond Richard s'était attendu à tomber sur une meute d'obsédés sexuels et de contestataires à banderoles. Le machin le plus excitant qu'il parvenait à discerner, c'étaient des soirées bières organisées dans les pubs locaux et annoncées de façon officielle par des posters. Les étudiants s'agglutinaient devant les portes des amphithéâtres, sur l'herbe et aux terrasses de quelques cafètes. Aucun n'avait la moindre idée de quel amphi accueillait la conf' de socio 1.

« C'est au G23, lui dit Isosceles.

— Putain, c'est quoi, le G23 ? aboya Blond Richard à un groupe de jeunes médusés.

— C'est un bâtiment, dit une fille aux dreads écarlates.

— C'est un bâtiment, dit aussi Isosceles. Si tu avais attendu, je

t'aurais révélé cette information simple.

— Putain, t'es drôle, toi, commenta Blond Richard, et à la fille : C'est où, ma poule ?

— Là, dit-elle en montrant un bâtiment de trois étages juste derrière lui.

— C'est juste derrière toi, *baka*, dit Isosceles.

— Comment tu m'as appelé ? demanda Blond Richard en prenant la direction du lieu indiqué.

— *Baka*. Ça veut dire crétin ou demeuré en japonais.

— Tu me traites de demeuré ? Toi, le geek taré, le résidu de couille numérique ? Mais merci pour l'info. J'me débrouille, maintenant, tu peux retourner te branler sur Raquel Welch », dit-il avant de raccrocher.

J'ai démissionné fut le texto qu'Isosceles envoya alors à Darian.

Dès qu'il eut franchi la porte de l'immeuble répondant au nom de G23, Blond Richard regretta sur-le-champ d'avoir traité Isosceles de résidu de couille numérique ; d'autant que, pour être franc, lui aussi avait un faible pour Raquel Welch. Le G23 était un long, très long bâtiment, avec, il s'en rendait compte maintenant, peut-être une centaine de portes qui menaient à des salles de cours ou à des amphithéâtres. À ce rythme, il avait des chances de retrouver Michelle DeCourcy d'ici une semaine.

N'étant pas particulièrement doué pour les excuses, il décida de ne pas rappeler le geek pour lui demander son aide ; il choisit le porte-à-porte, ouvrant chacune et demandant :

« C'est ici, cette putain de conf' de socio ? »

Provoquant ainsi une certaine sidération chez les étudiants et les professeurs.

Et de toute manière, se demanda-t-il en empruntant l'escalier pour grimper à l'étage supérieur, c'est quoi, merde, la sociologie ? Isosceles aurait pu le lui dire, mais qu'il aille se faire mettre.

La septième porte au deuxième étage fut la bonne.

« Oui, répondit un monsieur d'âge mûr en jean serré et tee-shirt noir, le prof. Vous désirez assister au cours ? »

Ignorant cette question, Blond Richard parcourut l'assistance du regard, une foule sagement assise jusqu'au fond de la salle. Il savait qui chercher ; il avait étudié la photo de son profil Facebook. Elle était rondouillarde, taille quarante-deux à peu près, avec de courts cheveux bruns et de grosses joues. On avait dû l'appeler « la ronde » ou bien pire quand elle était à l'école. Blond Richard, qui avait un physique d'anorexique dans son enfance, avait été victime de blagues similaires, il se sentait donc en connexion, même s'il ne la connaissait pas.

Elle était, comme il le soupçonnait, assise tout au fond, dans un

coin, contre le mur. C'est là que les gosses qui flippent sur leur apparence s'installent en général. C'était là qu'il voulait toujours s'asseoir dans un restaurant ou dans un lieu public.

« Michelle, dit-il à travers la salle. J'ai besoin de toi, ma poule. »

Michelle ouvrit des yeux aussi ronds que ses joues.

Voyant sa peur et sa gêne, le prof intervint :

« Excusez-moi, mais nous sommes en conférence. Pourriez-vous nous laisser ? »

Blond Richard tourna son regard vers lui. C'était un regard très maîtrisé qui disait en gros : « Ferme ta gueule et me fais pas chier si tu ne veux pas subir une douleur d'un niveau significatif. » L'autre parut se fondre dans son tableau blanc.

Se retournant vers Michelle, Blond Richard sourit. S'il connaissait parfaitement la menace et l'intimidation, il était aussi très doué pour le réconfort.

« C'est cool, ma poule. Faut juste que je te pose deux, trois questions. Tiens, là-dehors, par exemple », dit-il en indiquant le couloir de l'autre côté de la porte munie d'une grande vitre.

Il aurait pu aussi bien lui demander de sauter du toit du Q1. Elle était pétrifiée sur son siège, absolument terrifiée.

« Tout le monde dehors ! hurla-t-il avant de se tourner vers le prof. Toi, le premier. »

À Michelle :

« Tu restes. Tu bouges pas. Ils peuvent regarder à travers la vitre ; t'as rien à craindre, ma poule, mais toi et moi, faut qu'on cause. »

La toile d'araignée (II)

J'ai quitté l'autoroute à la sortie Cleveland. Le ferry partait toutes les deux heures et je devais foncer pour ne pas rater le suivant. Blond Richard a appelé.

« Ouais ?

— Je sais ce qu'est la toile d'araignée. »

Au début, c'était une guerre de l'autre côté du monde. Mais quand les Japonais ont anéanti Pearl Harbor, tout a changé. En deux mois, ils avaient investi Singapour, censée être une forteresse depuis laquelle l'Empire britannique pouvait repousser n'importe quel ennemi. La forteresse imprenable était tombée en sept jours. Quatre jours plus tard, Darwin était bombardée. L'invasion japonaise de l'Australie commençait et très vite l'attention portée à Hitler et à Staline en Europe et en Afrique du Nord, nécessaire sur le moment, prit, vue d'ici, les allures d'une bévue indulgente. Il y eut au moins quatre-vingt-dix-sept largages de bombes sur le sol australien ; les premières atterrirent sur le Queensland, quatre semaines environ après l'attaque sur Darwin.

Les locaux s'y attendaient. Pendant que le gouvernement dansait au pas de Churchill, faisant la guerre avec des instructions venues de Londres, il devenait clair que les Japonais allaient se pointer ici. Ils avaient envahi la Chine, le Viêtnam (l'Indochine, à l'époque), et planaient au-dessus de la Malaisie. Ils semblaient tomber de partout et l'Australie se trouvait en bas de la carte. Loi de la gravité oblige, ils n'allaient pas tarder à leur dégringoler dessus. L'angoisse montait, et envisager une protection des côtes paraissait une assez bonne idée. Mais, dans la mesure où le précédent conflit mondial s'était essentiellement déroulé en mer et sur terre, personne ne vit les avions venir. Ce fut une guerre moderne, la technologie les avait pris par surprise. Ce fut une guerre commencée et achevée depuis les cieux.

Ce qui avait été construit – une série d'abris et de nids de mitrailleuses le long des plages et des îles d'une grande partie de

l'Australie – n'aura pas servi à grand-chose.

La plupart des fortifications dans le Queensland avaient été installées sur Moreton Island, au large de Brisbane, la capitale. Là, forces armées et civiles attendaient dans des bunkers en béton construits sur du sable face au Pacifique. Juste sous Moreton se trouve North Stradbroke Island.

On ne peut y aller que par ferry. Elle est célèbre pour les mêmes raisons que la North Shore sur la Sunshine Coast : ses ivrognes et ses pêcheurs. Les gens aiment ce genre d'endroit pour jouer à *Fast and Furious* sur la plage et sur les pistes qui s'entrecroisent dans le bush. Elle fait à peu près quarante kilomètres de long. Elle était plus grande que ça, mais en 1896, une sacrée tempête a littéralement coupé l'île en deux. L'autre, désormais appelée South Stradbroke, que j'avais aperçue en roulant le long de la Broadwater à Labrador, s'était détachée. Il y a trois villes sur North Stradbroke ; Amity, où je me rendais, était la plus petite, tout en haut à la pointe nord, à quelques kilomètres des anciennes fortifications de Moreton.

Tout en fonçant pour ne pas rater le ferry, je songeais à ma destination : un bunker de béton, un abri creusé par un groupe de gens isolés qui surveillaient l'océan alors que, tout là-haut, les bombes se préparaient à pleuvoir sur le pays.

Je présume que c'est parce qu'il sort peu de son appartement et qu'il s'autorise plus rarement encore la moindre interaction sociale qu'Isosceles est extrêmement susceptible. Il m'a remis sa démission à de nombreuses reprises, généralement dans une crise d'indignation suite à une vexation – réelle ou imaginaire, mais toujours triviale. Après l'avoir embauché à la criminelle et le voyant collaborer avec les enquêteurs, j'ai vite compris que j'allais devoir gérer ce trait de caractère assez particulier. Certains inspecteurs le charriaient comme un gosse dans une cour de récréation ; je les réprimandais en leur rappelant à quel point il était utile et que, franchement, les combattants du crime ne sont pas tous des gros bras velus qui circulent dans des voitures de patrouille, toutes sirènes hurlantes. Calmez-vous et n'emmerdez pas le génie, je leur disais. Si jamais ils dépassaient un peu les bornes, je les envoyais en bas, au Bétail, pour leur offrir une dose de banal. En général, ça suffisait. Je veux dire, Isosceles peut être difficile, mais comparé aux aléas de la circulation ou aux vols de bestiaux, le travail avec lui finissait toujours par paraître fascinant.

Je n'avais pas besoin d'appeler Blond Richard pour lui demander ce qu'il s'était passé ; je me doutais que plus ces deux-là se fréquenteraient, plus grandirait l'éventualité d'une crise. Après avoir reçu le SMS qui était, je crois, à peu près sa trente-huitième démission,

je l'ai rappelé pour lui présenter mes excuses de la part de l'albinos, lui affirmant qu'il était bien un génie et que je n'aurais jamais été – et que je ne l'étais toujours pas – capable de faire mon travail sans ses dons et son talent extraordinaires.

Ça a marché. Comme toujours. Je ne mentais pas. Parfois, avec certains, il suffit d'énoncer l'évidence.

De retour au boulot et en proie à un enthousiasme renouvelé, Isosceles essayait maintenant de localiser l'endroit que je recherchais. En vain. Sur Moreton Island, les restes de ces vieilles fortifications se trouvent toujours là sur le sable, faciles à voir. Elles sont devenues des attractions touristiques. Sur North Stradbroke, elles n'avaient pas été officiellement construites par l'armée ; ce qui signifiait, nous le supposions, qu'elles l'avaient été par les locaux. Aucune recherche sur Internet n'allait les ramener à la surface.

Michelle savait ce qu'était la toile d'araignée, mais pas où elle se trouvait. Ce qui constituait un problème sur une île de quarante kilomètres de long sur huit de large, dévorée par le bush, avec peu de routes goudronnées qui ne traversaient qu'une petite partie de son extrémité nord. Outre ce défi géographique, ma Holden Commodore n'était pas faite pour rouler sur des buissons, du sable ou des pistes défoncées. Il n'y avait pas de loueur de voitures ou de 4x4 sur l'île. Un petit larcin devenait nécessaire.

Rouler dans Cleveland offre une expérience similaire à la plupart des villes du Queensland qui étreignent la côte scintillante entre Burleigh Heads et Noosa : une vaste quatre voies moderne qui trace tout droit dans de longues zones urbaines, avec d'immenses maisons flashy, des marinas remplies de yachts et de hors-bords, des cafés avec terrasse et des supermarchés en tout genre. Le paradis du commerce, directement téléporté depuis les États-Unis. Des banlieues bourgeoises avec des pelouses tondues très court et de généreuses quantités de palmiers. J'avais bien roulé. Le ferry ne partait que dans vingt minutes.

Alors que défilaient de part et d'autre de la route d'interminables successions de centres commerciaux, je pris conscience du nombre de 4×4 qui se baladaient dans le coin. On aurait dit un rassemblement de véhicules tout-terrain. Cela étant, de nos jours, traverser n'importe quelle agglomération d'Australie – ou des États-Unis, ou d'ailleurs –, c'est comme se rendre à une convention de SUV. Ces bestioles sont en train d'envahir nos villes. Je m'étais mis à filer un Nissan Patrol dans l'espoir qu'il s'engouffre dans un parking où je pourrais attendre que le chauffeur en descende afin d'en prendre possession. Le conducteur que j'avais en ligne de mire était un type d'âge moyen avec un faux bronzage et des Ray-Ban. Il avait surgi d'une rue adjacente juste

devant moi et semblait en quête d'une boutique quelconque. Cela étant, la chaussée était inondée de véhicules du même genre qui commençaient à m'exciter sérieusement : Porsche Cayenne, BMW, Range Rover et, dans un bref et intense moment de psychose, un Hummer. Tous ces véhicules étaient de vraies bagnoles, pas des engins en plastique produits en masse au Japon ; ils roulent et ils roulent bien ; c'est ça, le truc.

Je m'en tenais néanmoins à mon Nissan. C'était un modèle ancien, ce qui signifiait que je devrais être capable de trafiquer le démarreur sans trop de souci. Comme espéré, le type a quitté la route pour m'entraîner sur le parking d'un magasin un peu moins gros que les autres. Une fois garé, il en a jailli aussitôt. Il était pressé. Moi aussi.

J'avais aguerri mes talents de braqueur de bagnoles à l'époque lointaine où je travaillais aux voitures volées. Même si cela faisait un bon moment et que je ne m'étais pas beaucoup entraîné depuis, ça m'est vite revenu. En quelques secondes, j'étais de retour sur la route au volant du Patrol.

Peu après, j'arrivais à l'embarcadère. Le ferry, un immense navire rouge et blanc, attendait. J'ai été le dernier à monter à bord avant que les hélices se mettent à tourner, que l'eau bouillonne et que la passerelle de métal noir soit levée. Bientôt, nous quitions le continent pour traverser un étroit chenal flanqué de buissons de mangroves et de petites éminences sableuses de chaque côté. Qu'allais-je trouver sur l'île ? Avec un peu de chance, Ida et des réponses.

Le témoin aide la police dans son enquête

« **L'**enregistrement de cet interrogatoire reprend à 12 h 31 au poste de police de Surfers Paradise. Sont présents l'inspecteur Dane Harper et Ethan Hitchcock. Ethan, on t'a donné une tasse de café et un sandwich au cours de la dernière heure ; est-ce correct ?

— Oui.

— Et tu es prêt à continuer à me parler de cette affaire ?

— Ouais, mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je ne sais rien du tout.

— Tout à l'heure, dans la matinée, tu m'as dit que Hannah et toi vous étiez disputés. Est-ce exact ?

— C'était rien.

— Un rien à propos duquel vous vous êtes disputés. Pourquoi ?

— Des trucs, c'est tout.

— Quel genre de trucs ?

— J'l'ai pas butée, d'accord ?

— Écoute, on essaie juste d'éclaircir certains points. C'est tout, mon gars. OK ?

— OK.

— Hannah avait commencé à voir quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ?

— Plus ou moins.

— Plus ou moins. Qu'est-ce que ça veut dire, mon gars ?

— C'était pas sérieux. C'était juste...

— Juste quoi ?

— Rien.

— Mais t'avais les grosses boules, hein ?

— Ouais...

— Tu lui as envoyé quelques messages, le jour où elle a disparu. Tu veux m'en parler ?

— J'étais en colère.

— D'accord. Mais ces textos ?

— J'sais pas.

— Je vais t'en lire un, d'accord ?

- Ouais.
 - *Ne me quitte pas sinon.* Qu'est-ce que ça veut dire, mon gars ?
 - Rien.
 - Ouais, mais qu'est-ce que ça veut dire ?
 - Rien.
 - D'accord. Moi, je trouve que ça ressemble un peu à une menace.
- Qu'est-ce que t'en penses, Ethan ?
- Que c'est de la folie, putain.
 - Mon gars, comme je te l'ai dit, j'essaie juste d'aller au fond des choses. De comprendre ce qui s'est passé. Tu vois ? Je ne suis pas en train de t'accuser de quoi que ce soit, d'accord ? Mais comme je te l'ai déjà dit, c'est mon boulot d'essayer de comprendre ce qui est arrivé à Hannah et à son amie Allegra. Tu veux bien m'aider, pas vrai ?
 - Bien sûr.
 - Bravo, c'est bien. Alors, tu vois... C'est une situation stressante, mon gars. Ça servirait à rien de prétendre le contraire. Mon boulot, c'est de trouver celui qui a fait ça à ces deux filles. Tu n'es pas accusé de quoi que ce soit, d'accord ? Ne l'oublie pas. D'accord ?
 - Oui.
 - Bien. Donc, on peut continuer ?
 - Ouais.
 - Bien. Tu connaissais Allegra Michaels ?
 - Oui. On était en classe ensemble.
 - La même classe que Hannah ?
 - Ouais.
 - Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?
 - Qui ? Allegra ?
 - Oui, Allegra.
 - C'était ce même soir. Le soir où on est tous sortis ensemble.
 - Le soir où Hannah t'a dit qu'elle voulait rompre ?
 - C'était pas comme ça.
 - D'accord. Allegra et Hannah étaient très proches ?
 - Ouais.
 - Allegra encourageait Hannah à la rupture ?
 - À quoi ?
 - La rupture, mon gars. La rupture.
 - C'était juste une dispute. Une discussion.
 - Et ensuite, elle a disparu.
 - Je sais rien là-dessus.
 - Mon gars, tu lui envoyais dix, peut-être vingt SMS par jour. Pendant encore au moins une semaine après sa disparition.
 - Ouais. Et alors ?
 - Dirais-tu que tu étais obsédé par Hannah ?
 - Non.

- Mais quand elle a commencé à en voir un autre...
- C'était pas sérieux. C'était pas comme ça.
- ... t'as eu les sacrées boules, hein ?
- Je ne veux plus rien dire.
- Ce qui veut dire ?
- Je ne veux plus répondre à vos questions.
- Tu ne veux plus répondre à d'autres questions ?
- Non.
- Tu ne veux plus m'aider à essayer d'aller au fond des choses ?
- Oui. Non. Je veux juste ne plus répondre à des questions.
- D'accord, mon gars. C'est ta prérogative. Mais j'en ai juste une dernière pour toi.
- Laquelle ?
- As-tu quoi que ce soit à voir avec la mort de ces filles ? »

En fuite

Tina est partie. On l'a déposée au terminal du ferry à Cleveland. Une limousine l'attendait. Envoyée par son nouveau propriétaire. Je ne m'occupe pas des formalités de transport. C'est trop compliqué, surtout quand il faut expédier des filles un peu partout. Parfois, les propriétaires viennent eux-mêmes les chercher, mais c'est rare. Ce chauffeur allait emmener Tina à Toowoomba ou ailleurs où ils pourront la mettre dans un petit avion cargo sans que personne vienne vérifier la cargaison.

Même si j'ai senti que ça grinçait, je ne suis pas trop inquiète pour le deuxième client. Il attendra. Je ne vais pas tarder à rentrer à Surfers. Les *schoolies* durent encore une semaine, il y aura du choix. Et ce n'est pas comme si l'université était en rupture de stock. Je veux dire, je peux y aller moi-même en prendre une, s'il le faut. Trouver une fille n'est pas si difficile, surtout quand vous avez quelque chose comme quinze mille étudiants dans cette seule université et vingt mille gosses en plus qui viennent pour les *schoolies*. Divisez ça par deux et il vous reste plus de dix-sept mille filles. Franchement, ça va être simple d'en choisir une dès mon retour.

Je ne suis pas en fuite, c'est fini ce genre de choses pour moi.

J'ai fui la favela, j'ai fui la baie de Naples et j'ai fui Londres.

Je ne suis pas en train de fuir mon appartement au soixante-dixième étage du plus haut bâtiment d'Australie pour un bunker enfoui sous le sable, construit il y a très longtemps par des hommes qui avaient peur.

J'y resterai un jour. Deux, peut-être. Pas plus. D'ici là, j'aurai réglé mes problèmes urgents.

Ensuite, je reviendrai. Darian n'a rien. Il a essayé de me violer et je l'ai frappé. Voilà ce que je dirai si jamais je dois dire quelque chose. Mais ce ne sera pas la peine. Il est à la recherche d'Ida. Il ne la trouvera pas. Il rentrera chez lui. Point. Fini. Terminé. Bye-bye monsieur Sexy Darian.

Je ne fuis plus. Mais je sais qu'ils me traquent encore. Ils ne me

trouveront pas, j'en suis certaine, maintenant. Je n'ai rien à craindre dans mon appartement au soixante-dixième étage, où je domine le monde autour de moi, d'où je peux voir dans toutes les directions, où j'ai des serrures sur mes portes et mon Tanaka avec moi.

Mais je les sens et je sais qu'ils sont toujours à ma recherche.

Ils sont là dans mes rêves, dans mon sommeil, dans mes moments de faiblesse, quand la peur prend le dessus, pour un infime instant, quand je me laisse revenir à Londres, à Soho, à cette nuit où il a franchi la porte sans que je l'entende.

Y a-t-il quelqu'un d'autre dans la pièce ? ai-je pensé. La porte s'était-elle ouverte sans que je l'entende ?

J'étais au pied du lit dans la chambre d'hôtel, agenouillée sur le sol, une bite dans la bouche. J'étais nue. Pas du tout en contrôle.

Le danger venait d'entrer, je le sentais.

Ne panique pas, me suis-je dit. C'est peut-être ton imagination. Repense à ce que tu vas manger ce soir, repense à ton rêve de devenir créatrice de mode. Repense à l'argent que tu as déjà en banque. Repense à la pipe, Starlight, et arrête d'être paranoïaque.

Et puis j'ai entendu le *fomp*, comme un coup de poing dans un oreiller.

Ça avait dû être une balle, je l'ai compris, car ses jambes se sont repliées sur elles-mêmes comme si elles avaient perdu leurs muscles et sa bite est devenue molle dans ma bouche. J'ai été couverte d'éclaboussures, humides, chaudes. C'était sa cervelle. Quelqu'un était entré dans la chambre et lui avait fait sauter le crâne. Maintenant, c'était mon tour.

Putain, je fais quoi ? Il faut que je me barre d'ici, tout de suite. Je vais mourir.

Et qui s'en soucierait ? Une pute nue de vingt ans, abattue avec la queue d'un mec dans la bouche.

Je n'ai pas bougé. J'ai fait comme si je n'existais pas. Peut-être que si je continuais à fixer la moquette, le tueur s'en irait. Peut-être que si je ne voyais pas ses yeux, il quitterait la chambre et me laisserait. Ces types sont payés au contrat. Il avait fait son boulot, je ne l'avais pas vu, je ne pouvais rien dire aux flics. Il partirait. Peut-être.

« Putain. T'es qui ? » entendis-je.

Pas question de lever les yeux vers lui. À sa voix, je savais qu'il était africain.

« Lève-toi. »

Je ne l'ai pas regardé dans les yeux, mais j'ai obéi. Il y avait un gang de jeunes Soudanais dans Earls Court, et c'étaient des méchants. Ces mecs commencent à tuer à l'âge de dix ans. La vie dans les bidonvilles de Rio est moche, mais c'est une balade chez Harrod's comparée à ce

qu'ils encaissent au Soudan.

Je me suis couverte avec les bras, mais j'étais toujours nue et maculée de bouts de cervelle.

Il ne m'a pas abattue. Il m'observait. Ces Soudanais, ils ont les yeux morts. Je ne le regardais pas. Je gardais la tête baissée. Je ne voulais pas voir son visage.

Il continuait à m'observer. Je sentais son regard et je voyais son pistolet ; il le braquait sur moi.

Il a sorti un portable de sa poche. Un Nokia jaune.

Je n'ai pas bougé.

« Il est mort, a-t-il dit dans le téléphone. Comment je le sais ? C'est quoi, cette question ? Je le sais parce que je viens de lui coller une balle dans la tête. Du coup, il en a plus, de tête, voilà comment je le sais, dit-il au mec à l'autre bout tout en ne cessant de m'observer avec ses yeux morts. OK, OK, continua-t-il, puis : Attends une seconde. »

Il a fini l'appel, a braqué son Nokia vers le corps sur le lit. Clic. D'une seule main, il a tapoté sur son clavier. Avec ses yeux qui m'observaient. Son arme pointée sur moi. Il a rappelé.

« Tu l'as eue ? Bon, la prochaine fois, me demande pas de preuve quand c'est pas nécessaire, quand je te dis que c'est fait, c'est fait. T'as pas besoin de voir si je te le dis. D'accord ? »

J'entendais la voix à l'autre bout de la ligne, mais je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Je commençais à avoir froid. Fallait-il que je lui parle ? Je continuais à regarder par terre.

Il a commencé à s'avancer vers moi. Je ne voyais pas son visage, mais je voyais ses chaussures. En cuir noir brillant et très pointues.

« Il y a une fille », dit-il.

Je sentais ses yeux.

« Ouais, une pro, elle était en train de le sucer quand j'l'ai buté. Jamais rien vu d'aussi rigolo. Dis-le au Spaniel. Dis au Spaniel que Wizard God a explosé la tronche de ce connard, qu'il a répandu sa cervelle dans sa jolie chambre d'hôtel et que, quand son corps, mort et totalement décapité, est tombé sur le lit, une fille a été révélée. Ouais, *man*, Wizard God s'est mis à étudier l'anglais pour de bon. Ha ha ha ha. Dis au Spaniel qu'une fille a été révélée, à genoux, toute nue, toute blonde et toute mignonne. Dis au Spaniel qu'elle a de gros seins. Ouais, c'est vrai, *man*. Des gros seins et elle est toute nue – à poil, *man* – et elle avait la queue du vieux dans la bouche, mais il risque pas de jouir vu qu'il est décédé. Dis-le au Spaniel. »

Il a mis le canon de son arme sous mon menton et il m'a obligée à lever la tête.

Nos yeux se sont croisés.

Il me souriait. Comme si on partageait un secret.

« Elle est vraiment jolie, dit-il en m'observant. J'te raconte pas de

conneries, *man*. Je sais pas, elle a l'air espagnole ou c'est peut-être une de ces filles d'Europe de l'Est, difficile à dire. Toutes ces Blanches, elles sont pareilles, pour moi... »

Il m'a tendu le téléphone.

« Dis bonjour. Il s'appelle Black. C'est mon boss et je sais pas s'il me croit ou pas que t'es là, mais il veut parler à la blonde qui a de gros seins et qui est nue. »

J'ai pris le téléphone en me disant : *Il faut faire ce qu'il dit*. Les yeux sur le tueur, j'ai dit :

« Allô ?

— T'es qui ?

— Kelly.

— T'es nue ?

— Oui.

— T'as de gros seins ?

— Oui.

— Ce con, Wayne, il t'a baisée ?

— Oui.

— Combien il t'a payée ?

— Trois cents.

— Euros, sterlings ou billets verts ? En quoi il t'a payée, Kelly ?

— En livres.

— Où est l'argent ?

— Dans mon sac.

— Donne-le à Wizard God. Il me le donne. Je le donne au Spaniel.

— D'accord.

— T'as quel âge, Kelly ? »

Mens. Si tu lui dis que tu es très jeune, il aura peut-être pitié.

« Quinze.

— T'es jeune.

— Oui.

— Pourquoi tu baisses pour de l'argent ?

— Je sais pas. C'est tout ce que je sais faire.

— Tout ce que tu sais faire ? T'as essayé de trouver un vrai boulot ?

T'as essayé de trouver du travail, chez Harrod's par exemple ? N'importe qui peut bosser chez Harrod's.

— Non.

— T'as essayé ailleurs ? De faire un vrai boulot ?

— Oui.

— Où ?

— Chez Sainsbury's.

— Et ?

— J'ai pas aimé.

— T'as quitté ce boulot ?

— Oui.

— Et maintenant tu baisses et tu sucres pour vivre ?

— Oui. »

Il y a eu un long silence, et j'ai entendu Black se moucher. Wizard God m'observait, toujours souriant. Il n'avait pas bougé. C'était comme s'il regardait un truc marrant à la télé.

« Mais tu sais pas pourquoi tu as choisi de baiser pour de l'argent ?

— Non.

— Non. Moi non plus. Repasse-moi Wizard God. »

J'ai rendu le téléphone à Wizard God et il l'a porté à l'oreille en disant :

« Elle est vraiment jolie. »

Il a rangé son flingue derrière lui, dans son pantalon, et puis sa main a surgi, son autre main, et il l'a posée sur mes lèvres. Il les a frottées avec ses doigts, en me regardant dans les yeux avec ses yeux morts.

« Je vais la baiser. »

Ses doigts ont poussé mes lèvres et je les ai ouvertes pour lui tandis que mon corps vacillait et que je restais là pendant qu'il m'enfonçait ses doigts dans la bouche, au fond, dans la gorge.

« Non, *man*, j'vais la baiser par le cul, *man*, j'vais la baiser par là comme ça si la vieille appelle pas parce qu'elle m'attend pour dîner, si elle appelle pas, elle ou les gosses, si personne appelle, *man*, après avoir niqué cette petite fille nue ici, alors je l'attache et j'la bâillonne, ouais, sur le lit, exactement comme dans le désert, *man*, avec ces petites, ha ha ha, j'attache cette blonde, *man*, vraiment serrée et ensuite jregarde ce film avec Tom Cruise, le nouveau, *man*, ils l'ont à la télé ici, à l'hôtel, j'ai entendu deux vieilles, des connes, en parler dans l'ascenseur, qui disaient que Tom Cruise il était vraiment bon, non j'connais pas le titre, elles disaient qu'il est mieux là-dedans que dans *Magnolia* et ça c'est quelque chose, alors jregarde le film, avec la fille nue attachée dans le lit, ça m'appellera le pays, de toute manière le vieux con il va pas puer avant un moment, ouais, je l'balance par terre, lui et tout le sang et le reste, j'vais pas me salir, *man*, j'vais pas salir mon attirail et ensuite, tu vois, quand le film est fini si j'ai pas d'appel, je la baise encore une fois, pour la route, ouais, ouais, et après je la tue et je rentre à la maison avec la vieille et les gosses, *man*, super-grosse journée. J'veux mon jeudi. »

Si je faisais semblant de le trouver spécial ; non. Si je lui disais que j'ai un enfant ; non. Si je lui disais...

J'étais prête à le supplier. J'avais l'impression que j'allais m'évanouir, me pisser dessus, Seigneur, comment j'allais faire avec ce type, il devait bien y avoir un moyen.

Il avait des gosses.

Il a tendu le téléphone pour me prendre en photo. Clic. Starlight, la star de la mode. Regardez-moi, maintenant. Voilà comment ça va se terminer, avec ce tueur soudanais, ce Wizard God, ce dieu sorcier qui venait d'envoyer ma photo, nue et couverte de sang et de cervelle grise, à un gangster nommé Black qui travaillait pour l'Épagneul, le Spaniel.

« Va prendre une douche. Lave toute cette merde. Ne te sèche pas. »
J'ai obéi.

« Ouais, j'te dis qu'elle est vraiment jolie, *man*, c'est un bonus, *man*. Je veux une pro à poil à chaque contrat maintenant, *man*. Mon prix vient juste de monter, ha ha ha. Ouais, tête de bite, j'avais pas oublier son sac, tu m'prends pour une tête de bite ? »

Il a éteint son phone. Il me contemplait. J'étais sous la douche, couverte d'eau chaude. C'était bon, mais il m'observait.

« S'il vous plaît, ne me tuez pas », lui ai-je dit.

Il n'a pas détourné les yeux ; il a enlevé son tee-shirt, son pantalon, ses chaussures et ses chaussettes et puis il était nu. Il avait une érection. Il la caressait. Il souriait.

« S'il vous plaît, ne me tuez pas.

— Sors de la douche. »

Je l'ai fait.

« Ne te sèche pas. »

Je ne l'ai pas fait.

« Quel âge t'as ?

— Quinze ans.

— Quel âge t'as ?

— Quatorze ans.

— Non. T'as vingt ans, au moins. Tu mens à Wizard God. Viens ici. »
J'étais trempée, je dégoulinais. Je l'ai rejoint.

« Couche-toi sur le lit. »

Ce que j'ai fait. Il a posé son pistolet avec son long canon et son silencieux sur ma cuisse et il a dit :

« Écarte. »

Avec le silencieux, il a tapoté sur ma peau entre mes cuisses, alors j'ai obéi, j'ai écarté les jambes.

« Maintenant, on va jouer à un jeu », dit-il.

Il a poussé le bout du silencieux puis le début du canon en moi et il a dit :

« C'est le jeu du clic et du bang. »

Il a ri et regardé son pistolet inséré en moi ; avec beaucoup d'attention, comme s'il était à l'école, et il a dit :

« Tu vas te l'enfoncer, comme une bite, tu vas l'aspirer. Bouge ton corps, fais-le entrer. »

J'ai obéi. Le canon froid est entré en moi. C'était la pire sensation de

ma vie.

« Je pose une question et tu réponds, si tu donnes la bonne réponse, j'en pose une autre, une nouvelle question, et si c'est pas la bonne réponse, j'appuie sur la détente. Bang. Toi morte. Bang dans ton ventre. Comme ça, les flics savent que c'est les Soudanais et ils nous courent pas après parce qu'ils savent ce qu'on fera à leurs vieilles, ils nous laissent tranquilles. »

Je détestais son sourire.

« Ça s'appelle une signature. Je commence le jeu dans trente secondes parce que je sais que tu vas pleurer, peut-être supplier et tout ça, et que c'est pas juste de commencer quand t'es comme ça. »

Je ne pleurais pas, je ne suppliais pas. Je le regardais en me disant : voilà comment je vais mourir. Ne pense à rien parce que sinon tu vas pleurer. Pense plutôt que tu es morte. Que c'est terminé. Fini. Pense qu'il n'y a rien. Ferme les yeux, maintenant. Je l'ai fait. Je ne sentais plus que le canon froid du pistolet. J'essayais d'être vide dans ma tête, sans aucune pensée, mais ça ne marchait pas.

« Première question. Comment s'appelait la première femme de Tom Cruise ? »

La fin de ma vie. Qu'est-ce que ça peut foutre ? Explode-moi maintenant, sale con. Et alors ? J'en ai rien à foutre.

« Mimi Rogers.

— Combien de temps a duré le mariage entre Tom et Nicole ?

— Un peu moins de dix ans. »

Il m'a regardée longtemps et il a dit :

« Quel est le titre de leur premier film ensemble ? Tom et Nicole ?

— *Horizons lointains*. »

Il m'a zyeutée. Il ne pensait pas que je connaissais ces trucs. Quand on vient de la favela, on sait tout sur Hollywood.

« Qui était le réalisateur d'*Horizons lointains* ? »

Ron Howard, j'ai pensé, et j'ai dit :

« Ron Howard.

— Personne connaît toutes ces réponses. T'es intelligente, comme fille. Maintenant, tu chantes. Quelle chanson tu vas chanter pour moi ?

— Je ne connais pas de chansons.

— Il faut que tu chantes. Les filles mortes chantent. Elles chantent toujours, toujours, avant de mourir.

— Mais... »

Je voulais protester.

Il a enfoncé le pistolet plus loin, plus fort, et il s'est penché si près que je sentais la pourriture de son haleine.

« Bon, j'ai changé d'avis. J'veais quand même te tuer, même si t'as toutes les bonnes réponses. Et j'veais pas t'embrasser non plus. »

Il était si proche que ses lèvres touchaient les miennes quand il a dit :

« Je veux juste te tuer. J'ai vraiment envie de te tuer. »

J'imaginai son doigt qui s'enroulait autour de la détente du pistolet qui était enfoncé en moi, me clouant au lit pendant que son autre main m'étranglait.

« Alors maintenant tu chantes, tes dernières paroles, tu meurs en chantant, tu rencontres Dieu en chanson. »

Je me suis mise à pleurer. C'était insensé. Il était insensé. Je voulais supplier, implorer, n'importe quoi, lui donner de l'argent, lui raconter mon histoire, lui faire comprendre. Mais je regardais dans les yeux d'un mort.

« Fille morte, commanda-t-il, chante. Chante maintenant, fille morte. J'appuie sur la détente pendant que tu chantes, salope. Les dieux, ils attendent. »

Tout ce que j'ai pu trouver, c'était une berceuse, un truc que j'entendais, une mère qui la chantait à son bébé tous les matins, tous les soirs, dans la favela. Je ne savais même pas comment elle s'appelait. Berceuse pour une morte.

Et puis son téléphone a sonné.

« Allô ? » dit-il.

Il a écouté. Et il a retiré son pistolet de mon vagin.

« T'as de la veine. Ils veulent te vendre. Le Spaniel te trouve canon, il dit que tu peux lui rapporter dans les vingt mille. Ils vont te mettre aux enchères dans une minute. Redresse-toi. Sois jolie. Tu vas pas mourir. »

Le drapeau, l'uniforme et le reste

« **C'** est pas cool, bébé. »

Voilà ce qu'avait dit Casey.

Maria les avait rejoints, Arch et lui, au Versace Hotel où ils avalaient leur troisième cheeseburger et leur huitième bouteille – chacun – de VB. Une certaine agitation s'était emparée du personnel en raison du mouillage non autorisé du vieux hors-bord rouillé, et très très grand, dans la zone réservée au complexe cinq étoiles. Au moins, Casey portait un jean et pas son sarong habituel. S'ils ressemblaient à deux ruffians des mers du Sud, tout droit issus de la grande époque de la piraterie, ils possédaient aussi des cartes Platinum. Ce qui avait apaisé les angoisses de la direction.

Quand Arch s'était éloigné pour prendre un appel de Blond Richard à propos du boulot qui les attendait, Maria avait avoué sa trahison récente à son amant.

Troublée, elle espérait de l'homme qu'elle aimait, celui qui la soutenait en toute circonstance, l'assurance qu'elle avait bien agi.

« C'était juste un appel au flic du coin, dit-elle. Il connaissait Darian. Il voulait lui parler, c'est tout.

— Vraiment pas cool.

— Case, un flic est mort. Un de mes amis.

— Ouais, j'avais pigé, mon amour. Et c'est vraiment la honte, ça aussi. Mais tu sais – c'est que moi, bébé, hein, juste ce que je pense –, quand t'as un partenaire, faut garder le cap, glisser sur l'eau et faire ce qu'y faut. »

Parfois, son amant, qu'elle adorait, parlait de façon très obscure. C'était une de ces fois. Elle voyait néanmoins le topo.

« Tu ne comprends pas.

— Quoi ? Parce que t'es flic et que le mec à qui t'as causé est flic, lui aussi ? Ce truc de clan ? Ouais, bébé, je comprends ça. Ce Dane Harper et toi, vous portez tous les deux l'uniforme, vous avez le même drapeau, vous obéissez au même code... Sauf que tu le sais aussi bien

que moi : Darian n'est pas flic, il porte pas l'uniforme, mais, bébé, y a pas *mieux* que lui. Et tu le sais. »

Son téléphone vibra. Elle reconnut le numéro.

« Allô ? » dit-elle en quittant la table, laissant Casey choper une poignée de frites d'une main et une neuvième canette de l'autre.

Elle se réfugia dans l'immense et somptueux salon d'accueil pour prendre l'appel.

« Vous avez appelé, dit Dane.

— Ouais. J'ai des informations qui pourraient vous être utiles.

— À propos de Darian Richards ?

— Non. Je ne sais pas où il est.

— C'est ça, dit Dane avec un ricanement à peine dissimulé.

— Ces meurtres sont liés à une fille nommée Starlight. Elle habite le Q1.

— Starlight ?

— Oui. Elle doit avoir vingt et un, vingt-deux...

— Sans blague ? » la coupa Dane.

Il ne la croyait pas.

« Elle a un frère qui s'appelle Estefan...

— Starlight et Estefan ? »

Elle l'ignore et continua :

« Ils ont monté un trafic d'esclaves en ligne. Ils enlèvent des étudiantes pour les vendre à des types un peu partout dans le monde.

— Ouais, et elle dirige tout ça depuis le Q1, c'est ça ?

— Je crois que ça vaudrait la peine que vous vous y intéressiez.

— Merci pour le tuyau, mon cœur. Si vous voyez votre pote Darian, dites-lui que je le cherche. Dites-lui aussi que je vais le trouver. »

Et il raccrocha.

Maria regarda son téléphone.

« Bébé ! » l'appela Casey, son hurlement emplissant la salle dorée.

Arch l'avait rejoint et tous deux lui faisaient signe de venir les rejoindre.

« Magne-toi ! Faut qu'on aille combattre le crime. Tu viens ? »

Elle s'était attendue à être en route pour le poste de police où elle aurait expliqué en détail les informations vitales dont elle disposait.

Il n'en était, clairement, plus question. Dane ne l'avait pas crue, il n'avait même pas pris la peine de l'écouter.

Elle éteignit son portable, le glissa dans sa poche arrière et rejoignit les deux hommes.

Le facteur humain

J'ai quitté le ferry dans la petite ville de Dunwich. La traversée de la baie avait pris quarante minutes. Isosceles m'avait envoyé quelques textos à propos des bizarreries de certains noms locaux. Il y avait « The Dunwich Horror », comme la nouvelle mettant en scène des monstres de H. P. Lovecraft qui me foutait la trouille quand j'étais gosse, et c'était dans une petite ville nommée Amity que se déroulaient *Les Dents de la mer*, mais son préféré était un coin plus au sud, au milieu de l'île, qui s'appelait Black Snake Lagoon, le lagon du serpent noir.

Selon le signal de son portable, Starlight se trouvait elle aussi sur l'île. Je la suivais. Heureusement, pas dans la direction du Black Snake Lagoon. Cela semblait trop facile – me laisser simplement guider par les signaux d'un téléphone pour retrouver ce que je cherchais –, et, bien sûr, ça l'était. Cela faisait une heure que l'engin ne bougeait plus. Il émettait depuis Amity, la ville où la carte de crédit d'Ida avait été utilisée.

J'ai quitté Dunwich et j'ai tourné à gauche sur l'une des rares routes goudronnées de l'île.

Le portable avait été abandonné sur une table de pique-nique en bois dans un petit parc au bord de l'eau. Comme c'était le Queensland, personne n'avait songé à le voler. Il y avait un mot écrit au stylo bleu sur une feuille de papier blanc coincée dessous.

Faites attention à ce que vous cherchez. Vous pourriez ne pas aimer ce que vous allez trouver.

L'écriture était celle d'une enfant ; de ce que je savais d'elle, Starlight n'avait pas dû passer beaucoup de temps à l'école. Je contemplais les lettres rondes, maladroites. Elles semblaient avoir été tracées par un gamin de dix ans, et les menaces proférées par un gosse de quinze. Mi-provocation pour que je continue, mi-avertissement pour que je fasse demi-tour et reparte là d'où je venais ; une énigme très tentante de la part de quelqu'un qui ne craignait pas grand-chose,

qui pensait avoir l'avantage et croyait tout maîtriser. Le message d'une petite fille qui s'imaginait pouvoir contrôler n'importe qui.

J'ai toujours été un gosse tranquille. Je n'étais ni timide ni maladroit, je n'avais pas grand-chose à dire, c'est tout. Des tas de gens avaient des tas de trucs à dire, mais pour moi, d'aussi loin que je m'en souviens, c'étaient essentiellement des conneries. Des paroles pour remplir le silence, des attitudes ou des opinions d'autant plus fermement affichées qu'elles n'étaient basées sur rien. Une constante cacophonie de voix – de sons, plutôt – qui ne voulait rien dire. J'étais le gosse qui restait planté là à observer. Ce que je fais encore. Quand j'ai été assez âgé pour décider par moi-même de comment passer mon temps, plutôt que d'être forcé par ma mère à rendre visite à des amis ou à de la famille, j'ai choisi la solitude.

On m'a traité de snob, de handicapé émotionnel, on m'a promis que je mourrais vieux et seul. On m'a dit que j'étais incapable de m'engager, que j'étais un psychopathe, que je n'avais pas de sentiments, que je ne savais pas m'exprimer, que je vivais sur une île horrible, que j'étais froid et distant. Et il y a peut-être du vrai dans tout ça. C'est plus facile d'analyser les autres que soi-même. Je n'ai pas d'enfants. Je n'ai pas de parents. J'ai vu mon père couler dans la gnôle, s'enfoncer dans un brouillard de drogue uniquement peuplé de prostituées thaïlandaises qui lui témoignaient de l'affection en échange de l'argent qu'il leur donnait. En matière de relations, je suis un désastre ; j'ai toujours cherché le réconfort et la chaleur des femmes selon un tarif horaire.

J'ai toujours été heureux et satisfait. Je le suis même plus maintenant que je suis à la retraite, n'ayant plus à supporter les manies de mes subordonnés, les interrogatoires quotidiens de suspects qui me durcissaient le ventre, faisaient monter ma colère jusqu'à un besoin presque irrationnel de justice qui, trop souvent, basculait vers la vengeance.

Parler à des gens est sans doute la façon de passer le temps qui me plaît le moins.

Je suis allé au petit bureau de poste d'Amity, un endroit où, dans un bled pareil, tout le monde parle et où tout le monde sait tout sur tout le monde.

« Salut », dis-je au type dégingandé qui était en partie caché derrière un mur de fortune érigé juste derrière le comptoir.

Ça ressemblait à un cagibi construit à la va-vite, avec une table et un fauteuil assez confortable pour accueillir ses siestes.

Dans ce genre d'endroit, il ne règne jamais une activité trépidante, surtout après l'heure de pointe, quand le courrier arrive pour être récupéré par la centaine de personnes à peu près qui demeurent dans

la ville des *Dents de la mer*.

Il a passé son crâne au coin du mur. J'entendais la bande-son d'un film, sans doute sur son ordi posé sur le bureau. Il s'est penché et le son s'est arrêté. J'avais cru reconnaître *Quand Harry rencontre Sally*.

« Ouais ? dit-il en s'extrayant de son fauteuil puis de son réduit pour venir jusqu'au comptoir. Que puis-je faire pour vous ?

— Je ne sais pas si vous pouvez m'aider, mais je fais des recherches sur Stradbroke et les fortifications qui ont été construites ici pendant la guerre. La Seconde Guerre mondiale », précisai-je en hâte et, je l'espérais, sans l'insulter.

Il devait avoir dix-huit ans. Pour lui, la « guerre » évoquait sans doute la récente attaque sur l'Irak.

« Ouais, il y en a plein sur Moreton.

— Et ici, sur Stradbroke ?

— Nan... rien ici, pas que je sache, en tout cas. Mais il y en a plein sur Moreton. »

Moreton était l'île voisine, plus au nord, pas très loin de là où nous nous trouvions.

« Je ne crois pas qu'il s'agissait de travaux officiels. Il paraît qu'elles ont été construites sous terre, un peu comme des tunnels, le long de la plage.

— Ouais ? Wow...

— Y a-t-il quelqu'un par ici qui vivait déjà sur l'île à l'époque ? Dans les années 1940, ajoutai-je pour être tout à fait clair.

— Trev, répondit-il. Il est vieux.

— Où puis-je trouver Trev ?

— Il aime pêcher.

— Ouais, mais savez-vous où il habite ? »

Les employés de poste dans ce genre de petite ville connaissent l'adresse de tout le monde.

« Ballow Street. Tout au bout, là où la route débouche sur la plage. Il n'y a pas de numéro et on ne voit pas la maison depuis la route. C'est sur la gauche. Face à la mer. Vous ne pouvez pas la manquer. »

Je n'en étais pas aussi sûr.

Je lui ai tendu une photo d'Ida et d'Estefan. Je l'avais prise au Marrakesh.

« Auriez-vous vu un de ces deux-là, dans le coin ? » demandai-je.

Il m'a dévisagé un moment. Ça ne ressemblait pas à une question d'historien.

« Non », dit-il.

Difficile de savoir s'il mentait.

« Merci pour votre aide », dis-je.

En sortant sur la véranda en bois, j'ai entendu les bruits de *Quand Harry rencontre Sally*. Dehors, la chaleur était étouffante.

Le gosse qui regardait les bateaux

Angus avait dix ans. Il séchait souvent l'école : au lieu de franchir le portail, il continuait à marcher tout droit, jusqu'au terminal des ferries de Cleveland. Là, il s'asseyait au bord de l'eau, buvait son thé du matin, mangeait son déjeuner dans sa gamelle et sa pomme pour le goûter en regardant les ferries et les bateaux qui croisaient sur la Moreton Bay, la plupart effectuant la navette vers North Stradbroke Island. Le truc, c'était qu'il avait mal aux yeux à force de fixer la mer qui miroitait. Angus aurait bien aimé avoir des lunettes de soleil, mais sa mère et son père affirmaient qu'il était trop petit.

Mais pas trop pour un téléphone portable. C'était différent, même si ça le rendait perplexe qu'on lui autorise un truc pour adulte et qu'on lui refuse un accessoire aussi utile qu'une paire de lunettes noires pour protéger ses yeux de l'éclat du soleil.

Ce matin-là, son téléphone vibra, annonçant un SMS. Il espérait que c'était Donna, qu'il essayait souvent de convaincre de venir avec lui sur les quais en lui expliquant que c'était bien plus drôle que l'école. Mais Donna ne venait jamais, même si elle disait : « Bientôt, peut-être. » Il lut le texto.

Votre voiture vous sera rendue à l'endroit où elle a été prise.

Angus relut, encore et encore. Ça ne voulait rien dire. Mais ça pouvait avoir un rapport avec le fait que son père ne se souvenait jamais de son propre numéro de portable. Au lieu de ça, il donnait toujours celui de son fils, Angus, qui était vraiment simple avec quatre huit et trois zéros. Comme quand il avait acheté leur nouvelle voiture, un très vieux 4 × 4 blanc, chez un revendeur d'occasions, l'an dernier.

« J'me rappelle jamais de mon numéro, mon vieux. J'y arrive pas. Je peux vous donner celui de mon fils ?

— Pas de souci », avait dit le vendeur.

Angus s'en souvenait parce qu'il avait imploré son père de prendre un Hummer, mais son père avait dit qu'ils n'en avaient pas les moyens et que, de toute manière, ce genre de bagnole, c'était pour les

branleurs.

Peut-être, se dit Angus assis sur la jetée et contemplant l'étrange texto, que ça avait un rapport avec leur nouvelle voiture. C'était peut-être le vendeur qui l'avait empruntée pour faire un truc.

Angus décida d'appeler le numéro qui s'était affiché pour demander de quoi, qu'est-ce. C'était ce qu'un adulte aurait fait, se disait-il, et son père serait fier de lui. Il allait peut-être même le féliciter d'avoir « pris l'initiative », un machin dont il parlait tout le temps.

Ça ne sonna même pas.

Il eut directement un message : *Ce numéro n'est plus en service.*

Loin, très loin de la jetée, au sommet de sa tour de verre dans Melbourne, Isosceles s'était replongé dans ses recherches sur la toile d'araignée.

Le vieil homme et la mer

« J'ai vu un sous-marin japonais, aussi clair que je vous vois. Je devais avoir dix ans. Il est sorti de l'eau à deux cents mètres de la plage, à peine. Personne ne m'a cru. J'avais tout inventé, qu'y disaient. On me croit toujours pas. Vous non plus, vous me croyez peut-être pas. Mais c'est vrai. Il est sorti de l'eau. Aussi clair que je vous vois. Je l'ai vu, de mes yeux vu. »

J'avais descendu Ballow Street, qui n'avait pas tardé à se transformer en piste de sable entre deux murs de *bloodwoods* – les arbres à sang, comme on dit ici en Australie – et de gommiers râblés et durs. Au bout d'une centaine de mètres, la route aboutissait sur la plage ; après, c'était l'océan Pacifique. Il faisait chaud et les mouches des sables étaient de sortie. Tout était calme. Pas un souffle d'air. En dehors de la rumeur incessante des vagues, il régnait un silence mortel. J'ai garé le véhicule sous un bosquet de banksias, tous courbés, brisés par le vent de l'océan. En sortant de la cabine, j'ai regardé le bush autour de moi. Il était vert, partout. J'ai remarqué un sentier qui semblait partir de la « rue » et je l'ai suivi en espérant qu'il menait quelque part... Sinon à Trev, au moins à quelqu'un qui pourrait m'indiquer la bonne direction.

Au bout d'un moment, j'ai aperçu une cahute fabriquée à partir de bouts de ferraille, de sacs en toile de jute et d'un étrange assortiment de poutres. De gros pans de murs qui semblaient avoir été empruntés sur d'autres maisons avaient été plaqués là-dessus un peu au hasard. Le tout formait une grande case planquée parmi les arbres. En m'approchant, je me suis rendu compte qu'elle faisait face à la plage. Dans ce qui tenait lieu de cour ou de jardin, deux très vieilles barques, l'une en fer, l'autre en bois, se tenaient compagnie sur le sable, entourées par environ quarante mille cannes à pêche et seize cents pièges à crabes. Ce devait être la maison du vieux type qui aimait pêcher. Trev.

« Hello ! criai-je.

— Ouais ? » a fait une voix aussi vieille que l'océan.

J'ai suivi la direction de la voix pour me retrouver de l'autre côté de la cahute. Un très vieil homme, uniquement vêtu d'un short qui n'avait pas dû être lavé depuis 1963, était allongé dans un hamac. Il était ridé d'années passées à vivre sous le soleil et ses cheveux coupés en brosse étaient d'un blanc neige. Comme les poils à peine moins longs de sa barbe.

Il ne s'est pas donné la peine de se retourner pour me regarder. Comme s'il avait l'habitude des visites.

« Vous arrivez trop tard », dit-il.

Ses yeux étaient fermés. Je me suis dit que j'avais interrompu sa sieste.

« Pourquoi ? » demandai-je.

Il a roulé sur lui-même pour me lorgner.

« Vous êtes là pour le merlan, non ? Tout est parti. Fallait être plus matinal, mon gars.

— Êtes-vous Trev ?

— Et vous, vous êtes ?

— Je m'appelle Darian Richards. Le type au bureau de poste m'a dit que vous pourriez savoir quelque chose sur les fortifications qui ont été creusées dans le sable pendant la guerre.

— Avant la guerre. Pas pendant.

— Je cherche celle qu'on appelle la toile d'araignée.

— Vous êtes flic, dit-il.

— Je l'étais.

— Vous êtes de Melbourne. »

Je ne savais pas trop comment il avait glané cette information ; si je l'avais déjà rencontré, je m'en serais souvenu ; et puis, j'avais du mal à l'imaginer quitter sa case, son hamac et la plage de North Stradbroke.

« Ça se voit. Les flics de Sydney sont louches. Les yeux qui se baladent partout. Ceux du Queensland portent des lunettes noires et ils sont trop fiers de leurs muscles, mais ceux de Melbourne se tiennent toujours bien droits et ils vous regardent dans les yeux. J'aime pas les flics, conclut-il comme s'il venait d'y penser.

— Je suis à la retraite.

— Vous êtes trop jeune pour être à la retraite. Z'avez démissionné.

— Ouais. J'ai démissionné. »

Parfois – parfois seulement –, certains acceptent de répondre directement aux questions d'un enquêteur. Les vieilles personnes le font rarement. Vous devez leur céder une petite part de vous-même – comme une offrande ou un sacrifice – avant qu'elles acceptent en retour de vous donner des réponses. Vous vous exposez, vous révélez quelque chose de personnel, et après cela elles suivent votre exemple. Même s'il s'agit d'une information aussi anodine que l'emplacement de

fortifications bâties soixante-dix ans plus tôt.

« J'étais à la criminelle et j'ai craqué. Trop de pression, j'imagine. »

Ses yeux, toujours braqués sur moi, se sont plissés.

« Vous avez pas l'air d'un mec qui supporte pas la pression. En fait, je dirais plutôt le contraire. Ces vieilles fortifications, elles sont sur Moreton. Mauvaise île, mon gars. »

Il était maintenant assis sur son hamac, se balançant doucement d'avant en arrière avec ses petites jambes déformées. Je me suis installé face à lui, sur une vieille caisse à bouteilles retournée.

« Je suis à la recherche d'une fille disparue. Je crois qu'elle a de très sérieux ennuis. Je pense qu'elle a peur et qu'elle se cache dans un endroit qui s'appelle la toile d'araignée. »

C'est alors qu'il m'a raconté comment il avait vu le sous-marin japonais à l'âge de dix ans, en 1940, une année entière avant que les Japs bombardent Pearl Harbor et déclenchent la guerre de ce côté du monde.

« Après avoir fait surface, il est juste resté là à flotter sur l'océan. Je suis descendu au bord de l'eau pour le regarder, à me demander si c'était le début de l'invasion. J'étais gamin et il circulait pas mal d'histoires comme quoi les Japonais allaient venir nous massacrer jusqu'au dernier. Quelques minutes plus tard, un sas – si c'est comme ça qu'on dit – s'est ouvert. Une silhouette en a émergé. Il était tout en blanc. En uniforme blanc. Il est sorti du sous-marin et il a marché dessus, jusqu'au bout. Deux autres matelots l'ont rejoint. Ils regardaient tous vers l'île, vers moi. Pendant un moment, j'ai cru qu'ils allaient me tirer dessus, que j'allais être la première victime de la guerre contre les Japs. Mais non. Ils m'ont juste regardé pendant que je les regardais moi aussi. Et je crois bien qu'on a continué à se reluquer comme ça un moment avant qu'ils retournent à l'intérieur. Quelques minutes après, le sous-marin s'est enfoncé sous l'eau. Personne n'en a cru un mot. Pas à l'époque. Ni depuis. Au début, ça m'a énervé ; maintenant, je m'en fous. »

Là où nous étions, la plage se trouvait juste devant nous, en partie masquée par des pandanus et des palmiers obliques.

« Pour moi, ça ressemble à une histoire vraie, dis-je. J'en ai entendu pas mal qui ne l'étaient pas.

— Je veux bien le croire. »

Je préfère les vieux. De façon générale. Ils ont de la patience et de la sagesse, des qualités que je respecte. Cela étant, j'étais incroyablement conscient du temps qui filait. J'étais assis avec ce pêcheur depuis près d'une demi-heure et je n'avais pas fait le moindre progrès. Comme s'il pouvait lire dans mes pensées, il a demandé :

« Vous avez vu les fortifications construites à Moreton ?

— Non.

— Elles sont petites. En gros, des trous dans le sol. Recouverts de ciment ou de béton. Certaines étaient faites pour accueillir des mitrailleuses, la plupart pour y mettre des types qui allaient s'asseoir, regarder et attendre ; des postes d'observation. »

Il s'est levé pour prendre un panier à crabes, un qui était fait de ficelles et de cordes, pas en métal. Il était déchiré, peut-être par un crabe qui avait tenté d'échapper à son sort. Il s'est mis à le détricoter, comme un pull en laine.

« Les militaires voulaient que tout soit construit sur Moreton et Bribie. Ici, on n'avait qu'à se démerder. C'est en tout cas ce que se sont dit certains vieux à l'époque. J'étais gosse, mais je me souviens de tout. C'est à cause de la peur ; vous voyez de quoi je parle, pas vrai ? »

J'ai hoché la tête et l'ai laissé continuer.

« Alors, ils ont décidé de construire leur propre truc. Des postes d'observation. Et des postes d'armement. Sans aide du gouvernement ou des militaires. On nous avait laissés seuls, on s'est débrouillés seuls. C'étaient des machins assez ordinaires ; faciles à monter, faciles à démonter. Bâtis par des pêcheurs, pas par des soldats. Et c'est ce qui est arrivé : quand la guerre s'est terminée, les vieux types sont revenus sur les dunes et ils ont tout démonté. Ils avaient besoin du bois, du ciment, de tous ces trucs qui avaient servi à la construction. »

Je ne voyais pas trop où menait cette histoire, mais ça ne paraissait pas très bon. C'est alors qu'il a ajouté :

« Sauf un abri. »

Il avait complètement démonté le piège à crabes et, avec quelques brindilles ramassées par terre, avait commencé à façonner une sorte de nouveau cadre à tisser.

« Vous avez une photo de cette fille ? »

Je la lui ai montrée.

« Elle s'appelle Ida. »

Il me l'a rendue sans commentaire et s'est remis à sa tâche ; malgré ses mains usées et tordues, il travaillait avec dextérité.

« Les gens étaient terrifiés, j'avais jamais vu ça. Les gosses ne s'attendent pas à voir leurs parents ou des adultes paniquer, alors ça m'a marqué. J'ai commencé à m'intéresser à ce que faisaient les vieux, surtout ceux qui avaient le plus peur. Pour ainsi dire, ils me servaient de baromètre ; s'ils pétaient vraiment les plombs, alors ce serait le moment pour moi d'en faire autant et de filer d'ici, par exemple au Black Snake Lagoon, parce que je me disais que même les Japs auraient les jetons d'aller là-bas. Quand les bombes se sont mises à tomber dans le Nord et que les gens ont commencé à parler de la Brisbane Line, comme quoi ils allaient les laisser occuper la partie du Queensland située au nord de Brisbane, les contenir de l'autre côté de je ne sais quelle ligne imaginaire tracée sur le sable, certains se sont

mis à construire une nouvelle fortification. Ils l'ont fait vite et ils l'ont fait de nuit. Ils ne voulaient pas que ça se sache. »

Il a levé les yeux de ses ficelles et de ses brindilles.

« Vous comprenez, c'était un endroit pour se cacher et moins on le connaîtrait, plus il serait sûr. Moi, je les observais ; je les suivais. Une fois qu'ils repartaient, à l'aube, je descendais voir les progrès. »

Ses mains travaillaient beaucoup plus vite, maintenant. Le piège commençait à prendre forme.

« Ils ont commencé par un tunnel, mais circulaire. Pas un cercle bien rond, hein, mais des bouts droits qui finissent par vous ramener au début. Ils creusaient vite. Ils ignoraient que les Japs ne viendraient jamais. Ils ont continué à creuser pendant un an encore après la bombe d'Hiroshima ; jusqu'à ce qu'ils comprennent enfin que c'était fini pour les Japs. À ce moment-là, le tunnel s'était transformé en une série de galeries qui s'entrecroisaient ; ils avaient démarré au bord de la dune pour s'enfoncer vers l'intérieur de l'île, sous terre. Je n'ai jamais entendu parler de votre "toile d'araignée", mais le truc dont je parle ressemble à ça. »

Et il a levé le cadre à tisser, maintenant terminé. On aurait dit une impeccable toile d'araignée, une série de lignes qui composaient des cercles, connectés à d'autres cercles plus petits par d'innombrables ponts. Complexe, à la manière d'un dédale... et effrayant pour quiconque s'y trouverait pris au piège.

« Je vois ce que vous vous dites, reprit le vieil homme. Et vous avez raison : si vous vous retrouvez coincé là-dedans, vous avez peu de chances d'en ressortir. C'est un endroit à oublier ; mieux vaut ne pas en parler, le laisser pourrir, se désintégrer sous le sable.

— Pouvez-vous me dire où c'est ? »

Requêtes d'amis envoyées

Ayant accumulé cent soixante-treize amis Facebook en l'espace de vingt-quatre heures, Isosceles se retrouvait en proie à un conflit.

D'abord, il avait utilisé un *nom de plume*¹. Au lieu de son vrai patronyme, Jack Sullivan, ou de son pseudo officiel, Isosceles Reboot, il avait choisi celui d'un héros : Alan Turing, le génie anglais qui avait aidé à craquer les codes nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, qui avait construit la fameuse machine *Enigma* – un brillant précurseur de ces ordinateurs auxquels Isosceles était inextricablement lié – et qui ensuite avait été traqué par la société qu'il avait contribué à sauver, parce qu'il était gay.

Ensuite, Isosceles avait envoyé des requêtes d'amis à un échantillon aléatoire, des gens qu'il ne connaissait pas et dont certains étaient morts. George Orwell était un ami. De nombreuses librairies et boutiques informatiques étaient des amies. Mark Twain était un ami. Des écrivains au hasard un peu partout dans le monde étaient des amis. Des gens à Belize étaient des amis, tout comme certaines jolies jeunes dames du Congo et quelques musiciens intéressants d'Antananarivo. Des stars du X étaient des amies. Lady Gaga n'était pas une amie, mais il avait liké sur sa page, donc elle aussi intégrait son cercle croissant. Isosceles avait posé des likes sur deux cent trente-quatre pages.

Après tout ça, le problème était qu'il n'avait pas vraiment d'amis – en tout cas, pas de vraies gens qui vivaient et respiraient. Le plus proche était Darian, mais c'était une relation forgée par un travail souvent déplaisant : comme, par exemple, quand il devait fouiner dans le dark web pour déchiffrer les mots et les pensées de personnes écœurantes comme Starlight ou pourchasser des criminels horribles comme ce tueur en série.

En dépit de ce dilemme, il devenait déjà accro à Facebook. Il y allait tous les quarts d'heure checker les dernières mises à jour et, plus important, voir si quelqu'un avait répondu à ses requêtes en amitié.

Étant donné le volume considérable de ses envois, c'était généralement le cas. Chaque fois qu'il se connectait, il éprouvait une réelle exaltation en découvrant les petites marques rouges dans le coin supérieur gauche de son écran : des personnes qui avaient dit oui, tu peux être mon ami.

Il continuait à en rajouter, comme s'il s'agissait d'un jeu en ligne, écumant les listes de « Gens que vous pourriez connaître » et cliquant sur tous les « Ajouter un ami ».

Dès qu'il en récupérait un nouveau, il allait immédiatement sur sa liste d'amis pour leur envoyer des requêtes à eux aussi. C'était épuisant.

Et, il le savait, de la procrastination.

Normalement, il accomplissait son travail, quel qu'il soit. Cette fois, il le trouvait trop pénible.

C'était le wiki caché, c'était le fait de savoir que ces filles avaient été vendues par Starlight, Dieu sait où, à Dieu sait qui... et qu'elles étaient toujours en vie. Sur le site de Starlight, il y avait des photos d'elles. Des avis de clients. Des photos d'elles à différents stades de nudité ; ça, c'était avant la vente. Et des photos après – pas beaucoup, mais insérées dans les pages de témoignages – à différents stades de tourment... et elles étaient toujours en vie. Certaines avaient été tuées, à l'évidence, puisque leurs propriétaires avaient formulé de nouvelles requêtes, auxquelles Starlight avait répondu.

Starlight lui inspirait une haine douloureuse. Qu'allait-elle devenir ? se demandait-il. Même si elle était en cavale, Darian allait la retrouver, mettre fin à ses activités. Et ensuite ? Il se posait rarement ces questions ; son boulot était de collecter et de disséminer l'information, pas de spéculer – et encore moins sur l'avenir de ce genre de criminels, que le système judiciaire les punisse ou non de façon adéquate. Mais, cette fois, il ne pouvait s'empêcher de penser à l'après, au temps qui succéderait à sa capture. Alors que, depuis la leur, ces filles survivaient dans un tourment, dans des limbes créés par Starlight.

Il n'imaginait pas Darian tuant une belle jeune femme, aussi maléfique soit-elle. C'était, il le savait, une partie du problème : la fille, en surface, était éclatante de vie et d'énergie ; elle était ravissante, dotée d'un corps somptueux, d'un visage d'une beauté sidérante. Mettre cela en balance avec ses actes vils, avec les posts qu'elle publiait sur son site dans le dark web, devenait une véritable torture pour Isosceles.

Il savait que Darian avait déjà fait son choix. Il connaissait toujours la fin de la partie avant même qu'elle commence. Darian avait déjà décidé : la remettre aux autorités ou l'éliminer.

Isosceles avait une autre idée.

-
1. En français dans le texte.

Sois mes yeux

« Alors, c'est ça ? demandai-je à Carlos.

— C'est ça. »

On avait traversé l'île sur des pistes vraiment étroites. Il n'y avait pas, ou presque, de routes goudronnées. C'était comme si on était repartis en arrière dans le temps ou comme si on avait débarqué dans un très lointain pays sauvage. Après avoir quitté la route principale pour, en gros, rouler dans le bush, on n'avait plus rien vu. Cette île était comme vide de gens. Tant mieux.

Visiblement, Carlos était déjà venu, parce qu'il savait où aller. Moi, j'étais paumée. Le bush est le même partout. Des gommiers et des broussailles toujours plus épaisses. Par moments, de part et d'autre de la piste, on n'y voyait pas à plus de quelques mètres. Comme on était encore dans le Queensland, il y avait bien quelques palmiers ici et là et d'autres arbres bizarres tout pointus.

Il faisait vraiment chaud. Et tout était très calme. Le seul bruit était celui de la plage. Même si elle restait invisible, on entendait les vagues en permanence. Comme sur mon balcon.

On a dû rouler pendant une heure à peu près. Je crois que ça a duré une heure. Peut-être moins. Quoi qu'il en soit, Carlos a quitté la piste au pied d'une dune et a encore écrasé des buissons rachitiques pendant quelques minutes avant de s'arrêter. Je suis sortie de la voiture. J'avais besoin de faire pipi, alors je lui ai dit de se retourner. Il ne l'a pas fait, ce con.

« Où on va, maintenant ? demandai-je.

— C'est juste sous nous », dit-il.

Il avait un air bizarre. On s'était débarrassés de ses vêtements trempés de sang et je lui avais lavé le visage. Dans la voiture, il allait bien, il conduisait. Mais maintenant, il était tout drôle. Il se balançait d'avant en arrière. Comme s'il était camé.

« D'accord, allons-y », dis-je.

Il n'a pas bougé.

« Pourquoi t'as voulu venir ici ?

— Je te l'ai dit. Il fallait qu'on parte. Qu'on quitte la Gold Coast. Quelques jours.

— À cause de moi. »

Je n'avais vraiment pas envie de discuter de son comportement stupide. Pas maintenant. Ni jamais, à vrai dire.

« Cet ex-flic. Celui que tu as frappé. Il était après nous. Je te l'ai dit.

— Ouais, mais pourquoi ici ? Et comment t'as connu cet endroit, au fait ?

— Tu m'en as parlé », dis-je.

Ce n'était pas vrai, mais il ne risquait pas de s'en souvenir.

« Ouais, mais pourquoi tu tenais tant à venir ici ? Toi, avec ton p'tit cul doré dans ton appart au soixante-dixième, assise comme une reine sur son trône, à boire du champagne et de la vodka, en nous regardant de haut. Pourquoi on n'est pas allés dans un hôtel de luxe à Brisbane ? Pourquoi on n'a pas pris un avion ? Pourquoi ici ? Dans ce putain de trou sous la terre ? »

Tout en râlant, il venait vers moi. Il était vraiment furieux. Tout ce ressentiment qui bouillonnait, depuis toutes ces années. Ça devait remonter à cette nuit où il s'était pissé dessus quand il avait voulu me tuer. Je ne vois pas pourquoi il était furieux. Si quelqu'un aurait dû être en colère, c'était moi.

« Alors, pourquoi ici ? Dis-moi ! gueula-t-il.

— C'est simple, Carlos, dis-je. Il me fallait un endroit que personne ne connaisse, un endroit que personne ne trouvera. On y est, non ?

— Ouais, dit-il. Mais pourquoi ?

— Pour t'enterrer. »

Je ne crois pas que quelqu'un ait entendu le coup de feu. Carlos est tombé en arrière. Après, le seul son a été celui de son corps qui se tordait, de ses mains qui griffaient les herbes et les broussailles. Il y avait toujours les vagues, bien sûr, mais en dehors de ça, plus rien quand il s'est figé.

Je lui avais fait sauter la tête. C'est un pistolet puissant et ça m'a un peu foutu la trouille. Je ne m'en étais encore jamais servie, pas comme ça. J'avais obligé des filles à le baiser, mais seulement quand elles avaient été vilaines et qu'il fallait les punir. Mais, franchement, ça n'arrivait pas très souvent. Alors, quand j'ai appuyé sur la détente pour de bon... waow.

J'étais assez troublée, à vrai dire. Bien sûr, je savais que j'allais le tuer – il fallait qu'il meure, la question ne se posait même pas –, mais ça aurait été plus sympa si son corps était resté entier. Vous savez, j'aimais Carlos. C'était mon frère et on avait traversé pas mal de choses ensemble. On avait beaucoup partagé, beaucoup fait. Alors, de le voir comme ça, sans tête, avec ces organes, toutes ces matières qui

lui sortaient du cou... beuark, c'était pas bien.

Je n'aurais pas pu le tuer avec un couteau, et ces conneries sur le poison ou ces autres moyens exotiques, ça marche une fois sur douze. Un flingue ou un couteau, c'est tout. Faut que ce soit facile. Bon, le couteau, il me l'aurait arraché des mains. Il était fort. Il s'entraînait sur la plage. Les filles adoraient le regarder. Il a beaucoup chopé grâce à ça. C'est pas les meufs bandantes qui manquent là où il vivait, à Burleigh.

Je suis juste restée là un moment. À écouter. Les vagues. Les gens ici, au milieu de nulle part, s'ils entendaient un bang, quelle serait leur réaction ? Ils s'arrêteraient pour se demander si c'était bien un coup de feu, s'ils avaient vraiment entendu quelque chose. Ils attendraient que ça recommence pour avoir la confirmation de ce bruit incongru et s'il ne se répétait pas une seconde fois, ils hausseraient les épaules et se diraient : *Ça doit être ma cervelle qui me joue des tours ou alors un échappement de bagnole là-bas sur la plage, à moins qu'il n'y ait des chasseurs de sangliers, ça m'étonnerait pas sur une île aussi paumée où personne n'a envie d'aller sauf des gamins excités avec leurs caisses de bières empilées sur le siège arrière de leur 4 × 4.*

Il devait mourir. D'une certaine façon, je lui avais rendu service.

Il s'était comporté comme un vrai con et c'était pas près de s'arrêter. En le tuant, je protégeais une autre fille qui ne se ferait pas égorger. Vous pouvez dire ce que vous voulez sur mon boulot, mais est-ce que je tue des filles ? Non. Je n'en tue pas. Combien de personnes ai-je tuées ? Aucune, pour ainsi dire.

Carlos l'avait cherché. Il le savait, c'était pour ça qu'il était si furieux et menaçant à notre arrivée ici. Presque, il me provoquait, il voulait que j'appuie sur la détente.

Et qu'est-ce qui lui serait arrivé si je ne l'avais pas fait ? Il aurait été arrêté, accusé, condamné. Des années et des années de prison. Il a tué tant de monde : ces deux filles, Hannah et Allegra, ce flic, je sais plus son nom, cette personne hier soir, je connais pas le sien non plus, ils l'ont dit à la radio pendant qu'on roulait, mais je ne m'en rappelle pas ; Mary, quelque chose comme ça... et puis il y avait aussi le vrai Estefan et sa fiancée et les parents d'Estefan. Il y a aussi eu papa Gabriel, notre voisin, qui me donnait des poulets quand j'avais faim et tous les autres dans la favela ; et sans doute encore plein dont j'ignore tout. Il l'avait bien cherché. Je veux dire, on ne peut pas tuer autant de gens sans se faire tuer soi-même, non ? Je pense même qu'il a eu de la chance de vivre aussi longtemps.

J'ai dit une prière pour lui. On a été élevés dans la foi catholique.

Je sais que Dieu comprend.

Il y avait des morceaux de tête de Carlos sur les arbres, mais je les ai

laissés. Les oiseaux les mangeront ou alors ils seront emportés par le vent et la pluie. Mais le corps, je devais m'en débarrasser. Il était temps de descendre dans la toile d'araignée.

Derrière moi, j'ai entendu quelqu'un approcher, des bruits de brindilles et d'herbes qui craquent sous des pieds. Je me suis retournée à toute allure.

Mais c'était juste Ida.

« Salut », dis-je.

Elle portait un short et un débardeur blanc qui mettaient vraiment son corps en valeur. Trop bonne. Des jambes incroyables. Je tuerais pour des jambes pareilles ; si fines, si longues. Elle était vraiment sexy.

« Salut », dit-elle.

Elle était nerveuse, je le sentais.

Je suis allée la prendre dans mes bras pour la serrer fort. Je sentais la pression de ses seins sur les miens.

« J'espérais que tu serais ici, dis-je. Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer, maintenant. »

Moi, le jury

Le vieux pêcheur m'avait dessiné une carte sur le sable. Avec une brindille. Malgré mon non-sens de l'orientation, j'ai fait de mon mieux pour comprendre les petites griffures sur le sol et les traduire en voyage sur la plage qui devait me mener à une bifurcation entre deux dunes vers l'intérieur des terres. Ensuite, il ne resterait qu'une cinquantaine de mètres à parcourir... dans le bush.

Il a dû voir ma tête : il a proposé de me guider, mais j'ai décliné. Je ne voulais aucun témoin de ce qui risquait de se passer là-bas.

Je pensais avoir bien saisi où je devais aller. J'ai regagné dans mon 4 × 4 volé pour revenir sur la route principale jusqu'à une petite ville nommée Point Lookout. Depuis le sommet des collines, j'avais effectivement une vue incroyable sur la mer de Corail et une longue et large plage qui s'étalait devant moi jusqu'à l'infini ou presque. Des nuages d'écume salée roulaient au-dessus des vagues. Je suis revenu sur le sable et j'ai roulé lentement jusqu'au bord de l'eau où le *grip* est un peu plus ferme. Et là, j'ai foncé vers le sud, de nouveau en direction de la Gold Coast. Bientôt, les constructions de Point Lookout sont devenues floues dans mon rétro avant de se fondre dans la brume des vagues et les tremblements de chaleur. La plage était déserte, vide, pas un humain, pas une voiture devant ou derrière. Selon Trev, mon vieux guide que j'avais laissé se balancer dans son hamac, il me faudrait dix minutes en conduisant vite pour arriver là où je le voulais, puis dix autres minutes de progression difficile dans le bush. Je devais juste faire en sorte de ne pas louper l'endroit où tourner, qui n'était repérable par aucun signe véritablement distinctif ; je ne pouvais compter que sur la distance – je surveillais avec une attention pénible le déroulé des kilomètres sur le tableau de bord – et l'entrée d'une piste étroite, impossible ou presque à discerner entre les dunes.

J'ai ralenti au bout de dix minutes. Un œil sur le paysage, l'autre sur l'odomètre. J'étais tout proche. Mon regard cherchait désespérément une piste s'enfonçant parmi les dunes.

Il y avait beaucoup de sable.

Isosceles a choisi cet instant pour m'appeler et me réciter une strophe de l'un de ses poèmes favoris, que j'aime bien, beaucoup même, mais qui, dans les circonstances présentes, m'agaça profondément :

*Mais dans mon dos, j'entends toujours
Le chariot ailé du temps qui me presse ;
Et devant nous, au-delà de tout, s'étalent
Des déserts de vaste éternité.*

J'ai abattu Aldous O'Reilly, qui venait de me traiter de faible, d'une balle dans la nuque sur une route déserte parmi des hectares de champs de pommiers à quelques kilomètres d'une ville nommée Bacchus Marsh. C'était par un sombre après-midi froid et venteux, juste avant le coucher du soleil, et cela faisait deux heures qu'il me suivait. Je pense qu'il avait l'intention de me tuer, mais que peut-être il n'en a pas eu le cran.

Je l'ai descendu et ensuite j'ai traîné son corps jusqu'à sa voiture, je l'ai jeté dans le coffre, avant de l'amener dans une carrière abandonnée à quinze kilomètres de là où je l'ai fait basculer dans le puits creusé au fond. Je suis revenu à pied à ma bagnole, qui était maintenant couverte de fleurs de pommier, et je suis rentré chez moi. J'ai rangé mon Beretta, pris une douche, une bouteille de vodka, puis deux autres et j'ai dormi comme un bébé.

Je ne l'ai jamais regretté et je recommencerais si c'était à refaire.

« Est-ce que vous pouvez m'aider ? C'est Aldous. Il fait de ma vie un enfer et si ça ne change pas, je vais me coller une balle dans la tête. »

L'appel est arrivé chez moi ; une voix sourde, un murmure, de peur ou de honte. De nombreuses années étaient passées depuis que j'avais enduré l'humiliation de castagner un gamin insignifiant sur la demande insistante du grand et respecté Aldous O'Reilly. J'avais passé le test et, ce faisant, j'étais devenu le type auprès de qui vous pouviez trouver aide et conseil si vous étiez nouveau dans la *force* et si vous étiez effrayé et intimidé comme je l'avais été. J'étais en pleine ascension, plus très loin du sommet, et j'étais « celui qu'on va voir », le guide qui vous permettait de trouver un chemin dans le monde véral et corrompu qu'Aldous avait créé, y piégeant au passage à peu près tous les flics débutants. J'ai rencontré cet officier, un nouveau, dans un des recoins sombres d'un pub, en plein Chinatown, dans une des ruelles du côté de Little Collins Street. Les flics s'y aventuraient rarement ; on pouvait y discuter, manger et boire – surtout boire – sans être vu. Je m'en foutais, mais pas eux. Me voir était un signe de faiblesse, pourtant ça ne les empêchait pas de venir me trouver. Je les

bourrais de mauvaise bière asiatique et je les écoutais me raconter l'histoire que je connaissais déjà : comment ils essayaient de faire de leur mieux, d'être dignes de l'honneur d'être policier, comment ils voulaient rentrer chez eux le soir et être capables de regarder leurs petites amies, leur femme et leurs gosses dans les yeux et de se dire qu'ils n'étaient pas sales, qu'ils n'avaient pas été souillés, qu'ils n'étaient pas devenus des flics corrompus. Pourtant, tous les jours au boulot, le vieil Aldous les tentait, comme il l'avait fait avec moi, les incitait à cogner des gosses, à livrer une enveloppe de billets chez les Grecs, pas loin de ces cafés louches sur Brunswick Street. Ou pire. Il me semblait, en écoutant le récit de leurs infortunes, tandis que j'essayais de les faire picoler pour qu'ils se lâchent vraiment, et sans vraiment leur offrir de solution, que le vieil Aldous devenait de plus en plus extrême. Qu'il poussait les débutants encore plus loin.

Et puis, un jour, on m'a dit, autour d'un chow mein au bœuf et d'une bière Tiger, qu'il avait demandé à un nouveau de supprimer quelqu'un – une personne sans importance, avait dit Aldous. C'était juste un nom. Un gangster ou peut-être un civil ; ça n'avait aucune importance pour le nouveau qui était en train de péter les plombs, et ça n'en avait sûrement aucune pour Aldous. Ça n'en avait pas non plus pour moi.

Je l'ai appelé cet après-midi-là.

« Aldous. C'est Darian Richards. Je voudrais te voir.

— Pourquoi j'perdrais mon temps avec un con comme toi ? »

Telle a été sa réponse.

« Ce soir, au Farmer's Arms », dis-je.

C'était un pub de Port Melbourne, près de la plage, son trou d'eau, l'endroit où il allait dès qu'il finissait son service, à n'importe quelle heure de la journée.

Il a raccroché sans répondre. Ce qui était exactement ce à quoi je m'attendais. Je m'étais déjà passé dans la tête la conversation que nous allions avoir... et donc, je préparais déjà ce qui allait suivre.

« Il est temps d'arrêter », dis-je alors qu'il vidait une chope de bière et en commandait une deuxième.

Nous étions assis à une petite table en bois au milieu de ce qu'on appelait le Ladies Lounge, le salon des dames. Ça datait d'une autre époque ; le pub était bruyant avec des machines à poker et un écran de télévision sur lequel passaient en boucle des courses de lévriers sur une piste quelconque quelque part dans le pays. La salle était remplie d'hommes durs. Pas une seule dame en vue, même pas dans la salle à manger où des mecs grognaient sur d'énormes T-bones et des poulets à la parmesane.

« Hein ? dit-il entre deux gorgées.

— Je suis en train de te faire passer un message et je voudrais que tu le prennes en compte. C'est le moment d'arrêter. »

Les années avaient passé, et j'avais désormais un grade supérieur au sien. Ce dont il se foutait. Il était une île, un homme-monde qui faisait ce qu'il voulait selon ses propres lois. Il avait depuis longtemps oublié qu'il faisait partie d'une équipe, qu'il agissait au sein d'une fraternité, et plus encore qu'il devait obéir à un code de conduite qui était si simple qu'un gosse de primaire l'aurait compris.

« Vois pas de quoi tu parles, dit-il.

— Alors, je vais t'expliquer. Parce que, en fait, c'est assez précis. Le racket, les parts sur les deals de came, les vols sur les victimes et les suspects, les coups montés pour faire tomber un pauvre type... Je me fous de tout ça. »

Il a plissé les yeux. Qui étais-je pour le juger ? pensait-il.

« C'est juste des trucs que tu fais. Tu t'en es toujours sorti et tu devrais pouvoir continuer encore un moment. Ce dont je parle, Aldous, c'est les saloperies que tu imposes aux autres. À des innocents. Des gens qui n'ont pas signé pour qu'on les force à enfreindre la loi, à ne pas respecter leur code moral pas seulement dans leur boulot, mais aussi chez eux à la maison. En gros, à bousiller leur vie.

— T'as fumé du shit, Richards ? J'vois pas de quoi tu parles.

— Tu vois très bien. »

Il y a eu un silence pendant lequel il a lentement regardé autour de lui dans le pub, sans doute pour voir si j'étais venu accompagné par d'autres flics qui pouvaient nous observer, peut-être même enregistrer notre conversation. Son regard est revenu sur moi.

« Pour qui tu travailles ?

— Personne.

— De la merde, fit-il en riant. T'es soudain devenu un chevalier blanc ?

— T'es un flic pourri, Aldous, et t'as eu largement ta part. Il est temps d'arrêter. Peut-être même de songer à la retraite.

— Va te faire foutre. Je sais pas de quoi tu parles, Richards, et même si je le savais, je te répondrais pas. Je me fous que tu sois devenu un cadavre, t'as pas à me causer sur ce ton. T'as aucun droit sur moi. »

Et là-dessus, il s'est levé, en mettant presque la table par terre, et il est sorti. Je l'ai regardé quitter le pub, filer sur le trottoir. À travers la vitrine, entre les inscriptions vantant les plats du jour et les bières à la pression, je voyais son petit corps robuste s'éloigner, tout raide d'une vertueuse indignation.

J'aurais pu aller trouver le Commissioner. On était proches et il m'aurait écouté. Mais il n'aurait rien fait et il aurait pensé que je me ramollissais. Personne ne veut rien savoir sur les ordures comme

Aldous. Elles créent une île qui est respectée par tous ceux qui restent à l'extérieur. Personne ne veut s'occuper d'un flic véreux, à moins d'y être forcé par un journal qui a révélé un truc explosif ou par un politicien débile qui se met à dénoncer la corruption dans l'espoir de se faire un nom. C'est comme ça ; pas de vagues, surtout. Les gosses, comme je l'avais été, les débutants n'ont qu'à s'adapter. Si ça devient trop dur, comme quand on demande à un nouveau de commettre un acte inacceptable – exécuter un innocent, par exemple –, eh bien, tant pis. Soit il obéit et il s'en sort ou pas, soit il refuse et il se fait ostraciser. C'est comme ça que ça se passe, on t'a dit, et si ça te plaît pas, ben, t'avais qu'à devenir pompier.

J'aurais pu en rester là – je l'avais secoué et ça devait être une première –, mais quelques jours plus tard, j'ai appris qu'une jeune flic, Ashleigh, s'était suicidée en avalant une boîte de Xanax. Elle travaillait pour Aldous. Il l'avait brutalisée et harcelée.

Cela, je l'ai su parce qu'elle m'avait appelé, comme les autres, comme le débutant que j'avais rencontré dans un restaurant chinois la semaine précédente, pour me demander conseil et assistance. Je n'avais pas rencontré Ashleigh. Je lui avais juste dit de sourire et d'encaisser, que ça passerait. Qu'on était tous passés par là.

Je suis allé à ses obsèques. C'était une journée lugubre où on a beaucoup parlé des pressions malheureuses au boulot, de comment il serait judicieux que les jeunes officiers, les femmes surtout, aient un meilleur accès à des psychologues pour prévenir la dépression et l'angoisse qui menaient à une telle tragédie. Aldous était là, à l'église et plus tard au cimetière. Des hommes et des femmes en uniforme étaient là, tout le monde parlait en murmurant. J'ai capté le regard d'Aldous et il m'a fait un clin d'œil.

Et puis, il m'a souri. *Je suis plus fort et plus coriace que toi, petit.* Tel était son message.

Pour le tuer, il m'a facilité les choses. Il s'est mis à me suivre.

Au début, je n'arrivais pas à le croire ; qu'est-ce qu'il espérait ? Me faire peur ? Peut-être s'imaginait-il que j'allais le balancer, le conduire à un rendez-vous secret avec les affaires internes. Il ne me collait pas en permanence, ça n'aurait pas été commode. Mais il était là tous les matins, m'attendant dans ma rue. Il démarrait derrière moi et me suivait jusqu'au QG. Parfois, il apparaissait dans mon rétro alors que je rentrais chez moi ou que je roulais pendant l'après-midi. Il avait dû avoir accès à mon agenda, sans doute grâce à un vieux pote dans un des huit étages sur St Kilda Road.

Par un jeudi humide, je suis parti de la maison et j'ai pris la Western Highway, la route qui mène tout droit aux monts Misery,

Disappointment et Despair au pied desquels j'avais grandi. Je l'ai quittée au bout de quarante minutes, à Bacchus Marsh, une petite ville dotée d'une longue avenue du Souvenir avec des chênes massifs plantés de part et d'autre de la chaussée, portant à leur base de petites plaques en mémoire des hommes tombés au cours des deux guerres mondiales. Je connaissais bien la région. Mon père m'y conduisait quand j'étais gosse ; on escaladait les clôtures pour se balader dans les vergers, piquant des pommes sur les arbres.

J'ai mené Aldous sur une route solitaire à des kilomètres de tout. Dans toutes les directions, on ne voyait que des pommiers. Un orage arrivait et la température devait être autour de zéro. Je me suis garé et j'ai coupé le moteur ; j'ai glissé le Beretta entre mes reins dans la ceinture de mon jean et je suis sorti à sa rencontre. Il s'était arrêté juste derrière moi.

« Je vais te détruire, Richards. »

Il était soûl, pas très stable sur ses pieds. Pendant un infime instant, j'ai eu de la peine pour lui.

« Comme t'as fait avec Ashleigh ? demandai-je.

— Qui ça ? » fit-il, sincèrement interloqué.

J'ai sorti mon flingue. Il l'a fixé, c'est tout. Il n'a pas supplié, n'a pas tenté de dégainer lui aussi, n'a pas demandé de rédemption. Et après, il m'a regardé dans les yeux.

« Tu es faible, Richards. Tu l'as toujours été, tu le seras toujours. »

Il m'a tourné le dos pour retourner à sa voiture.

« Aldous. »

Il a regardé vers moi. Je le braquais. Il l'a vu venir et il a dit :

« Petit, tu comprends pas. »

Et il m'a de nouveau tourné le dos.

Je lui ai tiré dans la nuque. Une seule balle.

Je ne comprenais peut-être pas, mais peut-être que si. Personne ne s'engage dans la police pour être corrompu, pour faire du mal aux gens. Alors, qu'est-ce qui arrive à ceux qui font ça ?

Ce n'était pas facile de tuer un autre flic. Ce n'est pas facile de tuer qui que ce soit. Comment je l'ai fait et comment je me réconcilie avec ça ? Mon serment est de faire respecter la loi. Au-delà de ça, et au sein de ce qui compte vraiment, mon rôle dans le monde est de m'assurer que justice soit faite. Ma justice.

Son corps a été retrouvé quelques jours plus tard, dans la carrière où je l'avais laissé. Une traque impressionnante du tueur a été mise en place, mais au bout d'une semaine, il est devenu clair qu'il y avait trop de suspects possibles, voyous et flics, que retrouver celui qui avait appuyé sur la détente constituait une tâche frisant l'impossible. Trop de gens voulaient sa mort et trop d'entre eux n'avaient pas d'alibi.

J'étais l'officier dirigeant l'investigation sur le meurtre d'Aldous

O'Reilly. Au bout de deux mois, je suis allé voir le Commissioner pour lui dire qu'on ne faisait que s'enfoncer dans des impasses, qu'on ne retrouverait jamais le coupable. On pouvait coller ça sur le dos d'un criminel quelconque, mais, franchement, au procès, n'importe quel avocat se ferait un plaisir de révéler au grand jour la vérité sur ce flic pourri. Fermons le dossier, ai-je conclu. Ça valait peut-être mieux ainsi.

Il était d'accord.

J'ai arrêté le 4 × 4 et je suis descendu. Je contemplais un creux, une sorte de dépression entre deux dunes ; difficile à dire. Elles étaient entièrement recouvertes de broussailles enchevêtrées et d'herbes sèches. Au-delà, cette végétation rachitique se transformait en forêt dense. En m'approchant à pied, il m'a paru possible que ce creux ait pu servir de piste. En tout cas, personne n'avait roulé là depuis un bon bout de temps. Les buissons se dressaient de toute leur petite hauteur, intacts ; aucun véhicule ne les avait écrasés. J'ai décidé de tenter le coup. Selon mon compteur kilométrique, j'étais dans la bonne zone et mon Patrol pouvait s'insérer de justesse dans cette trouée.

Je suis remonté dans la bagnole pour aller écraser des buissons et du sable. Trev m'avait dit d'effectuer cinquante mètres en ligne droite à partir de la plage. J'avais à peu près la notion de ce que représente un mètre ; cinquante, un peu moins. J'ai obéi néanmoins, brisant des branches d'eucalyptus, qu'ici on a baptisés *blackbutts* – fesses noires –, et de pandanus, raclant les flancs du véhicule sur des herbes d'un bon mètre de haut plus dures que du bois. Ça n'avait rien d'une piste, mais au moins je n'avais pas à rouler sur des arbres.

Au bout de cinquante mètres de progression difficile, j'ai atteint ma destination. J'en ai eu la certitude car, au milieu d'une clairière, se trouvait un 4 × 4 BMW derrière lequel s'étalait une grande flaque de sang frais.

Sous mon siège, j'ai récupéré mon petit sac à dos et le Beretta.

Il était chargé. Je ne comptais pas m'en servir – ça ne faisait pas partie du plan –, mais quelqu'un, Starlight à mon avis, avait déjà établi un précédent et je ne voulais pas être le suivant.

Le convoyeur

Harry convoyait des gens depuis plus de trente ans. D'abord en tant que taxi, puis, plus récemment, en tant que chauffeur de limousine. Il aimait son travail. Il avait rencontré des personnages fascinants et aussi quelques individus horribles. Il avait conduit des rock stars, des politiciens, des hommes d'affaires et des gosses. Certains parlaient. D'autres pas. Certains donnaient des pourboires. D'autres, leur mépris. Il avait transporté des colis et des chiens. Et aussi pas mal de passagers endormis. La plupart en raison de la fatigue ou d'un abus d'alcool. Parfois à cause de trop de drogue, en route pour – ou venant de – l'hôpital, le ventre plein de médicaments.

La fille sur le siège arrière semblait en avoir pris une sacrée dose. Elle était dans les vapes. Camée pour de bon.

Ça l'inquiétait un peu, et il lançait souvent des regards vers son rétroviseur. Ils lui avaient dit qu'elle était malade. Qu'elle devait prendre un vol privé, une sorte de rapatriement médical. Ça aussi, ça l'inquiétait. La plupart du temps, on ne lui disait rien. Il était chauffeur, et tout ce qui comptait, c'était où allaient ses passagers, pas *pourquoi* ils y allaient.

Depuis la dernière crise financière, c'était dur. Il s'était endetté, avait acheté sa propre limousine. En dehors des adolescents bourrés qu'il convoyait un peu partout sur la Gold Coast les soirs de week-end, les affaires étaient au point mort.

Quand on lui avait proposé cette course, il avait sauté sur l'occasion sans poser de questions. Prendre une fille au terminal du ferry de Stradbroke Island, la conduire à l'aéroport de Chinchilla, à quelques heures de route à l'ouest de Toowoomba. Une course qui prenait une journée entière et qu'ils payaient comme si elle durait une semaine. Sans poser de questions.

Parfait. Il n'en avait pas posé au type qui l'avait embauché par téléphone, ni à la fille qui avait amené sa passagère à la voiture au terminal et il n'en poserait pas non plus au pilote qui l'attendrait près de l'avion. Mais il s'en posait à lui-même. Comme : que se passe-t-il,

vraiment ? Et : cette fille sait-elle ce qu'il lui arrive ?

Elle était jeune et très jolie. Elle lui rappelait sa propre fille. Il se demandait où était son père. S'il était au courant.

Il trouvait ça bizarre. Peut-être même moche.

Mais il continuait à rouler. Pour l'argent.

Le trajet était simple ; il n'avait pas besoin du GPS. Juste après Toowoomba, il s'arrêta pour manger un curry que sa femme, Eve, lui avait préparé et enveloppé dans du papier aluminium. Il s'était garé au bord de la route pour profiter du soleil. La fille à l'intérieur était encore dans les pommes. Elle s'était écroulée sur le siège, le corps à moitié tordu, comme une poupée, à cause de la ceinture de sécurité qui la retenait à la taille.

Il la contemplait. Ses cheveux lui étaient tombés sur le visage. Elle ronflait.

Pendant un sombre moment, il envisagea de grimper sur le siège arrière, de soulever sa robe, de baisser son pantalon et de lui faire l'amour. Elle n'en saurait jamais rien. Mais à peine l'idée avait-elle pris forme – à peine avait-il entrevu l'image de son corps nu étalé sur le cuir de la limousine – qu'il se ressaisit et chassa ces mauvaises pensées.

Il se remit au volant.

Vingt minutes après Dalby, alors que le paysage devenait désertique, il aperçut comme une sorte de barrage devant lui sur la chaussée droite et vide. Ce qui était impossible. Et pourtant, il y avait bien quelque chose.

En travers de la route.

Il plissa les paupières, leva son pied de l'accélérateur à mesure que la vision se précisait.

Une voiture, blanche, banale. Et une moto. Une Harley. Garées de façon à créer une barrière. Comme dans un polar américain. Comme dans ce vieux film qu'il avait vu, *Point limite zéro*. Ou dans cette série qu'il adorait quand il était gamin, *Shérif, fais-moi peur*.

Il ralentit encore.

C'est quoi, cette connerie ? se demanda-t-il.

Debout devant la moto, un grand type en jean et débardeur blanc. De longs cheveux blancs noués en queue-de-cheval, le corps entièrement couvert de tatouages. Il tenait un long couteau à la main qu'il semblait faire tourner sur sa pointe au bout de son index.

Debout devant la Commodore blanche, une fille. En jean et tee-shirt blanc, elle aussi avec une queue-de-cheval. Au moins, elle paraissait normale. Enfin, aussi normale qu'on peut l'être quand on a tout d'un top-modèle. Tandis que le type ressemblait à un Satan blanchi à l'eau

de Javel.

Blond Richard s'avança devant sa bécane en levant la main comme un flic.

« Halte ! » cria-t-il.

Même si le mec dans la bagnole qui approchait ne risquait pas de l'entendre. N'empêche, il aimait le son de sa voix en train de lancer cet ordre et trouvait ça génial de jouer au flic de la circulation.

Harry immobilisa sa voiture.

Il resta à l'intérieur, fixant ces deux-là debout au milieu de la route, devant leurs véhicules qui la bloquaient.

C'est à moi qu'ils en veulent ? se demanda-t-il. Et, dès que cette question traversa son esprit, il se dit : c'est pour la fille.

Blond Richard et Maria venaient vers lui. Elle était au téléphone.

« On l'a, dit-elle.

— Bien joué », dit Isosceles, qui suivait le signal de la limousine depuis qu'elle avait quitté le terminal et Starlight.

Pas une seconde, Harry ne songea à faire demi-tour, à fuir. Pas un instant, il ne se donna même la peine de penser à l'argent qu'il était sur le point de perdre. Il sortit de la voiture, les yeux plissés à cause de la dureté du soleil, et dit :

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous allons prendre votre passagère, répondit la femme.

— Ouais. Et je dis quoi à mon employeur ? »

Dans un geste que Harry eut à peine le temps d'enregistrer, l'albinos se baissa tandis que son couteau décrivait un arc parfait pour venir se planter dans son pneu.

« Dis-lui que t'as crevé. Dis-lui que la meuf s'est réveillée et s'est enfuie. Qu'elle s'est mise à cavalier en plein désert. Que tu l'as vue disparaître au loin. Que maintenant, elle a dû clamser de déshydratation. Fais preuve d'imagination. »

Maria était déjà en train d'extraire Tina du siège arrière.

Harry s'écarta pour laisser passer Blond Richard qui allait l'aider, glissant un bras sous les épaules de la fille, l'autre sous ses genoux. La soulevant comme un bébé pour retourner vers la voiture blanche.

Quelques secondes plus tard, ils avaient disparu.

La peur

Ida m'a aidée à envelopper Carlos dans une bâche. J'avais pensé à la mettre dans le coffre de ma voiture. Je m'étais préparée. Elle m'a aussi aidée à le traîner dans le tunnel du bunker qu'ils appelaient la toile d'araignée. Elle ne disait pas grand-chose et faisait de gros efforts pour donner l'impression qu'elle était forte. J'étais assez impressionnée. J'aurais plutôt cru qu'elle se serait mise à hurler et à gémir en voyant son amant sans tête. Mais non. Elle faisait comme si ça ne la dérangeait pas. Elle ne parlait pas, mais je savais qu'elle réfléchissait à mille à l'heure, se demandant pourquoi j'étais ici et ce qui allait arriver maintenant.

Ida est intelligente, mais pas autant que moi. Je sais qu'elle pense à la suite, qu'elle essaie de deviner ce que je vais faire et si elle ne risque rien. Peut-être tentera-t-elle de s'enfuir. Ou de m'attaquer, de m'assommer, ce genre de choses. Ou peut-être qu'elle ne fera rien.

C'est ça, je crois, qu'elle fera. Rien. Elle va juste attendre que j'agisse pour réagir.

Ce qui m'arrange parce que j'ai des projets pour elle. Elle est sur le point d'être vendue. Elle va remplacer la morte, la brune que Carlos a baisée et plantée. Ida a une nouvelle maison, à Jakarta. Mais avant de le lui annoncer, je dois d'abord la soumettre.

Son nouveau propriétaire va être très heureux. Après tout, elle est blonde et superbe, avec de gros seins, des courbes partout. Elle a un sourire incroyable et un cul magnifique. J'ai souvent eu envie de le lui dire depuis notre première rencontre, mais c'était impossible, d'abord parce qu'elle était avec Carlos, et après elle s'est mise à travailler pour nous, du coup elle faisait partie de l'équipe. Bon, cette époque est terminée et c'est bien mieux comme ça. Maintenant, c'est que moi. Moi et juste moi.

Ida avait été très angoissée après le coup de téléphone à Darian. Cela avait été une erreur. Une impulsion. Qu'elle regrettait. Depuis, elle l'imaginait venant la chercher et elle redoutait ce qu'il trouverait

d'autre.

Ses remords, voilà ce qu'il trouverait.

Sa culpabilité.

Bouleversée, elle avait fait appel à un homme qu'elle connaissait à peine, un sauveur, quelqu'un qui l'avait secourue une fois déjà, dans un moment effroyable.

Elle n'avait pas réfléchi aux répercussions. Tout ce à quoi elle avait pensé sur le moment, c'était à l'horreur étalée devant elle, à la liste croissante de filles disparues, aux morts, au sang et à son amant, au besoin ardent de s'échapper, de fuir, d'être en sécurité.

Après, toujours en proie à ses regrets, elle s'était rendu compte que Darian avait dû appeler sa mère. C'est ce que font les flics quand des gens disparaissent ; même si elle-même ne se considérait pas comme une personne disparue.

Elle avait donc appelé Annie, sa mère. Elle n'avait pas eu besoin de lui poser la moindre question. La première chose que sa mère lui avait demandée était : « Tu vas bien ? », avant d'enchaîner en lui racontant à quel point elle s'était inquiétée depuis qu'elle avait reçu un coup de fil d'Australie.

Ida l'avait rassurée et lui avait fait promettre d'appeler Darian pour lui dire que tout allait bien, qu'il n'était pas nécessaire qu'il continue à la rechercher. Que c'était un malentendu.

Elle espérait que cela suffirait. Elle ne connaissait pas vraiment Darian, elle savait juste que c'était un excellent enquêteur. Et qu'il était à la retraite. Qu'il désirait par-dessus tout rester assis sur sa jetée à contempler la rivière. Il n'aurait pas vraiment envie de se lancer à sa recherche. Elle comptait là-dessus, sur son désir de contempler la rivière et de vivre dans le calme.

Ces inquiétudes à propos de Darian l'angoissaient, mais elles s'étaient vite dissipées quand elle avait entendu la détonation, quand elle avait vu Starlight.

Maintenant, elle avait vraiment un problème.

« Tu te couperais un bras pour me sauver ?

— Non, dit Ida en rigolant.

— Non, mais vraiment, s'il faut ? dit Carlos.

— Bien sûr que je le ferais, répondit-elle sans hésitation.

— Bien, dit-il. Je t'aime. »

Et il l'attira un peu plus contre lui, leurs corps nus s'étreignant, forts et fermes.

« Je t'aime aussi. »

C'était faux. Comment peut-on aimer quelqu'un dont on a peur ? Comment aimer un homme qui se balançait des émotions et de la vie

des gens comme il balançait ses mégots par la vitre de la voiture ? Au début, il avait été charmant, dangereux, sexy, attirant, tout ce qu'elle n'avait jamais trouvé chez ses amants précédents, des garçons avec une touffe de poils sur la poitrine et des voix aiguës, angoissées, modulées par leur incertitude. Au début, il avait été drôle et attentionné ; il lui proposait de sortir au restaurant, au cinéma, au bar du Q1, le plus haut building du pays ; il lui achetait des fleurs et arrivait chez elle sans prévenir pour l'emmener faire de la voile ou de la plongée. Il l'avait conduite sur North Stradbroke Island et ils avaient fait l'amour sur le sable. Plus tard, ce même jour, elle lui avait montré la toile d'araignée qu'elle avait découverte en faisant des recherches pour son cours d'histoire. Main dans la main, ils étaient descendus dans le premier tunnel. Elle voulait lui en montrer le cœur, mais il avait eu peur, tout en prétendant le contraire, prétextant qu'il était claustrophobe. Elle avait ri, s'était moquée de lui avant de le ramener à la surface.

C'était l'homme qu'elle aimait. Qu'elle croyait aimer. Il lui avait demandé de lui enseigner l'allemand et il lui apprenait à dire « t'es bonne » en portugais. Il lui montrait comment jouer au foot et l'avait convaincue de soutenir le Brésil. Le Brésil, disait-il, a les équipes et les stars les plus géniales ; des géants adorés par toute une nation. L'Autriche, pas trop.

Estefan... Au bout de quelques semaines, il lui avait demandé de l'appeler Carlos. Estefan, c'était le nom donné par ses parents et il le détestait.

Elle ne souffrait pas de solitude et elle n'était pas à la recherche d'un amant, pas plus qu'elle n'avait envie de tomber amoureuse ; elle ne voulait pas d'une relation, devoir s'inquiéter de quelqu'un d'autre ; ou si elle ne s'inquiétait pas, penser à quelqu'un d'autre ; ou si elle ne pensait pas à lui, simplement savoir qu'il y avait, dans sa vie, quelqu'un d'autre.

Il lui avait dit qu'il s'était inscrit au cours d'écriture de scénarios pour améliorer son anglais. C'était un mensonge. Il draguait. Cherchait des jolies filles. Il en avait trouvé une : elle.

Et puis, il en avait trouvé d'autres.

Au début, c'était un jeu. C'en était vraiment un, se disait-elle. Ces derniers temps, elle se disait beaucoup de choses, que son rôle dans tout ça était innocent, qu'elle s'était fait piéger, manipuler, abuser. Elle n'avait jamais eu l'intention de participer à ce trafic. Elle n'avait jamais voulu faire de mal à qui que ce soit. Ce n'était pas elle, c'étaient eux. Carlos et sa petite sœur.

Elle aimait Starlight. C'était hallucinant qu'une fille puisse être aussi sexy et qu'une fille qui avait pratiquement son âge puisse être aussi riche. Elle habitait un immense appartement tout blanc au soixante-

dixième étage du plus haut gratte-ciel du pays. Au début, elle croyait que Carlos mentait, qu'il cherchait à l'impressionner. Mais non. Loin de là. C'était facile de voir qu'ils étaient frère et sœur rien qu'à leur façon d'interagir l'un avec l'autre. Carlos était envieux de Starlight, il lui en voulait même un peu. Elle comprenait. Son frère avait toujours été le fils préféré de leurs parents, qui ne cessaient de répéter que le favoritisme n'existait pas dans la famille. Mais si. Il étudiait le droit à Boston. Il avait tout ce qu'il voulait. Elle rarement, ou pas, de ses parents, en tout cas. Ida était un peu jalouse de son frère, comme Carlos l'était de sa sœur. Mais elle ne pouvait s'empêcher de tomber sous le charme de Starlight : cette fille était drôle, sans le moindre souci au monde, elle taquinait son frère, elle faisait rire Ida.

À vivre si haut au-dessus du sol, c'était comme si elle était au sommet du monde.

Au début, c'était simple.

« Fais-toi amie avec elle. Invite-la à prendre un verre avec nous. »

Ils venaient de sortir de l'amphi et Carlos lui montrait une étudiante, une certaine Justine. Elle était bandante. Toutes les filles l'enviaient et tous les garçons la mataient. Un jour, elles s'étaient assises ensemble pendant une conférence et Justine lui avait souri et avait fait d'elle son amie sur Facebook, là tout de suite, sur son portable, en plein cours.

Elle était sympa et amicale ; Ida l'aimait bien. Mais quand Carlos avait dit ça – invite-la, fais-toi amie avec elle –, elle avait aussitôt été jalouse. Lui préférait-il Justine ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

Voulant se comporter en adulte, Ida avait résisté à la jalousie et fait ce qu'il lui demandait.

Justine accepta et ils se retrouvèrent au bar de l'université. Carlos payait les verres sans dire grand-chose. En fait, il ne semblait même pas s'intéresser à Justine. Il passait l'essentiel de son temps sur son téléphone, à envoyer des textos. Du coup, elle s'était sentie mieux et, l'alcool aidant, Justine et elle avaient encore plus sympathisé.

Justine venait de l'étranger, comme eux. Elle aussi était une étudiante internationale, ce qui faisait qu'ils avaient tous ça en commun : comment l'université les escroquait, leur réclamant bien plus d'argent qu'aux étudiants australiens ; comment ils avaient le mal du pays parfois et à quel point c'était bizarre de se retrouver dans un coin incroyable comme la Gold Coast avec toutes ses plages, ses boîtes, ses bars et si peu d'amis pour en profiter.

Carlos payait les vodkas et ils étaient tous un peu ronds. Enfin, pas tous. Comme il allait conduire, Carlos disait qu'il devait faire attention. Justine et elle étaient assez bourrées. Elles avaient un

compte rendu à terminer pour le vendredi, mais on les emmerde, avaient-elles gueulé ensemble à la quatrième vodka.

Carlos lui avait dit d'interroger Justine sur sa famille et ses amis ici sur la Gold Coast. Des questions innocentes. À l'époque. Des questions que n'importe qui poserait à un étudiant étranger.

Pendant qu'Ida et Justine parlaient, il écrivait. Ida trouvait cela impoli et quand Justine était allée aux toilettes, elle le lui avait dit.

« Je parle d'elle à Starlight », avait-il répondu.

Comme si ça changeait quelque chose, mais Ida avait décidé de garder ses remontrances pour elle. Starlight l'impressionnait... alors, ce n'était pas si grave.

C'était six mois auparavant. C'était le commencement. La première fois qu'Ida rabattait une fille pour Carlos, qui la présentait à Starlight, qui ensuite la vendait à un homme sans visage quelque part sur la planète. Cette première fois, elle ne savait rien, mais quand ils lui avaient tout révélé, après qu'elle avait commencé à exprimer ses inquiétudes pour Justine qui ne venait plus en cours, qui ne prenait plus ses appels, qu'on ne voyait plus à l'université, après avoir enfin trouvé le courage d'en parler à Carlos, devinant instinctivement qu'il savait quelque chose, elle avait essayé de partir, de couper les liens avec sa sœur et lui. Mais avait-elle dit quoi que ce soit à quelqu'un ? Avait-elle prévenu les autorités ?

Non, elle était restée silencieuse.

Et avec ce silence était venue une complicité qu'il avait utilisée contre elle. Elle était coupable, avait dit Carlos. Il était bien trop tard maintenant pour qu'elle aille trouver la police.

Dans les moments désespérés qui avaient suivi, alors qu'elle était folle de rage contre elle-même, Carlos était revenu la voir. Ou plutôt, il avait fait irruption chez elle. Avec Starlight. Ils l'avaient consolée, lui avaient dit que Justine allait bien, qu'elle était, en fait, bien plus heureuse là où elle vivait désormais. Starlight lui avait expliqué que ce n'était pas comme les trucs d'esclavage sexuel dont tout le monde parlait. Ce n'était pas mal. C'était plutôt comme un mariage arrangé. Starlight était juste une sorte d'intermédiaire entre des hommes charmants et riches et des filles célibataires, dont beaucoup étaient un peu perdues et avaient bien besoin d'un peu d'amour et d'adoration. Et, avait-elle ajouté, ce qui est sûr avec ces types, c'est qu'ils adorent leur princesse. Tu imagines ? avait-elle demandé à Ida. Tu imagines qu'un homme puisse être tellement amoureux qu'il est prêt à payer une fortune pour toi – jusqu'à cinquante mille dollars, et même plus ? Est-ce que ce n'était pas la preuve de sa dévotion ? Était-ce franchement un homme dont il fallait avoir peur ? Était-ce une transaction condamnable ?

Ida n'en croyait pas un mot, mais elle avait envie d'y croire ; elle voulait penser que ce qu'elle avait fait n'était pas mal, que c'était quelque chose de bien. Sa raison glissait, s'enfonçait dans une zone obscure de son esprit, et elle s'entendit approuver Starlight.

Et dès cet instant, elle se sentit mieux.

La culpabilité était partie. La peur, aussi.

Ils lui demandaient juste de rencontrer de jolies filles à l'université. De les aborder, de les fréquenter, de faire en sorte de leur plaire, de gagner leur confiance. Et ensuite de les présenter à Carlos, son petit ami.

Starlight lui avait confié que Carlos ne pouvait pas faire ça seul. Les filles ne lui faisaient pas confiance, il était un peu trop dangereux. En rigolant, elle disait qu'Ida était spéciale. Que pour être la copine de Carlos, il fallait être spéciale.

Elle en avait, brièvement, éprouvé de la fierté. Elle était celle qui avait dompté Carlos.

Elle avait vécu dans cette illusion jusqu'à la semaine dernière, quand tout avait brutalement basculé et qu'elle avait été jetée dans un puits de ténèbres. Quand elle avait découvert que Carlos avait tué deux étudiantes. Elle les connaissait. Elle les lui avait présentées. C'était devenu une seconde nature chez elle, toute notion de conséquences ayant complètement disparu de son esprit.

« Salut, tu peux m'aider à déplacer des trucs ? lui avait-il demandé au téléphone.

— Bien sûr. Quels trucs ?

— Ah... »

Il avait paru un peu perdu.

« Carlos ?

— Ah ouais. Désolé. Des tapis. Deux tapis. »

Et là, elle l'avait entendu rigoler doucement.

« Je passe te prendre dans une heure, d'accord ? »

Deux grands tapis roulés sur le siège arrière de sa voiture.

Ces derniers temps, il avait quelque chose d'électrique, d'intenable, les yeux jamais en face des trous. Elle se demandait s'il était sous meth. Ce n'était pas le type qu'elle avait rencontré six mois plus tôt, le jeune homme doux et charmant qui s'appelait Estefan. Elle commençait à avoir peur pour elle-même. Il souriait, riait, lui faisait l'amour, et la seconde d'après il saccageait tout.

Par précaution, elle avait ressorti le petit téléphone rose que Darian lui avait donné l'année précédente. Elle l'avait rechargé et le gardait sans cesse sur elle. Au cas où.

Quand elle était arrivée sur la Gold Coast, c'était une relique de son

passé, un objet qui n'avait plus d'intérêt. Elle l'avait oublié au fond d'un placard.

Ils avaient quitté la route pour emprunter une piste étroite qui s'enfonçait dans un bush très dense. Ida s'était tournée vers lui.

« Où va-t-on ?

— Il y a un lac, par ici. Quelque part. »

Un lac ? Elle s'était retournée pour regarder les deux tapis roulés. Que se passait-il ?

Mais elle n'avait pas demandé. Elle était restée silencieuse.

L'appel à Darian avait été une impulsion. Carlos lui avait arraché le portable des mains avant même qu'elle comprenne les suites possibles. Mais elle était innocente. Elle n'avait rien fait de mal. Pas vraiment.

Il avait jeté le portable dans le bush avant de la gifler très fort. Puis il l'avait traînée jusqu'à la voiture, l'avait coincée à la place du mort avant de se mettre au volant et de la conduire, furieux et silencieux, chez elle. Une fois arrivé, il s'était penché au-dessus d'elle pour ouvrir sa portière.

« Dehors. »

C'était tout ce qu'il avait dit.

De retour dans son appartement, elle avait pleuré.

Elle avait pleuré pour elle-même, pour les filles mortes qu'il avait laissées dans l'eau, pour le garçon qu'elle croyait avoir aimé, pour sa propre stupidité, pour avoir sur la conscience la mort et le malheur de plusieurs personnes... Mais, par-dessus tout, elle pleurait pour elle-même.

Bien plus tard cette nuit-là, aux petites heures du matin, Carlos était revenu. Il avait pénétré chez elle. Elle le trouva à son bureau, devant son ordi. Ses mains étaient couvertes de sang. Il balançait des posts sur Facebook.

À propos de son équipe de foot chérie du Brésil et de la Coupe du monde.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle.

— Il fallait que j'y retourne. Je voulais les enterrer. Mais il y avait un flic, dit-il en se tournant de nouveau vers l'écran.

— Va-t'en, dit-elle. Je ne veux plus te voir.

— D'accord. »

Il était parti. C'était la dernière fois qu'elle l'avait vu vivant. Elle avait nettoyé le sang qu'il avait laissé sur le bureau et par terre, dans la cuisine.

Avant de s'enfuir.

Depuis, Ida vivait dans les ténèbres. Sous terre. À cause de la peur et de la culpabilité. Elle s'était cachée, trop effrayée pour remonter à

la lumière du soleil. Elle le faisait parfois, mais rarement. Un jour, elle s'était rendue dans la ville la plus proche pour retirer un peu d'argent, prendre à manger, et le simple geste de récupérer les billets du distributeur lui avait paru familier, rassurant, dans un monde de terreur.

« Tu as peur ? »

C'était Starlight. Elle se tourna face à elle. Elles se trouvaient dans la salle principale, l'espace le plus vaste au cœur du bunker.

« N'aie pas peur », dit Starlight en venant vers elle.

Visibles ténèbres

« **T**u as peur ? »

C'était une voix de fille, lointaine, résonnant dans le tunnel, vibrant contre les parois dures sous terre.

On aurait dit celle de Starlight, mais je n'en étais pas certain. Et j'étais encore moins certain de la direction d'où elle provenait.

« N'aie pas peur », entendis-je ensuite alors que je continuais à avancer dans le noir en traînant les pieds, les bras tendus devant moi.

J'ai parlé de tunnel ; j'avais tort. C'était plus que ça, un système creusé sous terre, conçu pour se cacher un sacré bout de temps en cas d'invasion ennemie. Au moment de mon arrivée dans la clairière, Isosceles avait mis au jour les preuves de l'existence d'un immense réseau souterrain, une interminable série de galeries construites avant et après la guerre, toutes reliées les unes aux autres depuis Melbourne jusqu'à Townsville... à quelque deux mille cinq cents kilomètres de là. La toile d'araignée, comme l'avait baptisée Ida, ne pouvait en faire partie puisqu'elle se trouvait sur une île. J'avais déjà beaucoup de mal à croire à la réalité d'un aussi vaste réseau souterrain, je ne pouvais me résoudre à l'idée qu'on aurait créé une liaison sous la mer, même si quelques kilomètres seulement séparaient North Stradbroke du continent.

Par ailleurs, je n'aurais jamais pu imaginer la sophistication de la toile d'araignée. Je m'attendais à quelques galeries basses, humides et sombres, puant les chaussures pourries après une journée à la plage, un endroit pour disparaître de la surface de la terre. Littéralement. Ce n'était rien de la sorte.

Trev m'avait expliqué que l'entrée avait été creusée dans le sol, au bord d'une grande dune ; il m'avait dit que je ne pouvais pas la rater.

Je l'avais ratée. Il y avait bien une longue et vaste dune, couverte de touffes d'acacias noirs, de casuarinas et d'herbes grimpantes. Une barrière entre la clairière et la plage. J'ignorais si c'était celle dont il parlait. En fait, j'ignorais ce qu'était une grande dune ; je me disais

qu'elle devait être haute. Celle-ci ne l'était pas.

À la ville, Melbourne la dure, je n'avais guère eu l'occasion d'arpenter le bush et les dunes lors de mes enquêtes. J'ai donc observé ce qui m'entourait à la recherche d'un signe éloquent. En vain. Je ne savais pas trop quand Trev était venu ici pour la dernière fois et, même si ma connaissance des métamorphoses du sable sur une île était formidablement limitée, je soupçonnais néanmoins que les vents furieux de l'océan finissaient bien, avec le temps, par éroder, déformer et défigurer le paysage, tout comme ils avaient courbé et tordu tous les arbres et buissons que je voyais ici.

Je me suis rapproché de la BMW de Starlight pour essayer de suivre ses traces. Elles rencontraient une autre série d'empreintes qui semblait provenir du bush, à l'opposé des dunes et de la plage. J'ai examiné les abords de la mare de sang, où elles se chevauchaient dans tous les sens, en cercle, comme pour étudier la scène sous tous les angles, avant de repartir, à l'opposé de la « grande dune ». Il y avait aussi une grosse traînée par terre ; un corps qu'on avait tiré.

Je les ai perdues dans une espèce de bosquet couvert d'herbes rampantes. J'ai continué à avancer en ligne droite pour les retrouver quand le sable est réapparu. Devant moi se dressait un amas de gros rochers qui ne paraissait pas avoir été mis là par la nature. J'en ai poussé un pour me retrouver face à un puits noir, l'entrée d'une petite grotte ronde.

Je n'aime pas trop me retrouver sous terre. Au cours de mes journées, c'est une expérience assez rare ; une descente occasionnelle dans une mine ou une vaste caverne désormais destinées aux touristes, à écouter des gosses pousser des Oooh et des Aaah devant des stalactites et des stalagmites. Des créatures comme les taupes ou les blaireaux vivent sous terre. Pas les gens.

C'est, par contre, un endroit habituel dans mes cauchemars. Un en particulier : un rêve récurrent que je faisais, moins maintenant, quand je traquais le Tueur du Train. Je cours toujours le long d'un tunnel de briques et il est devant moi. Je le poursuis. Sur le sol, émergeant de l'obscurité tous les trente ou quarante mètres, gît un corps recroquevillé, des vêtements, un fatras de bras et de membres ensanglantés. Ses victimes. Des jeunes filles, à la vie brisée par sa fureur permanente. Elles apparaissent, tels des fantômes, comme pour se moquer de moi. Je connais le nom de chacun de ces cadavres broyés. Je suis aux trousses de leur tortionnaire dans les rues de Melbourne, sans le moindre succès, et aussi ici, dans ce tunnel, dans mon sommeil. Je suis toujours juste derrière lui, sans cesse sur le point de le rattraper quand, propulsé par une force surhumaine, il s'échappe d'un coup pour rester hors d'atteinte. Il se retourne rarement vers moi,

mais quand il le fait, ses traits sont insipides, impossibles à distinguer en dehors de ses yeux, des orbites remplies d'une rage brûlante, rouge.

Ces cauchemars se sont arrêtés quand j'ai changé de vie, abandonnant celle d'enquêteur criminel pour une existence paisible et sans danger au bord de la Noosa. Désormais, le sommeil m'offrait paix et consolation. J'avais espéré les trouver aussi pendant mes journées – et la plupart du temps, c'était le cas. Ma démission soudaine avait eu l'effet recherché. Elle me permettait de respirer sans cette bande qui me serrait la poitrine en permanence, ce corset d'angoisse et de tension parce que je n'avais pas été capable de l'arrêter, parce que je n'avais pas été assez bon. Elle avait effacé les ténèbres.

Au moment où je suis entré dans le tunnel, étroit et humide, j'ai eu l'impression qu'on me forçait à expier mon renoncement. Je me suis enfoncé dans une galerie aux parois et au plafond renforcés par de grosses poutres en bois et des planches grossières.

Trev m'avait donné une vieille torche Dolphin. Je l'ai allumée. Son rayon jaune était faible et court. J'ignorais combien de temps durerait la pile. J'ai décidé d'essayer d'avancer sans elle. J'en aurais davantage besoin pour le retour.

J'ai laissé l'obscurité m'envelopper de façon à m'y habituer, à pouvoir m'orienter. Peu à peu, j'ai retrouvé une vision partielle. Très partielle même, mais suffisante pour voir que le corridor continuait encore sur une vingtaine de mètres avant de bifurquer. Je distinguais aussi des ouvertures : d'autres galeries partant de celle-ci, comme si le schéma de construction avait bien été celui d'une toile d'araignée.

J'ai vu alors un message inscrit sur une des parois. Il avait été écrit en grosses lettres de peinture noire, en hâte sans doute, car les mots saignaient de gouttes qui dégouлинаient jusqu'au sol.

Il disait : *Nous sommes tous maudits.*

« Viens ici, j'ai quelque chose pour toi. »

La voix de la fille ne me paraissait pas plus proche.

« Car par l'espoir, nous avons été sauvés »

Ida a peur. Elle fait tout pour ne pas le montrer, mais je le sens.

J'aime quand les gens ont peur de moi.

Elle essaie de jouer les coriaces. Elle essaie d'être mon amie. Elle croit que si elle est gentille avec moi, je serai gentille avec elle. J'ai joué à ce jeu, moi aussi. La dernière fois, c'était avec le tueur qui se faisait appeler Wizard God. Il n'était pas gentil avec moi et, cette fois-là, ça n'avait pas marché.

Ça me dégoûte quand les gens sont gentils avec moi parce qu'ils ont peur. C'est faible et minable. Je déteste.

« Ida, n'aie pas peur. Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est juste que je flippe à voir ton frère comme ça. »

Elle va me tuer, se disait Ida. Je vais mourir dans ce bunker souterrain dont personne ou presque ne sait qu'il existe. Des mains d'une folle que j'ai admirée. Elle va me faire sauter la tête, littéralement, comme à son frère.

La pensée de son corps gisant sans tête, le sang giclant... ça lui donnait envie de vomir. Starlight l'avait forcée à le traîner dans les tunnels, pour le laisser dans une des douzaines de galeries qui quadrillaient le bunker.

Je vais finir comme lui. Un corps décapité pourrissant dans un tunnel abandonné.

« Tu as été brave, mon cœur », dis-je.

Je marchais vers elle. Elle ne bougeait pas. Elle me fixait, c'est tout. Avec les yeux qui lui sortaient de la tête.

Nous étions dans cette grande salle ou caverne. D'après Ida, nous étions au centre de la toile. J'imagine que c'est là que vivrait l'araignée, si c'était une vraie toile d'araignée. C'était plutôt cool. Ceux qui avaient construit ce machin comptaient vraiment y passer un moment. Rien à voir avec ces abris que les Anglais ont bâtis pendant

la Seconde Guerre mondiale, dans leurs cours, dans leurs jardins, pour se cacher quand les nazis larguaient des bombes. J'ai appris tout ça quand j'habitais Londres.

Cet endroit était solide. Les murs étaient faits de roches, de briques, de poutres. Et ce n'était pas comme si vous deviez ramper ou quoi que ce soit. Même en levant les mains, je ne touchais pas le plafond. Mieux encore, il y avait de la lumière. Ceux qui avaient construit ce machin y avaient mis l'électricité. Ils pensaient vraiment vivre là-dedans. Ça avait quelque chose à voir avec l'invasion japonaise et ensuite avec toutes ces conneries à propos d'une guerre nucléaire totale.

Ida était pétrifiée. Starlight venait vers elle. Lentement. La pièce était grande et circulaire. Elle possédait huit ouvertures donnant sur huit tunnels différents. Chacun d'eux était coupé par huit autres tunnels circulaires, de plus en plus éloignés. Ida savait que tout le réseau faisait au moins cent cinquante mètres de large.

« Qu'est-ce que tu vas me faire ?

— Rien, mon cœur.

— On devrait partir. On ne devrait pas rester ici », dit Ida.

Starlight s'arrêta de marcher. Sourit.

« Tu as raison. »

J'ai sorti mon pistolet. Je l'avais coincé dans la ceinture de mon short. Je ne sais pas si Ida l'avait vu, mais elle devait savoir que je l'avais. Sinon comment aurais-je tué Carlos ?

« Retourne-toi, Ida. »

Elle l'a fait.

« Mets-toi à genoux, par terre. »

Elle a obéi.

« Ne me tue pas. S'il te plaît. »

J'ai ri.

« Je ne vais pas te tuer, mon cœur. Tu as bien trop de valeur. »

Et j'ai sorti un petit rouleau de fil plastique. Il n'y a pas mieux, vraiment, pour attacher les gens.

Ida ne la croyait pas. *Je vais mourir. Je vais mourir. Je vais mourir.* Ces trois mots ne cessaient de se répéter dans sa tête. Le dos tourné à Starlight, agenouillée sur le sol dur et froid, frissonnante, furieuse contre elle-même d'être une conne pareille, elle se disait : *Il n'y a pas d'espoir.*

L'absence d'espoir. Exactement ce dont elle avait besoin. C'était l'espoir qui avait envoyé les Juifs à leur mort dans les camps d'extermination. Elle se rappelait avoir entendu ça à l'école. Parce qu'ils espéraient, ils ne s'étaient pas soulevés, n'avaient pas attaqué

leurs gardiens. Ils n'avaient rien fait. Parce qu'ils étaient consumés par l'espoir qu'ils allaient survivre.

Elle entendit les pas de Starlight approcher, puis elle sentit ses mains se tendre vers elle.

Une fin de conte de fées

Les voix s'étaient tues, et puis il y a eu un bruit qui ressemblait à une mêlée. Et ensuite, un lointain hurlement de douleur.

« Salope de merde », ai-je entendu.

J'étais enveloppé de ténèbres, mais il semblait y avoir de la lumière quelque part devant moi. Les galeries étant circulaires, avec d'autres tunnels qui les croisaient à peu près tous les dix mètres, il était difficile de se faire une idée précise de la profondeur à laquelle je m'étais déjà enfoncé et d'où provenait cette lueur. Elle était pâle et vague, comme ce halo à peine moins sombre dans un ciel noir avant l'aube.

Retrouver le chemin du retour dans ce dédale me paraissait très incertain. Avant de descendre dans la toile d'araignée, j'avais bourré mon sac à dos de morceaux de corail blancs que j'avais semés derrière moi. Comme dans le conte de Hansel et Gretel, j'avais déposé un petit caillou tous les dix ou quinze mètres. Je me sentais assez idiot, mais je savais que, sans ça, je me perdrais. J'avais décidé de toujours tourner à gauche, puis à droite, dans l'espoir que cette stratégie me mènerait au centre de la toile, car c'était là, selon moi, que résonnaient les voix, que se trouvaient Starlight et Ida.

Maintenant, il n'y avait plus de voix. J'ai cru entendre des bruits de pas de course qui s'éloignaient de moi. Impossible d'en être sûr.

J'ai tourné dans une autre galerie ; à environ trente mètres devant moi se découpait un rectangle de lumière. Trev, le vieux pêcheur, m'avait dit qu'un des types du coin avait tiré un câble jusqu'au fond de ce trou vers le milieu des années 1960, au plus chaud de la guerre froide.

Je suis entré dans une vaste pièce circulaire avec huit ouvertures. La salle était baignée d'une lumière jaune sale, provenant d'une vieille ampoule accrochée au bout d'un fil qui pendait du plafond.

Starlight gisait par terre, repliée sur elle-même et ensanglantée.

Tout près d'elle, un flingue, un très vilain Smith & Wesson. Il avait dû servir récemment, mais pas depuis que j'étais descendu ici. Ida devait être encore en vie.

J'ai fait rouler Starlight sur le dos pour vérifier son pouls et la blessure à la tête d'où coulait un sang assez épais.

Ses paupières ont frémi. Elle a essayé de dire quelque chose.

Je n'ai pas cherché à savoir ce que c'était. Je l'ai remise sur le ventre, un genou plaqué entre ses reins, et je lui ai replié les bras que j'ai noués avec du ruban adhésif.

« Ida ! C'est Darian ! »

Ma voix a rebondi sur les murs circulaires. Il n'y a pas eu de réponse.

Ida s'était arrêtée de courir.

Elle s'était jetée à l'aveuglette dans un des tunnels. Elle avait pris Starlight par surprise, l'avait mise à terre avant de la saisir par les cheveux pour lui cogner la tête sur une pierre. Starlight avait été sonnée. Ida aurait pu s'enfuir à ce moment-là, mais elle ne l'avait pas fait. Voyant le pistolet, elle l'avait arraché de la ceinture du short de Starlight pour le lui abattre sur le crâne. Après cela seulement, elle avait fui.

Elle s'était ruée vers la première ouverture, dans un des tunnels, avait tourné à gauche, couru encore puis tourné à droite dans une troisième galerie. Là, enfin, elle s'était arrêtée.

Elle entendit la voix de Darian, étouffée, lointaine, qui l'appelait.

La honte, la culpabilité et le fait de savoir qu'elle allait devoir rendre des comptes l'incitaient à continuer à courir. La folle envie d'être libre la poussa à retourner sur ses pas, à reprendre le chemin qu'elle avait emprunté.

Ce chemin resta clair jusqu'à ce qu'elle atteigne la première intersection. Avait-elle tourné à droite ou à gauche ? Elle ferma les yeux et essaya – calmement – de revoir ce qu'elle avait fait.

À gauche. J'ai tourné à gauche.

Elle tourna donc dans la direction qui lui semblait correcte.

Peu après, elle comprit qu'elle était perdue.

J'ai entendu Ida m'appeler. Sa voix paraissait très lointaine. Je lui ai répondu, longtemps, dans l'espoir que le son lui permettrait de s'orienter. Mais son appel suivant était encore plus distant.

Starlight riait. Elle trouvait ça marrant qu'Ida se perde dans ce dédale. J'ai eu envie de lui coller mon pied dans la tête pour la faire taire, mais je me suis retenu.

J'ai appelé une dernière fois.

Je n'avais pas le choix. Si j'étais parti à sa recherche, je me serais

perdu moi aussi. J'ai relevé Starlight ; je l'ai poussée devant moi.
Et j'ai abandonné Ida.

Sauvée

« Vous faites ça à toutes les filles ? »

Il n'a pas répondu. Il a juste continué à attacher mes chevilles déjà ligotées à une barre en métal sous le siège passager. Mes bras l'étaient aussi derrière mon dos et il avait mis la ceinture de sécurité. Je ne pouvais vraiment plus bouger. Il craignait sans doute que je lui donne des coups de pied pendant qu'il conduisait.

Je l'aurais fait.

« Je ne sais pas ce que vous imaginez, mais je suis la victime, ici. C'est Ida qui choisissait les filles, c'est elle qui dirigeait toute l'opération. Je travaillais pour elle. Vous ne trouverez rien qui me relie à la moindre activité criminelle. »

Il ne répondait toujours pas. Ouais, bon. Si ça l'amusait.

« J'ai trouvé mon frère. Ida l'a tué avec ce pistolet que vous avez ramassé près de moi. Elle est méchante, Darian. Vous avez bien fait de la laisser là-bas. Vous avez vu cette inscription sur le mur ? C'est elle. C'est Ida. Elle est maudite. »

C'est vraiment beau de rouler le long de la plage. North Stradbroke vaut le détour. Au début, l'île m'avait paru plutôt chiant, mais c'était peut-être parce que j'étais si angoissée. Je crois que je pourrais passer un peu de temps ici, m'allonger au soleil, me faire un joli bronzage. Aucune distraction, c'est ça qui est bien. Une semaine, peut-être. Pas plus. Je deviendrais folle si je devais rester plus d'une semaine ici.

Darian m'a sauvée. Vraiment. Je ne crois pas que j'aurais été capable de retrouver mon chemin dans ce trou. Et, c'est sûr, je n'aurais pas pu compter sur Ida, pas après qu'elle a compris ce qui allait lui arriver.

« T'es sauvée. »

C'était ce que m'avait dit le Noir qui se faisait appeler Wizard God.

Sauvée de prendre une balle, ouais, mais sur le point d'être vendue.

Comme une esclave.

La première enchère était de six mille dollars. Voilà tout ce que je vauX ? ai-je pensé. Est-ce cela la somme totale de mon corps, de mon expérience, de mes capacités ? Est-ce là la valeur du restant de mes jours ? Six mille dollars ?

Ah, ferme-la, me suis-je dit, arrête de penser comme une victime. Les victimes meurent. Je ne suis pas comme ça, je n'ai pas fait tout ce chemin depuis Rio pour mourir ou être vendue. Pas moi.

Alors, je me suis obéi. J'ai fermé ma gueule dans ma tête et j'ai arrêté de m'apitoyer sur mon sort. Je me suis mise à réfléchir aux moyens de m'en sortir. Je n'étais pas morte, j'étais sauvée.

La première règle pour survivre : regarde et observe, connais ton ennemi en gardant les yeux ouverts et la gueule fermée.

Seconde règle : ne t'apitoie jamais sur toi-même. C'est un truc de victime et tu te souviens de ce que j'ai dit ? Les victimes meurent.

Il m'a dit de me lever, de le regarder pendant qu'il me mettait sur Skype. Il m'a dit que c'était ce qui était arrivé à ses arrière-arrière-grand-père et grand-mère, se tenir comme ça debout devant d'éventuels acheteurs sur un marché pour être vendus comme esclaves. Nus comme moi. Il a rigolé.

« Ça va, ça vient, ma sœur, tu vois ? Qu'auraient pensé mes arrière-arrière-grands-parents s'ils avaient su que j'allais faire pareil avec une Blanche ? »

Le Spaniel lui a dit de me dire de me couvrir les seins avec un de mes bras et de placer l'autre entre mes jambes, comme si j'avais peur et que je voulais cacher ma nudité. Il a dit que ça plaisait aux clients. Ils ne voulaient pas d'une fille nue audacieuse. Ils voulaient une fille nue effrayée et humiliée. Le Spaniel lui a dit de me dire de m'éloigner du lit. Les restes éparpillés du mort étaient en arrière-plan.

J'ai fait tout ce qu'on m'a dit et en écoutant les enchères lancées par des voix venant des quatre coins du monde – les voix d'hommes qui avaient été réveillés par une alerte pour la mise en vente en ligne d'une fille trouvée nue dans une chambre d'hôtel de Londres –, je réfléchissais aux possibilités. Je réfléchissais aux moyens de m'échapper. Ces enchères étaient une bonne chose, car cela signifiait que j'avais de la valeur. J'étais importante pour eux, j'étais un revenu et ces mecs aiment leurs revenus. Ils ne vivent que pour ça. Je le sais. Je suis pareille.

J'ai arrêté d'écouter les offres, de penser à la valeur que ces connards donnaient à ma vie pour ne penser qu'aux moyens de m'en sortir, comment j'allais tromper ce mec. Il était stupide, mais il était vicieux et il avait le flingue.

J'ai été vendue vingt-deux mille euros à un Indien de Calcutta.

« Maintenant, on va t'préparer. Tu vas t'habiller. Ensuite, on attend Jackie.

— Où ? demandai-je.

— Quoi ?

— Où allons-nous l'attendre ? »

Il a réfléchi à ça un moment avant de dire :

« Ici.

— On devrait descendre attendre dans le hall », dis-je en montrant le mort sur le lit.

Il était pressé. Il attendait quelqu'un qui devait venir le voir très tôt ce matin.

Il était 5 heures à peine, une heure avant l'aube.

Wizard God m'a dévisagée, se demandant si j'essayais de l'avoir, se demandant où était le piège, si je n'allais pas tenter de m'enfuir. J'allais essayer et il le savait peut-être, mais il lui faudrait quand même me faire quitter la chambre, longer le couloir, emprunter l'ascenseur, traverser le hall pour sortir de l'hôtel. Il allait devoir prendre ce risque, maintenant ou plus tard.

Je le dévisageais moi aussi. Cela faisait deux heures que je regardais ses yeux morts. Fixez les yeux d'une personne pendant aussi longtemps et vous commencerez à la sentir, à savoir qui elle est, à quel point elle est dangereuse, et peut-être aussi que vous commencerez à percevoir ses faiblesses, quand elle détourne les yeux, quand elle cligne des paupières, quand elle réfléchit et quand elle réagit par instinct. Il était dangereux et il me tuerait avec un plaisir brutal, cela je le savais. Mais je savais aussi qu'il n'était pas sûr de lui, pas en toute circonstance. Il souriait quand il racontait à Black comment il allait me baiser puis me tuer, il souriait quand j'étais nue sous la douche, il souriait quand il avait introduit son pistolet dans mon vagin, il souriait quand il s'était vanté de sa façon de buter le mec dans le lit, il souriait quand il avait frimé à propos de comment il m'avait trouvée, qu'il avait donc droit à plus de fric, à quel point il était malin. Mais il avait aussi été anxieux : quand il avait eu des difficultés à brancher Skype avant les enchères, quand on lui avait dit de m'éloigner de l'arrière-plan sanglant et, là maintenant, quand je lui avais dit que quelqu'un allait venir dans la chambre. Dans cette pièce, il était peut-être le chef du royaume, mais il ne l'était pas dans le couloir ou dans le hall. Moi, dans ces hôtels étoilés, j'étais à mon aise. Je savais comment ils fonctionnaient ; je n'étais pas intimidée. Wizard God n'avait pas l'habitude de ces endroits. C'était un mec des pubs. Une fois qu'il m'aurait fait sortir de la chambre, j'aurais ma chance, ma seule chance. Dès que nous serions dans la rue, hors de l'hôtel, à attendre la voiture conduite par Jackie, il serait à nouveau le roi. Mais j'aurais l'avantage dès que nous aurions franchi le seuil de la chambre,

de là jusqu'à la porte tournante à l'entrée de l'hôtel en bas. Ça me laissait largement le temps, il y avait assez de possibilités, j'avais ma chance et j'allais la saisir.

Qu'allait-il faire ? Me descendre ? Dans le couloir ? Pas lui. Pas le Wizard God du Soudan. On n'est pas dans le désert, mon petit Noir, et je ne suis pas une de ces filles qui tremblent sous toi. Pas moi. Plus maintenant.

Je le fixais droit dans les yeux. Il ne me regardait plus avec cette haine lascive. Maintenant que je valais vingt-deux mille euros, je n'étais plus aussi attirante, je n'étais plus bonne à me faire enculer, torturer et tuer comme il s'était excité à l'imaginer.

« On devrait descendre dans le hall », dis-je.

Il n'a pas répondu, ce qui signifiait qu'il allait faire ce que je suggérais. Je le sentais. Ses yeux morts s'étaient tournés vers la porte de la chambre. Même s'il y avait le signe « Ne Pas Déranger », il était vulnérable. Quelqu'un risquait de venir. En bas, dans le hall, il n'y avait aucun danger, même si cela impliquait de quitter le sanctuaire de la chambre où j'étais son otage. Il aurait du monde autour de lui, le personnel de l'accueil, du bar. Il y serait anonyme, pas le grand type noir avec un flingue à la main dans une chambre pleine de sang.

« Habille-toi », dit-il seulement.

Il se croyait capable de me contrôler. Ils le croient tous. Sans exception.

Il s'imaginait que j'avais peur. Que la peur me ferait faire tout ce qu'il disait.

Dès que nous sommes sortis de la cabine, dans le hall de l'hôtel, j'étais libre comme l'air. Dans les films, vous voyez les méchants bousculer de pauvres gens terrorisés hors de l'ascenseur, traverser le hall au milieu de toute l'activité de l'hôtel, pour sortir dans la rue. Mes couilles. À la seconde où la porte de l'ascenseur s'ouvre, le mec qui a le flingue a tout perdu. Il ne peut plus compter que sur la peur.

Dès que la porte de l'ascenseur s'est ouverte, je me suis libérée de la main de Wizard God sur mon bras et j'ai traversé tout le hall en direction du bar. Je savais qu'il serait plein. Dans ces hôtels, ils ne ferment jamais. Des types élégants de la City y traînent toute la nuit, à se raconter des histoires, comment ils se font tout ce fric, quel genre de voitures de sport ils vont acheter et combien de meufs ils vont se taper lors de leurs prochaines vacances à Majorque.

J'ai marché tout droit vers un groupe de cinq mecs. Tous en costume, cravate dénouée, vautrés au bar. Ils étaient bourrés et rigolaient de leurs vannes géniales.

« Qui aimerait me raccompagner à la maison, les gars ? »

S'ils n'avaient pas été aussi soûls, ça n'aurait peut-être pas été aussi

facile. Mais ils se sont juste regardés, m'ont reluquée encore une fois et se sont tous avancés ensemble comme une mêlée de rugby.

Tous, ensemble : voilà qui voulait me raccompagner à la maison.

Complètement impuissant, Wizard God est juste resté planté là à regarder les cinq types qui me portaient quasiment dehors, vers un des taxis garés devant l'hôtel.

Je les ai laissés me toucher jusqu'à ce qu'on arrive dans Earls Court, et puis, quand la voiture s'est arrêtée à un feu, j'ai ouvert la portière et j'ai sprinté.

Un ou deux types m'ont couru après, mais ils ont vite renoncé. Je suis rentrée chez moi faire mes bagages. Wizard God et le Spaniel allaient se mettre à ma recherche et il ne leur faudrait pas longtemps pour faire le tour des agences d'escort-girls. Je devais avoir deux ou trois heures devant moi.

J'ai pris un taxi pour Heathrow où j'ai acheté un billet pour l'endroit le plus lointain auquel j'ai pensé. L'Australie.

Libre. Sauvée. Je ne sais pas ce que Darian compte faire de moi, mais les flics ne trouveront rien. Pas dans le web profond. Et c'est le seul endroit où je fais mes affaires.

De temps à autre, je pense à Wizard God et au Spaniel. Pour être honnête, ils me font encore peur. Je sais qu'ils me recherchent, mais je sais aussi qu'ils ne me trouveront pas. Pas maintenant, pas sur la Gold Coast, pas en Australie. J'imagine que je devrais les remercier. Vous voyez, sans cette vente aux enchères en ligne, je n'aurais jamais pensé à me lancer dans cette branche. C'est drôle, hein, la vie ?

Crime et châtement

« Où est Starlight ? » demanda Maria.

Nous nous trouvions sur le parking de Dreamworld. Le plus grand parc à thème d'Australie. Taillé dans le bush dans les années 1970, entouré par une épaisse forêt d'immenses gommiers, il a été construit par les types qui ont aussi conçu Disneyland. Le soleil faisait cuire l'asphalte et les milliers de pare-brise sagement alignés.

J'entendais les cris et les hurlements, des adolescents pour la plupart, qui avaient renoncé pour un temps à l'activité essentielle des *schoolies* : picoler. Parmi eux, il y avait Casey, en piste sur le manège le plus « menaçant » de tous, la Scie circulaire.

J'avais choisi le parking de Dreamworld car il se trouvait à vingt bonnes minutes de Surfers Paradise, le cœur de l'activité policière. Je n'y retournerai pas. J'avais demandé à Casey de braquer la Studebaker et de la ramener ici, en lui disant que je les y retrouverais.

Maria m'attendait, adossée au capot, mangeant une barbe à papa. Elle ne m'en a pas offert.

« Où est Estefan ? demanda-t-elle. Où est Ida ? Tu l'as trouvée ? Où sont-ils ? Putain, qu'est-ce qui se passe, Darian ? »

Elle était en colère. En dehors de mon appel à Isosceles pour qu'il les guide afin de secourir la dernière prisonnière de Starlight, je n'avais pas été très communicatif. D'abord, en raison du manque de réseau sur Stradbroke.

Mais surtout parce que Maria avait essayé de me balancer à Dane Harper. Une trahison mineure, certes, mais une trahison quand même.

« Le tueur était Estefan. Il a assassiné Johnston, les deux filles du lac et celle sur la plage. Je ne crois pas non plus que ce soit son vrai nom. Il devait s'appeler Carlos. Pour autant que nous le sachions, il a aussi tué le vrai Estefan – ainsi que ses parents et sa petite amie, là-bas au Brésil – pour prendre son identité et venir travailler ici avec sa sœur sous un nom d'emprunt. Nous n'en serons probablement jamais certains. La police de Rio n'a pas l'air de trop s'en soucier. Pour elle, ces multiples meurtres sont juste une autre affaire à classer.

— Et ? demanda-t-elle. Où est-il, merde ? Estefan, Carlos ou quel que soit son nom ? »

Au loin, je voyais Casey qui me faisait signe, au sommet de son truc de cinglé, au milieu de ce qui ressemblait à une spirale de la mort.

« Darian ? »

Ne jamais parler aux flics. Règle de base des interactions entre civils et policiers. Qui ne cesse d'être ignorée. Par eux et par nous.

Je lui ai tourné le dos pour me diriger vers la portière côté conducteur.

« Darian ? Qu'est-ce que tu as fait ? » hurla-t-elle.

J'ai ouvert la porte. Largué mon sac à dos sur le siège passager.

« Darian ? »

Elle avait jeté sa barbe à papa par terre. Bizarre comme des gens que vous croyez connaître font des trucs dont vous ne les auriez jamais imaginés capables. Comme de balancer leurs déchets n'importe où.

« Que leur est-il arrivé, merde ? Tu les as tués ? Tu les as exécutés ? Tu t'es remis à jouer au héros ? Toi, seul juge et jury ? Parce que si c'est ça... »

Et puis, elle s'est arrêtée, prenant sans doute conscience du vide de sa menace.

J'ai quitté Dreamworld, laissant Maria sur le parking, pour filer vers l'autoroute et rentrer chez moi.

La transaction s'était faite sans effort.

Le deuxième client était devenu extrêmement impatient. D'abord, la fille qu'il connaissait sous le nom de Starlight, qui avait été si fiable par le passé, l'avait appelé à Jakarta pour lui dire que la cargaison avait été détruite.

Quoi ? Détruite ? Comment cela était-il Dieu possible ? Et qu'est-ce que cela voulait dire au juste, détruite ? Détruite comment ? Il possédait une entreprise de construction basée en Indonésie qui recouvrait l'Asie de centres commerciaux. Son monde était fait de briques et de mortier. Vous recevez des plans, vous les faites accepter, vous construisez. Simple. Il aimait faire affaire avec Starlight, car elle avait la même approche. Jusqu'à présent, ses transactions avec elle avaient été limpides. Il commandait une fille, se faisait montrer quelques échantillons – et ils étaient toujours de la meilleure qualité, du matériel vraiment *premium* –, il prenait sa décision, payait, organisait la livraison qu'il recevait dans les quarante-huit heures. Simple.

Maintenant, ça. Une vraie pagaille. Après avoir appris que sa nouvelle fille n'était plus disponible, on lui avait annoncé qu'elle serait remplacée sur-le-champ. La même nuit. Ça n'était pas arrivé. Et puis

Starlight lui avait dit que son numéro de portable ayant été suspendu, il fallait en utiliser un autre, ce qui l'avait irrité, et enfin on lui avait annoncé que finalement ce serait une jolie blonde. Après avoir vu des photos, il avait approuvé. Il la remplacerait d'ici quelques mois. Elle était autrichienne, et, bien sûr, elle était splendide avec un corps superbe. Mais il avait envie d'autre chose, un frisson différent. Difficile à expliquer.

Et puis, rien. À chaque heure qui passait, il devenait de plus en plus impatient. Et énervé. Finalement, il la voulait, cette blonde.

Quand, enfin, il avait reçu un message sur son écran.

Isosceles tapa :

salut

Il attendit la réponse qui vint au bout de quelques secondes.

il était temps. m'inquiétais. que se passe-t-il ?

nouvel arrivage, répondit-il. absolument génial. voulez voir ?

oui. S'IL VOUS PLAÎT. Envoyez tout de suite.

cliquez sur le lien.

Il avait cliqué. Wow, pensa-t-il aussitôt. Elle est magnifique. Cheveux noirs, peau dorée, des seins pleins, superbes, peut-être la fille la plus extraordinaire qu'il ait jamais vue. Rien à voir avec une blonde d'Autriche – tant mieux –, elle ressemblait à un de ces super-top-modèles d'Amérique du Sud.

génial. je l'aime, tapa-t-il en retour. comment elle s'appelle ?

rosalita

quand puis-je la faire prendre ?

tout de suite. livraison immédiate. OK ?

oui. adresse de ramassage ?

terminal du ferry, parking voitures, cleveland, entre la gold coast et brisbane

Isosceles attendit, puis :

voiture en route. sur place dans une heure. OK ?

parfait. elle sera là. dites au chauffeur de chercher un 4 × 4 nissan années 80.

merci beaucoup

à votre service

impatient de la posséder ☺

Isosceles ne put s'en empêcher, il répondit :

elle va adorer ça

Je suis descendu du ferry, me suis garé et j'ai attendu. Pas très longtemps. Une limousine noire s'est engouffrée dans le parking avant

de s'immobiliser. Le chauffeur examinait les lieux, cherchant le vieux Nissan dont on lui avait parlé. Au bout d'un moment, le véhicule s'est remis à rouler dans ma direction.

Starlight n'avait pas dit grand-chose pendant notre voyage sur le sable à travers l'île vers le ferry. Elle était restée silencieuse pendant la traversée. Maintenant que la limousine noire approchait lentement, elle recouvrait la parole.

« C'est quoi, ça ? » demanda-t-elle.

Je n'ai pas répondu. J'ai quitté mon siège, refermé la portière derrière moi, et suis allé trouver le chauffeur de la limousine.

« Vous avez déjà fait ça ? »

Je savais que oui.

« Ouais, mec.

— Donc, vous connaissez le topo ?

— Ouais. Vous êtes le remplaçant de Carlos ? Il était plutôt cool. »

J'ai ignoré la question.

« Celle-ci n'est pas sous Xanax. Elle risque de faire un peu de bruit.

— Pas de souci. On me paie cher pour faire ce qu'on me dit de faire, sans poser de questions et pour fermer ma gueule. Et si elle cause trop fort, j'deviens sourd. »

Il rigola.

J'ai ri avec lui.

« Collez votre voiture à la mienne. Siège arrière contre mon siège avant côté passager. Ouvrez votre portière. J'ouvrirai la mienne. Comme ça, personne ne verra le transfert.

— Cool », dit-il.

« Qu'est-ce que vous foutez, merde ? » demanda Starlight.

J'étais en train de lui enlever sa ceinture de sécurité. La limousine se rangeait près de nous.

« Je t'expédie loin d'ici. »

Pour la première fois, elle a paru inquiète.

« Vous croyez que vous allez pouvoir vous en sortir comme ça ?

— Tu t'en es pas sortie, toi ?

— Prêt ! » gueula le chauffeur.

Il avait garé sa limo et se penchait pour ouvrir sa portière arrière. Nos deux portes créaient un tunnel de métal. Personne ne me verrait la transférer dans l'autre bagnole.

« Je vous en prie », me dit-elle.

Je la regardai et je vis une petite fille, mais sous la surface, pas très loin en dessous, se trouvait celle qui avait plongé des douzaines de filles dans le tourment.

Cela n'aurait servi à rien de la déposer dans un poste de police. Les flics auraient eu bien du mal à trouver des preuves contre elle. Tor

avait rendu toutes ses transactions anonymes. Même s'ils avaient daigné s'intéresser à elle, l'affaire n'aurait pas été jusqu'au procès.

Je n'avais pas l'intention de la tuer. Je ne voulais pas aller jusqu'à cette extrémité et, de toute manière, Isosceles avait trouvé une solution brillante.

Peut-être s'échapperait-elle, un jour. Peut-être aurait-elle le temps de réfléchir à ses actes. Peut-être que le type qui était sur le point de prendre possession d'elle allait se faire arrêter et qu'elle serait libérée. Je m'en foutais. Je ne voulais plus l'avoir sur les bras, je ne voulais plus la voir.

Je l'ai soulevée et balancée dans l'autre voiture. J'ai bouclé sa ceinture de sécurité et j'ai lancé au chauffeur :

« En route. »

Il démarrait déjà quand j'ai claqué la portière. Je l'ai vue qui levait les yeux vers moi.

Elle pleurait.

Ida avait perdu la notion du temps. Depuis quand était-elle perdue dans ces tunnels ? Elle avait l'impression que cela faisait des jours alors que ça ne pouvait être que quelques heures.

Elle avait cessé d'appeler Darian depuis longtemps. Il était parti, elle le savait. Elle était seule. Quelque part dans ces tunnels, il y avait le corps de Carlos. Elle priait pour ne pas trébucher dessus.

Elle priait aussi pour son pardon.

Enfant, on lui avait appris la Bible. Elle avait été envoyée au catéchisme, confirmée à l'âge de onze ans. Elle croyait en Dieu mais, ces derniers temps, n'y avait pas beaucoup pensé. Lui et tout ce qu'elle avait appris dans la Bible paraissaient assez peu adaptés à sa vie des deux dernières années. Peut-être, se disait-elle, Lui avait-elle tourné le dos afin de pouvoir se lever le matin, continuer tous les jours, dormir la nuit.

Pour survivre.

Elle n'allait pas survivre. Elle le savait. Elle allait mourir. Cela prendrait peut-être quelques jours, mais elle était déjà dans sa tombe.

Et c'était mérité, se disait-elle.

Pourtant, dans un ultime acte de contrition, elle récita des passages du psaume 51, qu'elle connaissait encore par cœur :

Oh, Dieu bon et aimant, aie pitié

Aie pitié de moi, efface la tache horrible de mes transgressions

Oh, lave-moi de cette faute. Rends-moi pure à nouveau.

Car j'avoue ma honte.

Elle me hante jour et nuit.

J'ai péché contre toi et contre toi seulement, en commettant cet acte horrible.

Tu as tout vu, et ta sentence contre moi est juste.

Ida rêva que trois hommes venaient la sauver. Ils venaient de la mer et ils portaient des torches. Elle rêva qu'ils l'appelaient par son nom. Que leurs voix traversaient les tunnels, que leurs pas approchaient.

Elle vit un vieil homme, celui qui menait les autres, se pencher vers elle :

« Ça va aller, maintenant, petite. Tu es sauvée. »

Elle vit un autre vieil homme lui prendre le coude pour l'aider gentiment à se lever. Celui qui avait parlé dit :

« On va te sortir de là. »

Il mit un bras autour de sa taille pour qu'elle puisse s'appuyer sur lui.

Elle regarda alors qu'ils commençaient à se déplacer et elle vit qu'ils la portaient.

Elle les regarda gravir les grossières marches de pierre, celles qui menaient hors de la toile d'araignée, là-haut, dans le monde du dessus.

Quand le soleil l'inonda et que la lumière lui brûla les yeux, elle rêva qu'elle avait été sauvée.

Quand elle se réveilla, elle était allongée dans un vieux hamac dans un jardin de sable à côté d'une cabane face à la plage, entourée de cannes à pêche et de pièges à crabes.

Le vieil homme de son rêve cuisait du poisson sur un barbecue fait de pierres et de briques.

« Comment m'avez-vous trouvée ? demanda-t-elle.

— Il y avait un type qui te cherchait. T'avais disparu. Il a dit que tu te cachais peut-être dans ces tunnels. Il est revenu quelques heures plus tard. Il m'a dit que tu y étais encore. Que tu t'étais perdue. Un ancien flic de Melbourne. Malin. Il voulait savoir s'il y avait quelqu'un sur l'île capable de descendre là-dedans pour te retrouver sans se perdre lui-même. Il a eu de la chance de tomber sur le bon type.

— A-t-il dit autre chose ? A-t-il laissé un message ou quelque chose ?

— Ouais. Il a dit : "Trouve le moyen de rentrer chez toi." »

Âge d'innocence

J'ai déconnecté les portables que j'avais donnés aux filles. Ils étaient tous de couleurs différentes, vives, afin de savoir sur-le-champ laquelle appelait, laquelle était en danger, laquelle avait besoin qu'on vienne la sauver.

Vous seul pouvez m'aider, Darian, vous seul.

La supplique d'Ida, qui m'avait été adressée dans la folie du moment, il y a deux jours à peine, résonnait comme un refrain moqueur dans ma tête.

J'ai grimpé sur les poutres qui forment comme une toile sous mon plafond pour récupérer le carton où ils se trouvaient, j'ai retiré les câbles qui les chargeaient en permanence. Après réflexion, j'ai aussi enlevé les batteries.

J'étais rentré sans m'arrêter, laissant Maria derrière moi sur le parking de Dreamworld sans répondre à une seule de ses questions. C'était inutile. Fini. Terminé.

Ou du moins, je le croyais.

Tina avait été rendue à ses parents.

Selon les découvertes d'Isosceles – et rien n'assurait qu'elles soient complètes –, Starlight avait expédié dix-sept filles dans une « nouvelle maison ». Il avait alerté diverses autorités, mais je n'étais pas certain que toutes échapperaient à leur cauchemar. Beaucoup semblaient avoir été vendues à des sadiques, et, dans certains pays comme en Inde, en Indonésie et au Kenya, les flics n'avaient pas paru très intéressés. Toutes les filles qui avaient été envoyées dans des « maisons » australiennes avaient été secourues.

Des procès attendaient les types qui les avaient achetées.

Il n'y a qu'un seul client pour lequel nous n'avons pas pris la peine d'alerter la police. Il habitait Jakarta et sa fille s'appelait Rosalita.

Elle avait détruit l'innocence de certaines et la vie de quelques autres. Il me paraissait approprié qu'elle connaisse les tourments et l'esclavage qu'elle avait, sans le moindre remords ni le moindre

questionnement, fait endurer à d'autres.

Sur la route du retour, alors que j'approchais de Brisbane, j'ai vu une voiture familière devant moi. La même Holden bleue, bourrée avec ses six filles, qui rentrait, elle aussi.

La semaine des *schoolies* n'était pas encore terminée sur la Gold Coast. Mais les appels angoissés de dizaines de milliers de parents dans tout le pays avaient atteint leur crescendo dans une unique requête : Rentre à la maison *tout de suite* !

Les graffitis « YAY ! » et « VIVE LES SCHOOLIES ! » étaient toujours visibles sur la voiture, mais quelques jours avaient suffi pour qu'ils commencent à s'effacer.

C'était la même fille qui conduisait avec toujours la même intensité, les yeux fermement braqués sur la route, les mains vissées au volant, observant rigoureusement la limitation de vitesse, terrifiée par les dangers potentiels de l'autoroute.

En les doublant, je leur ai jeté un coup d'œil. À l'aller, elles criaient, chantaient, hurlaient et m'avaient adressé des signes. Maintenant, l'enthousiasme avait disparu, le sentiment d'aventure s'était dissipé. Je le voyais sur leurs visages. Elles étaient toutes assises, le regard fixé droit devant, sans parler, sans chanter, sans faire coucou aux motards qui les doublaient et sans se balancer au rythme de la musique.

Ça n'avait pas été les *schoolies* qu'elles espéraient.

Une autre fille avait disparu. Sur la Sunshine Coast, loin, très loin de la Gold Coast et des *schoolies*, mais cela n'avait aucune importance. Sa soudaine disparition avait juste renforcé chez les parents, et peut-être, s'ils commençaient à prendre conscience du carnage, chez les jeunes eux-mêmes, la peur du danger inconnu qui flotte autour de nous.

Cette fille était montée dans un train à Gympie, à l'extrémité nord de la Sunshine Coast. Quelque part entre cette ville et sa destination, Nambour, à environ vingt minutes de là où j'habite, elle avait disparu. La police suggérait que c'était une fugueuse et citait les statistiques selon lesquelles l'immense majorité des personnes disparues finissent par rentrer chez elles. Avec toutes les nouvelles sinistres en provenance de la Gold Coast, les gens n'écoutaient plus les flics – qui aurait pu les blâmer ? – et, dans leur terreur et leur douleur, avaient capté l'attention d'une presse affamée.

La peur se diffuse.

Après avoir soufflé aux médias qu'Ethan, le petit ami de Hannah, était le suspect principal des quatre meurtres, Dane Harper avait tranquillement abandonné cette voie et laissé le gosse sortir par la porte de derrière au milieu de la nuit. L'enquête restait irrésolue mais, aux dernières nouvelles, les gangs de bikers étaient mêlés à cette

histoire.

Ça marche toujours.

J'ai mis un 33 tours de Buckwheat Zydeco sur ma vieille et fidèle platine – de la musique d'une autre culture, lointaine, d'un monde cajun paumé au fin fond du sud des États-Unis, de la musique pour danser, rire, boire et manger, de la musique parlant d'amour et de soleils qui se lèvent – et j'ai ouvert les portes sur ma cour, un bout de gazon avec des palmiers, un hamac qui se balance paresseusement au bord de la rivière, tout près de ma jetée en bois qui barbote dans les eaux azur et scintillantes de la Noosa couvertes de minuscules bateaux de pêche, d'embarcations au moteur anémique poussées par la marée montante et chargées de familles en pique-nique, de canoës avec des gosses dont les cris et les rires glissent sur la surface vers les îles inhabitées en face, tapissées de mangroves et de figuiers étrangleurs dominés par d'immenses eucalyptus, dans la rumeur grondante de l'océan Pacifique qui s'arrête sur la plage, si près du bush. Je laissais tout ça me pénétrer, dans la chaleur et le calme. Chez moi. Allongé dans mon hamac, les yeux fermés, ignorant les pélicans en quête de bouffe.

Le troisième jour, j'ai succombé et je les ai nourris. Je suis nul avec les pélicans.

Le quatrième, j'ai entendu des pas qui approchaient. Légers et hésitants sur le gravier de l'allée devant la maison. Je ne l'attendais pas, mais je savais qui c'était.

« Salut, dit Ida.

— Assieds-toi. »

Elle s'est assise. Sur un des fauteuils en bois qui craquent de partout que Casey m'avait donnés par sympathie et dans l'espoir de m'inciter à fréquenter un peu plus mes semblables.

Les cheveux tirés en arrière, elle était émaciée – plus rien à voir avec la fille heureuse sur la photo dans son appartement, qui souriait pour l'objectif avec son petit ami, Carlos.

« Je suis désolée. »

Je n'ai rien dit. C'était courageux de sa part de venir. Je l'ai laissée parler.

Elle m'a tout raconté. J'en savais l'essentiel.

« J'ai fait des choses horribles. Terribles. J'ai fait du mal à des gens. »

Elle fixait le sol. Elle m'avait à peine regardé, jusque-là, mais quand elle l'a fait, ça a été droit dans les yeux.

« Me pardonnez-vous ? demanda-t-elle.

— Et toi, tu te pardonnes ?

— Non », dit-elle, les yeux toujours dans les miens.

Ils étaient injectés de sang, grands et ronds, habités par une horreur qu'elle ne pouvait chasser. Il y avait une gosse effrayée à l'intérieur de la femme.

« Alors, ce serait bien que l'un de nous le fasse », dis-je.

Remerciements

J'aimerais remercier Claude Minisini, Lucio Rovis et David de Pyle pour leurs conseils, avis et retours concernant le monde de l'investigation criminelle. Ceci est un ouvrage de fiction et j'ai sans aucun doute étiré la réalité au-delà des limites du normal ; toute erreur ou invraisemblance est entièrement de ma responsabilité.

Merci à Ross Macrae, Stefan Wern et Dean Barker pour avoir lu les premières épreuves et m'avoir offert d'excellents retours. Ainsi qu'à Carlos Nunes qui a répondu à mes questions sur le Brésil.

Merci à ma brillante éditrice, Elizabeth Cowell. Merci aussi à tout le monde chez Hachette Australie pour les avis et le soutien, particulièrement à Kate Stevens pour sa relecture supplémentaire et surtout à Vanessa Radnidge.

Merci à Jasin Boland et David Franken. À mes beaux-enfants, Scarlett, Charlie et Delaware, et finalement à Rachael pour son amour, son aide, son soutien et sa positivité à chaque virage et dans tous les recoins parfois sombres.